









Crassellame

Pt 1 only.

pt ii of
LIMOJON
DE SAINT
DIDIER
'Lettre' 1688
Bound
after
as
[1693]
Variant

LE CHEMIN DU CIEL CHYMIQUE.



LE CHEMIN DU CIEL CHYMIQUE.

Par JACQUES TOL, *nouvellement traduit en François.*



IEN des gens m'accuseront de temerité & de présomption, lorsqu'ils verront que j'ose entreprendre d'instruire ici de tres-sçavans Hommes dans l'Art Chymique, en leur enseignant des choses

qu'ils ont ignorées jusqu'à present ; ou leurs faisant remarquer celles qu'ils ont mal entenduës : moy, dis-je, qui suis bien éloigné de la parfaite connoissance de cét Art. Mais il m'importe peu quel jugement l'on fasse de moy, pourveu que je puisse être utile au Public. Si les Sçavans trouvent ici quelque chose qui ne soit pas de leur goût, la sincerité avec laquelle j'écris doit bien moins m'attirer leur indignation, que me servir d'excuse auprés d'eux.

Et certes, soit que l'erreur m'ait aveuglé comme beaucoup d'autres, ou qu'un travail plus certain m'ait conduit à la verité, il est toûjours tres-asseuré que bien des gens auront cét avantage, qu'à l'avenir ils se retireront & des dépenses inutiles qu'ils font par des travaux infructueux, & de la perte du temps qui leur doit être si précieux & si cher.

La methode que je me suis proposée pour faire un Ouvrage si excellent & si beau, est toute differen-

te de celle que les autres ont ſuivie. Dans ce chemin ſi gliſſant & qui conduit tant de perſonnes au précipice, j'ai pour guides le ſçavant Paracelſe, & le fameux Baſile Valentin, encore mille fois plus docte & plus inſtructif que luy.

J'avois déja reſolu de diſpoſer des vaiſſeaux ; j'avois commencé la preparation du Mercure, ſuivant la doctrine de Philaletre, par pluſieurs lotions & triturations ; je diſſolvois & purgeois des Métaux avec des Vinaigres & des Eaux fortes, lorſque par un bonheur inopiné, il me tomba entre les mains un Livre intitulé : *Le Cabinet Hermetique.* Je lûs ce Livre avec une avidité extraordinaire, ſans y rien comprendre : mais aprés avoir reconnu que Paracelſe ne s'eſtoit point reſſouvenu des choſes que l'on avoit confié à ſa bonne foy, je commencé d'examiner avec plus d'exactitude la nature des Métaux, & de la conferer avec les experiences que les autres en avoient déja fait. Enfin l'eſprit plus éclairé qu'auparavant, je m'apper-

çû que perſonne ne ſuivoit le vray chemin, & que tout le monde perdoit ſon temps & ſon argent : Je reſolus de prendre une route toute differente, & de ſuivre celle que cét Adepte avoit inutilement recommandé à nôtre Paracelſe. Laiſſant donc à part tous les ſentimens differens, je me ſuis propoſé cette regle certaine avec laquelle je puiſſe heureuſement parvenir à la fin de ma carriere.

Que la Pierre des Philoſophes doit être faite en trois ou quatre jours.

Que la dépenſe ne doit point exceder la ſomme de trois ou quatre florins.

Et qu'enfin un ſeul creuſet ou vaiſſeau de terre ſuffit.

Et j'eſtime qu'il faut rejetter toutes les propoſitions qui ne s'accorderont pas avec ces trois Aphoriſmes. Prévenu de la ſorte, Baſile

Valentin m'a esté d'un grand secours, car aprés avoir fait representer un creuset dans ses premieres clefs, il ordonne de continuer par cette voye, & de laisser là tous autres vaisseaux, le feu de lampe, de fien de Chèval, de cendre, de sable, & de flâmes ; & d'appliquer son esprit aux plus profonds mysteres de l'Art.

Aprés quelques legeres épreuves, je me suis trouvé plus éclairé qu'auparavant, & j'ay commencé de voir plus que je n'esperois : Oüy, j'ay veu, mais par un travail & une application d'esprit toute extraordinaire ; j'ay veu, dis-je, des choses que jamais, je pense, personne n'a veu, même en dormant & en songe. J'en ai expliqué quelques choses dans mon Traité intitulé : *Des Evenemens imprévûs & fortuits*, que je repeterai ici succintement ; & même j'y en ajoûteray beaucoup d'autres, pour donner quelque lumiere aux Curieux.

J'ay dit que *c'estoit un Ouvrage de trois ou quatre jours* ; mais s'il faut parler plus exactement, il y en a un

qui n'eſt que *de trois heures*, car l'Ouvrage eſt double & partagé en deux, comme celui que l'on appelle, *la Pierre des Philoſophes*. Et c'eſt en effet une grande erreur & fort frequente parmy les Chymiſtes, de dire que la Pierre Philoſophale n'eſt telle que quand elle eſt abſolument parfaite ; c'eſt-à-dire, quand avec le ferment de la Lune ou du Soleil, elle eſt preparée par la multiplication. Car il y en a une autre qui eſt imparfaite, que Baſile appelle, *Tout en tout*, & dont il donne la methode dans ſes dix premieres clefs, dans l'onziéme le moyen de l'augmenter, & dans la douziéme ſon entiere multiplication. Je l'appelle imparfaite, ſi on la compare avec l'autre qui eſt tres-parfaite ; mais qui cependant eſt parfaite de ſoy & de ſa nature : ce que je prouverois facilement par les autoritez de Bernard Treviſan, & des autres Adeptes qui en ont écrit.

Ce premier Ouvrage eſt donc appellé, *L'Oeuvre de trois heures, & de trois jours auſſi*, mais de trois jours

Philoſophiques, comme je diray dans la ſuite.

Le ſecond Ouvrage eſt achevé dans l'eſpace de trois ou quatre jours naturels ; & ce treſor immenſe qui eſt recherché par les hommes avares avec tant de travaux & de dépenſes, peut eſtre acquis en ce peu de temps, ſoit au blanc, ſoit au rouge : car la difference du ferment, ou ſi vous voulez, l'addition du ſoûfre de l'Or ou de l'Argent à nôtre premiere Pierre, acheve & perfectionne la ſeconde.

Pour ce qui regarde le temps, ce qu'en a dit Peracelſe eſt tres-veritable. *Les Philoſophes*, dit-il, *s'entendent bien quand ils parlent des temps*. Tout le monde ſe trouve ici extrémement embaraſſé, & comme au milieu des tenebres. Faiſons nos efforts pour les diſſiper, & pour découvrir des choſes qui ſemblent eſtre enfoncées dans des abîmes impenetrables.

L'Année des Philoſophes n'eſt autre choſe que le tour que fait le Soleil Philoſophique, quand par le

Zodiaque il parcourt la Terre.

Le Mois Philosophique, est celuy de la Lune.

La Semaine, celuy des Sept Planettes.

Et le Jour, celuy de la lumiere & des tenebres.

Le Monde, est la matiere même.

Le Zodiaque qui contient les douze Signes Celestes, represente les douze Travaux de l'Hercule Philosophique, que j'ay montré dans mon Traité *des Evenemens imprévûs*, estre le Soleil; c'est-à-dire, l'acide, dont le cours acheve l'An Philosophique, pendant que la matiere est en fusion dans le vaisseau.

La Lune est l'alcali, dont le cours penetre toute la matiere fonduë; & se joignant avec son frere le Soleil, elle acheve le Mois sinodique.

La Semaine nous est expliquée par Basile Valentin dans ses six premieres clefs, excepté qu'il ne parle point du Mercure que Philalette a ajoûté de son chef & de son autorité.

La premiere clef nous désigne

Saturne, *l'Eau* & *la Terre* ; la deuxiéme, Jupiter, *l'Air* & *le Feu* ; la troisiéme, Mars ; la quatriéme, la Lune ; la cinquiéme, Venus ; la sixiéme, le Soleil tres-parfait, & l'union intime des quatre Elemens. *Nôtre Roy*, dit-il, *dans sa premiere clef passe par six maisons differentes, & se repose dans la septiéme.* Lors donc que la matiere est fonduë dans le vaisseau peu à peu par la force de son esprit, elle se purge entierement; c'est de là qu'elle devient son propre vinaigre, de la même maniere que les Métaux ont coûtume d'estre formez dans les Mines : car d'abord l'Esprit Mercuriel se coagule, se resserre & s'endurcit en Saturne. Ce qui fait dire ailleurs à nôtre Auteur : *Il n'y a que le Saturne qui fixe le Mercure.* Le Saturne estant purgé par une autre circulation, devient *Iupiter* ; de celui-là se fait *Mars*, ensuite *la Lune*, puis *Venus*, & enfin *le Soleil* ; c'est à-dire, l'œuvre parfait.

Par ce même circuit le Jour des Philosophes se fait voir : car ce

qui eſt écrit de la creation du grand Monde, *les tenebres eſtoient ſur la Terre*, eſt expliqué bien au long dans mon Traité dont j'ay déja parlé cy-deſſus, comme auſſi cét endroit où il eſt dit : *La lumiere fut faite le premier jour.* Il faut faire voir la verité par quelque experience.

Broyez de l'Antimoine dans un mortier Philoſophique, & le criblez ; c'eſt-à-dire, faites fondre l'Antimoine dans un creuſet, en remuant & frappant le creuſet, le regule tombera au fonds ; & ſi vous travaillez comme il faut, vôtre regule ſe trouvera étoilé dés la premiere fuſion. Ainſi d'abord vous aurez la lumiere aprés les tenebres, & une lumiere celeſte, ſi par le moyen du petit Commentaire ſuivant que je vous donne, & qui vous ouvrira *le Ciel Chymique*, vous pouvez comprendre ce que c'eſt que *le Ciel* ; car ce Ciel étendu colore les Campagnes de pourpre, & l'on y reconnoiſt les Aſtres & le Soleil.

Mais bien loin d'eſtre déja au Midy, à peine le jour commence-

t-il de paroiſtre ; car nôtre Hercule eſpere qu'aprés que les tenebres dans leſquelles il s'eſt comme enſeveli, ſeront diſſipées, il joüira de cette éclatante lumiere du Midi. C'eſt de là que les Poëtes l'ont appellé, *leur Cahos* ; car c'eſt dans l'Antimoine que toutes choſes eſtant premierement confuſes, ſe ſeparent & ſe diviſent par la ſeule fuſion : en telle ſorte que vous croiriez facilement qu'Ovide auroit pris de là le ſujet de ſes Metamorphoſes.

L'on voit auſſi tres-clairement que l'on ne peut pas ſe ſervir d'un vaiſſeau de verre pour la preparation de la matiere, mais d'un creuſet ou d'un vaiſſeau de terre qui réſiſte au feu ; & que le feu doit eſtre égal, non pas comme celuy de lampe, mais comme celuy qui ſe trouve joint au Mercure, lequel ſe parfait & s'acheve par un mouvement égal & continuel : Et quant aux autres feux, il faut les interpreter d'une autre maniere que le vulgaire a coûtume de faire.

Ainſi l'on commencera de com-

prendre ce que c'eſt que la *Circulation, la Sublimation, la Trituration, la Digeſtion*, & toutes les autres Operations Chymiques ; combien elles ſont differentes de celles du vulgaire ; & avec quelle facilité & en bien peu de temps elles peuvent eſtre executées. L'on entendra auſſi le ſens de l'Enigme de Hermés, quand il commande de faire *que les choſes ſuperieures deviennent inferieures, & les inferieures ſuperieures* : de même, ce que c'eſt *que le Vent porte dans ſon ventre, & dont le Soleil eſt le pere, & la Lune la mere.* Et vous n'ignorerez plus *quelle eſt cette Eau ſeche qui ne moüille point les mains.*

Et vous enfin qui que vous ſoyez, & qui doutez encore de ce que je vous dis, fondez ſeulement de l'Antimoine, & appliquez-vous à voir exactement ce qui ſe paſſe ; vous y verrez toutes ces choſes, vous y verrez *les Colombes de Philalette*, vous y entendrez *le chant des Cygnes de Baſile*, & vous y verrez *cette Mer des Philoſophes*, que j'ay expli-

qué plus au long dans mon Traité *des Evenemens fortuits & imprévûs.*

Il faut presentement vous parler de la dépense qu'il convient faire : Pour moy qui prefererois la connoissance de la Pierre Philosophale, sans esprit d'en profiter, à cette même Pierre tingente à l'infini, je ne pretends pas souffrir les reproches secrets de ceux qui me voudroient croire capable de profiter des travaux d'autruy. C'est pourquoy puisque la divine Bonté m'a formé, de sorte que je suis content du peu de biens que j'ay, je ressens une joye bien plus parfaite & plus grande, quand dans l'entiere sincerité de ma confiance je montre aux autres comme avec le doigt, le chemin de s'enrichir.

Faites fondre, comme j'ay dit, de l'Antimoine, & en faites un regule étoilé, sans y mêler de Mars, car nôtre Roy entre seul & sans satellites dans la Fontaine ; alors vous aurez toutes choses : j'ay beaucoup dit, *vous aurez tout, & rien.*

Pour vous faire voir que le Mars

ne doit point entrer dans la composition du regule, voicy une experience qui vous en convaincra. Faites fondre du regule d'Antimoine & de Mars, jettez-y la moitié de son poids de Lune; & quand toutes ces choses seront bien fonduës, versez le tout dans de l'Eau-forte; alors vous verrez une poudre noire qui se précipitera au fonds, telle que Becker a trouvée dans sa Miniere sabloneuse : Et cette poudre, quelque industrie que vous ayez, & quelque artifice dont vous vous serviez, ne peut se fondre en Or, parce que c'est du Mars tout pur. Ceux-là donc se trompent grossierement qui croyent qu'en la composition du regule, il n'y entre que l'Esprit sulphureux de Mars. J'en ai fait l'épreuve avec l'Or tres-pur : Je mis dans une coûpelle vingt grains d'Or; lorsqu'ils furent fondus, j'y jettay peu à peu du regule de Mars, & je retiray trente grains d'Or : & ainsi mon Or estoit augmenté du tiers, aprés avoir résisté à l'épreuve du feu. Mais je trouvay

mon

mon Or frangible, à cause des parties de Mars qui s'y estoient jointes; & par une methode secrete j'en separay mon Or tres-pur au même poids que j'avois mis.

Mais pour revenir à la dépense qu'il faut faire ; en est-ce une si grãde, que de prendre une livre d'Antimoine, une demie livre de Tartre & de Sel nitre, & de faire fondre tout cela dans un creuset ; & l'ayant purgé jusqu'à ce que l'étoile paroisse, y joindre une partie d'Or ou d'Argent?

Que si quelqu'un s'imagine demeurer dans l'erreur, parce que je ne luy enseigne pas le peu qui reste pour parvenir à la Pierre Philosophale, & sans quoy à la verité tout ce que j'ay dit est inutile ; qu'il songe qu'on n'enseigne jamais toutes choses à la fois dans un même temps ; un jour viendra auquel je découvriray le mystere entier, & je feray connoistre qu'il n'y a point d'autre voye veritable que la nôtre, & qui se fasse ni plus promptement, ni à moins de frais. Et pour donner

quelque satisfaction à l'empressement qu'on pourroit avoir, j'ajoûteray une experience qui luy facilitera le moyen de porter son esprit à la recherche plus profonde de cét Art.

Faites un regule de Mars, & d'Or ou d'Argent ; prenez une partie de l'un & de l'autre, & mettez celle d'Or sur une piece d'Argent, & celle d'Argent sur une piece de Cuivre ; faites rougir ces pieces-là sur une tuile, l'Antimoine s'exhalera ; vous trouverez ensuite vôtre piece d'Argent teinte & penetrée d'une tres-haute couleur rouge, & celle de Cuivre aussi teinte & penetrée de couleur d'argent. Que si vous placiez sur une tuile une piece d'Argent, sur laquelle soit le regule d'Or, & que vous mettiez une autre piece d'Argent un peu au dessus, en sorte qu'elle la couvre sans la toucher, ni qu'il tombe de la cendre dessus ; la piece d'Argent qui sera la plus haute deviendra de couleur d'or, par le moyen du regule Solaire, qui dans sa fusion emporte l'Or, & le volati-

lise. Par ce moyen l'on peut avoir *un Or potable*, bien plus parfait que le vulgaire : ce que l'on peut appeller *le veritable Or potable des Philosophes.*

J'ay fait voir à mes Amis deux de ces pieces d'Argent & de Cuivre, que j'avois tres-belles & tres-parfaites ; & m'en allant en Italie, passant à Berlin, j'en fis present au Serenissime Electeur Frederic Guillaume mon souverain Seigneur, qui estoit tres-curieux des choses rares.

Je passe plus outre, & je diray une chose qui n'est pas moins remarquable. J'ay fait fondre du Plomb, & y ai jetté une partie de regule Solaire ; j'ay veu, non sans admiration, que ce Plomb ne se réduisoit point en scories, quoy que je l'aye tenu long-temps au feu : au contraire, il me paroissoit comme purgé de ses impuretez, & en quelque maniere changé ou transmué.

Ce regule bien preparé contient donc *le veritable Or potable des Philosophes*, qui est avidement bû, non pas par des Hommes comme nous,

mais par l'Homme Chymique, & par les Animaux ; & son Mercure intimement joint à l'Or & à l'Argent, donne l'amalgame Philosophique.

On peut encore observer un autre mystere dans la preparation, c'est le Beurre d'Antimoine philosophique. La comparaison que fait Basile Valentin dans son Char Triomphal de l'Antimoine, se peut justement rapporter ici, quand il dit que la Pierre des Philosophes se fait de la même maniere que nos Villageois font avec du Lait le Beurre & le Fromage : Nôtre Vache, c'est l'Antimoine, dont le lait, qui est le regule, estant agité, donne le beurre, qui n'est autre chose que le soûfre rouge ; & ce soûfre est un vray beurre d'Antimoine. Pour le reste, chacun le peut facilement expliquer.

Mais quelqu'un me pourra dire que Basile Valentin veut que l'on prenne le Vitriol pour faire la Pierre, & non pas l'Antimoine. Mais que pensez-vous (comme il demande

luy-même) que ce soit que le Vitriol, sinon un Soûfre ? Et l'Antimoine, sinon le Mercure ? Presentement l'on conçoit bien ce que c'est que l'Antimoine & le Vitriol des Philosophes ; & c'est-là un secret des plus importans : que si vous l'ignorez, tout vôtre travail devient inutile. Il y a encore beaucoup d'autres choses, mais l'entrée est difficile : je vous aideray autant qu'il me sera possible ; & comme fit autrefois le Soleil dans la Fable, nous avertirons nôtre Phaëton de craindre & de trembler toûjours jusqu'à la fin de sa carriere : afin donc de joüir un jour des fruits des Hesperides, je commenceray par le principe.

L'Antimoine tres-pur est la premiere matiere qui est si ardemment desirée, & recherchée avec tant de soin de beaucoup de gens ; c'est-à-dire, que dans l'Antimoine il y a cette humidité aërienne, merveilleusement mêlée de chaleur, dont j'ay parlé au commencement & plusieurs fois ailleurs *dans mes*

Evenemens imprévûs. Cette matiere est disposée & gouvernée par les rayons du Soleil & de la Lune des Philosophes dans leur Mer, & est conjointe avec la chaleur séche de leur Terre.

Voilà ce qui produit nôtre matiere seconde, nôtre Homme Chymique, dont j'ay promis d'expliquer les maladies, & de luy rendre sa parfaite santé, par le moyen des remedes que Basile Valentin m'a indiquez dans son Char Triomphal de l'Antimoine, si Dieu m'accorde un loisir suffisant.

Vous avez ici l'Oeuf qui contient & renferme le blanc & le jaune, d'où il doit un jour éclore un petit Coq, qui par son chant agreable réveillera du matin les veritables Amateurs de la Chymie.

Je crois que peu de gens ont manqué d'observer, que parmy les Hieroglifes des Dieux de l'antiquité, le Coq est particulierement consacré à Mercure. Albricus dans son petit Traité des Images des Dieux, dit ce peu de mots parlant

du Mercure : *Il y avoit devant luy un Coq qui luy eſt particulierement dédié.* C'eſt donc le Coq qui eſt le ſigne & la marque du Mercure, que les Chymiſtes vulgaires ont toûjours à la bouche, rarement entre les mains, & jamais dans la meditation de leur eſprit ; & cependant le Mercure eſt *leur Tout* : mais pendant qu'ils cherchent ce *Tout* dans le Mercure vulgaire, ils n'y trouvent jamais rien.

Le veritable & ſimple Mercure des Philoſophes, eſt donc celuy duquel j'ay dit cy-devant qu'il eſt humide, aërien, chaud, eſprit volatil, l'hermaphrodite d'Ovide, l'acide, & l'alcali volatil ; le Mercure double joint avec le Soûfre & Sel philoſophique, ou avec l'acide & l'alcali fixe : ce qui ſe fait lorſqu'ils ſe joignent & s'uniſſent tous deux en regule, & que les feces & ordures en ſont rejettées. Mais il n'eſt pas encore pur, il faut que le Roy entre dans ſon Bain Philoſophique, & qu'il s'y lave ; qu'il y meure, qu'il s'y vivifie ; & qu'é-

tant revêtu de son Manteau de pourpre, il monte sur son Trône.

Accourez donc ici, vous Chymistes Mercuriels, qui me rompez incessamment les oreilles avec vos fixations & coagulations du Mercure vulgaire; apprenez de ce que je vous ai dit, ce que c'est que le Mercure Philosophique, sa fixation, sa coagulation, sa précipitation, sa sublimation; & sa revivification: mais apprenez auparavant ce que les Philosophes entendent par *mourir*.

Vous avez sans doute veu quelquefois des morts ou des mourans; n'avez-vous pas remarqué que l'esprit chaud volatil qui avoit coûtume de penetrer tous les membres du corps, & de les vivifier, estant une fois éteint, le sang se resserre & se coagule dans le cadavre: De même la mort, suivant les Philosophes, n'est autre chose que la coagulation & fixation de la matiere volatile.

Quoy, le regule n'est-il pas volatil? fixez-le, & il sera mort.

Mais

Mais un cadavre eſt-il en état d'entrer dans une nouvelle habitation ? & ne demeure-t-il pas dans ſon ſépulcre en paix & en repos éternel, comme j'ay lû pluſieurs fois ſur les Inſcriptions des vieux Tombeaux, juſqu'à ce que par une Puiſſance divine il reſſuſcite ? De même rien de fixe n'entre dans les autres corps métalliques. Rendez la vie à ce corps ; c'eſt-à-dire, de fixe qu'il eſtoit devenu, faites qu'il devienne volatil tout de nouveau ; alors il entrera facilement. Il y a (dit le Poëte) une chaleur & un eſprit vital dans le corps qui nous abandonne à la mort.

Enfin, de quelle couleur ſont les Corps morts ? Suivant les Poëtes, la mort eſt violette, ou plûtôt noire ; Et la vie n'eſt-ce pas une blancheur comme la lumiere ? Vous ſçavez donc ce que c'eſt que les Philoſophes veulent dire par *noircir* & par *blanchir*. Mais quoi, y a-t-il quelqu'un qui ignore ce que c'eſt que le parement blanc des Anges ? & les Enfans qui ont à peine l'uſage

de la raiſon, les connoiſſent bien quand ils les voyent peints avec des aîles. Que s'ils ont des aîles, ces Eſprits ſont donc volatils.

Allez, & vous retirez preſentement, vous qui cherchez avec une application extrême vos diverſes couleurs dans vos vaiſſeaux de verre. Vous qui me fatiguez les oreilles avec vôtre noir Corbeau, vous êtes auſſi fous que cét Homme de l'antiquité, qui avoit coûtume d'applaudir au Theâtre, quoy qu'il fuſt ſeul, parce qu'il s'imaginoit toûjours avoir devant les yeux quelque ſpectacle nouveau. De même en faites-vous, lorſque verſant des larmes de joye, vous vous imaginez voir dans vos vaiſſeaux vôtre blanche Colombe, vôtre Aigle jaune, & vôtre Fayſan rouge: Allez, vous dis-je, & vous retirez loin de moy, ſi vous cherchez la Pierre Philoſophale dans une choſe fixe; car elle ne penetrera pas plus les corps métalliques, que feroit le corps d'un homme du monde les murailles les plus ſolides.

Nous lisons dans l'Ecriture sainte que l'Ange ouvrit les portes de la prison quand il en voulut tirer saint Pierre ; mais il ne luy fut pas necessaire de les ouvrir pour y entrer. Nous lisons aussi que JESUS-CHRIST entra dans l'Assemblée des Apôtres les portes du lieu estant fermées ; mais ce fut aprés sa Resurrection glorieuse. Apprenez donc par ces exemples, ce que le raisonnement n'a pû jusqu'à present vous persuader. Voulez-vous quelque chose de plus ?

Pourquoy, je vous prie, enveloppez-vous vôtre poudre dans de la Cire, quand vous voulez faire projection ? pourquoi faites-vous chauffer vôtre Mercure, ou fondre vôtre Plomb, avant que d'y jetter vôtre poudre ? pourquoy donnez-vous un bon feu de suppression à vôtre creuset, pendant que le feu est fort doux par le bas ? Et pourquoy enfin continuez-vous avec un soufflet d'entretenir ce feu assez fort pendant une demie heure, si ce n'est afin que vôtre matiere volatile

penetre promptement le Mercure ou le Saturne, & ne s'envole pas avant la transmutation ?

Voilà ce que j'avois à vous dire des Couleurs, afin qu'à l'avenir vous quittiez vos travaux inutiles ; à quoy j'ajoûteray un mot touchant l'odeur.

La Terre est noire, l'Eau est blanche ; l'air plus il approche du Soleil, & plus il jaunit ; l'aëther est tout-à-fait rouge. La Mort de même (comme il est dit) est noire, la Vie est pleine de lumiere : plus la lumiere est pure, plus elle approche de la nature Angelique, & les Anges de purs Esprits de feu. Maintenant l'odeur d'un mort ou d'un cadavre, n'est-elle pas fâcheuse & desagreable à l'odorat ? Ainsi l'odeur puante chez les Philosophes dénote la fixation : au contraire, l'odeur agreable marque la volatilité, parce qu'elle approche de la vie & de la chaleur.

Plutarque rapporte en certain endroit, que l'odeur qui sortoit des habits d'Alexandre le Grand lors-

qu'il avoit fait quelque exercice violent, eſtoit fort agreable. Ainſi plus l'air eſt pur & chaud dans un pays, & plus les herbes qui y croiſſent ſont odoriferantes. L'Arabie heureuſe nous en fournit des preuves certaines : l'art imite tellement la nature, que les excremens les plus puants du corps humain deviennent un tres-agreable parfum, par une ſimple digeſtion & par le ſecours d'un feu proportionné. Qu'eſt-ce que la Civette? Nous avons donc beſoin du ſecours du feu. Baſile & les autres Adeptes ont pluſieurs ſortes de feux : car il y a un *feu celeſte*, & un *feu terreſtre*; celui-ci eſt de l'eſprit volatil, celui-là du corps fixe ; l'un du Soleil ſuperieur, l'autre du Soleil inferieur, comme parle Sendivogius, & comme dit Ciceron, tel eſt celui qui ſe trouve renfermé dans le corps des Animaux, & qu'on appelle feu vital & ſalutaire, lequel conſerve toutes choſes, les nourrit, augmente, ſoûtient, & les rend capables de ſentiment : Mais ce que

ſans doute vous admirerez, c'eſt qu'il y a un *feu froid*, auſſi-bien qu'un *feu chaud*. Ce feu froid eſt mercuriel, volatil & feminin. Le feu chaud eſt ſulfureux, fixe & mâle. Il y a encore d'autres feux que ceux-là, ce ſont ceux qui ſont cachez dans la matiere, que les Chymiſtes vulgaires croyent eſtre externes ; & c'eſt ce qui les trompent. Baſile en diſcourt bien au long.

Il y auſſi des feux externes, entre leſquels il y a le feu *du jugement dernier* ; c'eſt-à-dire, le feu de l'épreuve qui ſe fait par le Saturne à la coûpelle : c'eſt pour cela que Baſile l'appelle, *Le ſouverain Iuge*, comme il eſt au Ciel le Planette le plus éloigné & le plus élevé ſur nos têtes.

Il y a encore le *feu d'Etna* ou *infernal*, dont je vous parleray ailleurs, de crainte de vous fatiguer par une trop longue lecture : Et pour vous rafraîchir un peu, je vous offre du Vinaigre, mais *du Vinaigre diſtillé tres-aigre*, avec

lequel vous pourrez (quand bon vous ſemblera) preparer la teinture du Corail ; c'eſt-à-dire, *l'acide* ou *le ſoûfre fixe* : ou bien vous prepa-rerez les Perles, c'eſt-à-dire *l'alcali*, & vous boirez pour vous fortifier du Vin ou *Eſprit de Vin antimonial.* Si vous preferez à tout cela la Medecine univerſelle, vous pourrez la prendre avec le Baûme philoſophique ; il n'y a point d'autre liqueur *alcaëſt*, diſſolvant toutes choſes ſans perte ni diminution de ſes forces : c'eſt *l'Alcäëſt de* Paracelſe, tout Eſprit, *Eau celeſte*, & nôtre *Eau forte*, &c.

Sur la fin de l'Automne nous boirons du Nectar & de l'Ambroiſie renfermé dans le Ciel Chymique, mais philoſophiquement, & dont à peine on a jetté les premiers fondemens. Qui que vous ſoyez qui liſez cecy, je ſouhaite que vous en profitiez, en vous diſant adieu.

A AMSTERDAM, le jour ſuivant des Kalendes de Septembre de l'Année 1688.

LA
LUMIERE
SORTANT PAR SOY ME'ME
DES
TENEBRES.



AUX VRAIS PHILOSOPHES

DISCOURS THEORIQUE

Sur la compoſition de la pierre Philoſophale.

PAR

FRA MARC'-ANTONIO Craſſellame Chinois.

CHANT PREMIER.

I.



E Chaos tenebreux étant ſorti comme une maſſe confuſe du fonds du neant, au premier ſon de la parole toute puiſſante; on eut dit que le deſordre l'avoit produit, & que ce ne pouvoit être l'ouvrage d'un Dieu, tant il étoit informe. Toutes choſes étoient en luy dans un profond repos, & les Elemens y étoient confondus, par-

A I VERI

SAPIENTI SI DISCORre Teoricamente ſopra la compoſitione della pietra de Philoſophi.

CanZone Prima.

DI

FRA MARC - ANTONIO Craſſellame Chineſe.

I.



Ra dal nulla uſcito
Il tenebroſo Chaos, maſſa difforme
Al primo ſuon d'Omnipotente Labro:
Parea, che partorito
Il Diſordin l'haveſſe, anZi, che Fabro:
Stato ne foſſe un Dio; tanto era informe.
Stavano inoperoſe
In lui tutte le coſe,

ceque l'Eſprit Divin ne les avoit pas encore diſtinguez.

II.

Qui pourroit maintenant raconter de quelle maniere les Cieux, la Terre & la Mer furent formez ſi légers en eux-mêmes, & pourtant ſi vaſtes eu égard à leur étenduë? Qui pourroit expliquer comment le Soleil, & la Lune reçurent là haut le mouvement, & la lumiere, & comment tout ce que nous voyons icy bas, eut la forme & l'Eſtre? Qui pourroit enfin comprendre, comment châque choſe reçut ſa propre dénomination, fut animée de ſon propre eſprit, & au ſortir de la maſſe impure & inordonnée du cahos, fut reglée par une loy, une quantité & une meſure?

III.

O vous du divin Hermés les enfans, & les imitateurs, à qui la

E ſenza Spirto Diviſor, confuſo
Ogni Elemento in lui ſtava racchiuſo.

II.

Hor chi ridir potrebbe,
Come formaſſi il Ciel, la Terra, e'l Mare
(Si leggièri in lor ſteſſi, è vaſti in mole?
Chi può ſuelar, come hebbe
Luce è moto laſſu la Luna, e'l Sole,
Stato, è forma qu'aggiù quanto n'appare,)
Chi mai comprender, come
Ogni coſa hebbe Nome,
Spirito, quantità, legge, è miſura
Da queſta maſſa inordinata impura?

III.

O del Divino Hermete
Emoli Figli à cui l'Arte paterna

ſcience de vôtre Pere a fait voir la Nature à découvert ; vous ſeuls, vous ſeuls ſçavez comme quoy cette main immortelle forma la Terre & les Cieux de cette maſſe informe du Cahos ; car vôtre grand œuvre fait voir clairement que de la même maniere dont eſt fait vôtre Elixir philoſophique, Dieu auſſi a fait toutes choſes.

I V.

Mais il n'appartient pas à ma foible plume de tracer un ſi grand tableau, n'étant encore qu'un chetif enfant de l'Art ſans aucune experience ; ce n'eſt pas que vos doctes Ecrits ne m'ayent fait apercevoir le veritable but où il faut tendre ; & que je ne connoiſſe bien cet Illiaſte qui a en luy tout ce qu'il nous faut, auſſi bien que cet admirable composé, par lequel vous avez ſçû amener de puiſſance en acte la vertu des Elemens.

Fà, che Natura appar ſenza alcun velo,
Voi ſol, ſol voi ſapete,
Come mai fabricò la Terra, e'l Cielo
Da l'indiſtinto Chaos la Mano eterna.
La grande Opera voſtra
Chiaramente vi moſtra,
Che Dio nel modo iſteſſo, onde è produtto
Il Fiſico Eliſſir, compoſe il Tutto,

IV.

Mà di ritrar non vaglio
Con debil penna un Paragon ſi vaſto,
Io non eſperto ancor Figlio de l'Arte,
Se ben certo berſaglio
Scoprono al guardo mio le voſtre Carte,
Se ben m'è noto il provido Illiaſto:
Se ben non m'è naſcoſto
Il mirabil Compoſto,
Per cui Voi di potenza hauete eſtratto
La purità degli Elementi in Atto.

V.

Ce n'eſt pas que je ne ſache bien que vôtre Mercure ſecret, n'eſt autre choſe qu'un eſprit vivant, univerſel & inné, lequel en forme de vapeur aërienne deſcend ſans ceſſe du Ciel en Terre pour remplir ſon ventre poreux, qui naiſt enſuite parmi les ſouphres impurs, & en croiſſant paſſe de la nature volatile à la fixe, ſe donnant à ſoy-même la forme d'humide radical.

V I.

Ce n'eſt pas que je ne ſache bien encore, que ſi nôtre vaiſſeau ovale n'eſt ſcellé par l'Hyver, jamais il ne pourra retenir la vapeur pretieuſe, & que nôtre bel enfant mourra dés ſa naiſſance, s'il n'eſt promptement ſecouru par une main induſtrieuſe & par des yeux de linx, car autrement il ne pourra plus être nourri de ſa premiere humeur, à l'exemple de l'homme qui aprés



PREFACE.

LE COMMENTATEVR au Lecteur.

IL ſe trouve tant de Livres de Chimie, ſoit imprimez, ſoit manuſcrits, qu'on peut dire que jamais ſcience n'a eu tant d'Auteurs que celle d'Hermés. Heureux pere d'avoir eu de tels enfans, glorieux Maître d'avoir eu de tels Diſciples; tu dois à bon droit être appellé le Maître des Maîtres, chacun de tes Diſciples étant digne de ce nom. Mais tous ces Livres ne ſont pour-

tant pas veritables, n'étant pas tous faits par des Auteurs qui le fussent eux-mêmes; les uns sont tronquez, les autres alterez; & qui pis est plusieurs sont falsifiez; ce qui ne provient que de l'envie & de la rage de ceux qui faute de genie, ou par une juste punition de Dieu n'ont pû être admis à cette table. Il ne laisse pourtant pas, malgré la dépravation du Siecle de se trouver encore des gens de bien que la Providence a reservez, tous n'ont pas suçé ce venin contagieux, & il y en a qui ont évité la morsure du Serpent; sur tout ceux qui ont contemplé le Serpent d'airain élevé sur la montagne, qui luy ont confié leurs esperances, & ont observé ses saintes Loix.

J'avois à peine achevé mon troisiéme lustre, quand par je ne sçay quel instint, je me jettay dans la lecture de ces Livres, & fis tous mes efforts pour en avoir l'intelligence : mais mon esprit se trouvant aveuglé par le trop grand éclat de cette Lumiere, & connoissant qu'il m'étoit impossible de developer les énigmes de ce Sphinx, je laissay là les Livres, j'en abandonnay la lecture, & renonçay pour jamais à l'esperance de les entendre; cependant au bout de quelque temps, ayant repris courage, & imploré le secours Divin, plein d'un nouvel espoir, je me remis à lire jour & nuit de toutes mes forces, & consumay dans cette lecture douze années en-

tieres, aprés quoy je voulus essayer si je pourrois mettre en pratique ce que j'avois conçu dans mon esprit, mais incertain, je faisois une resolution, puis une autre, & toûjours il me restoit des difficultez que je ne pouvois surmonter; enfin je m'associay à deux diverses fois avec deux autres personnes, & cette societé me donna occasion de mieux étudier, parce que j'étois obligé quelquefois de combatre leurs opinions, & quelquefois aussi de les approuver; mais en verité nous étions tous des aveugles, & prenions pour une veritable Lumiere, ce qui n'étoit qu'un effet de nos desirs, & de quelque lecture. Nous fismes ensemble quelques experiences,

mais inutiles, & nous trouvions toûjours qu'il nous manquoit quelque chose. Enfin je vins à comprendre que c'étoit perdre son temps, & sa peine que de travailler suivant le son des mots, que la seule raison nous doit conduire, & la seule possibilité de la Nature redresser ceux qui se dévoyent. En effet que sert-il de se peiner sur tant d'ouvrages differents, tandis que la simple nature nous offre un seul sujet sur lequel on doit travailler; & à quoy bon tant de fourneaux, tant de sortes de feux, tant de vaisseaux, pendant que la même nature ne se sert que d'un seul vaisseau, d'un seul feu, & d'un seul fourneau : s'il n'y avoit à travailler que suivant le sens

litteral, le ſon des mots & la methode apparente des Auteurs, qu'il ſe trouveroit de Sages, & de Doctes en cette ſcience, qui à peine pourtant entendent un ſeul mot de Latin. O combien y en a-t'il qui ſe croient fort habiles, parce qu'ils ſçavent faire une belle diſtillation, une calcination, ou une ſubtile ſublimation. Combien s'en trouve-til encore qui s'étant mis une opinion dans la tête ſur ce qu'ils ont lû, & comme ils parlent, ſur le procedé de quelque Auteur, s'imaginent être bien ſçavans, & qui lors que le ſuccez ne répond pas à leur attente, n'ont garde de l'attribuer à leur ignorance, mais à ce que le vaiſſeau s'eſt caſſé, ou au regime du

feu qu'ils eſperent de trouver, en recommençant leur travail. Enfin combien y en a-t'il qui croient pouvoir enſeigner les autres, parce qu'ils ont leur cerveau rempli d'une grande quantité de ſentences. J'ay connu un homme qui avoit arrangez dans ſa tête, je ne diray pas tant de Traittez, mais tant de Volumes, & dans un ſi bel ordre, qu'à peine croiroit-on qu'on pût avoir tant d'érudition ; cependant parce qu'il s'attachoit au ſon des mots, il ne ſçavoit que des mots, & ignoroit entierement l'œuvre, qu'il ignorera toûjours, & ne fera ſervir ſon erreur qu'à tromper les autres, étant auſſi éloigné de la verité, que le Ciel l'eſt de la Terre, & ne s'amuſant qu'à

des particuliers, & à l'extraction des teintures avec beaucoup de dépence pour ceux qui ajoûtent foy à ses paroles; mais il n'est pas surprenant que la verité luy étant inconnuë, il tente plusieurs voyes, & que toûjours incertain il erre au milieu des Tenebres. Il ne suffit pas de charger sa memoire de sentences, il faut les comprendre par l'entendement, en observant, comme nous avons dit, la possibilité de la Nature, & jugeant de ses voyes par la seule regle de la raison.

M'étant donc tombé entre les mains un Manuscrit d'un Auteur anonyme, mais tres-sçavamment écrit, en langue Italienne, j'ay fait dessein dans ce temps que les Tenebres

ſont répanduës par toute la Terre, de mettre cette nouvelle Lumiere en lumiere, & d'y joindre de ma part, autant qu'il m'eſt loiſible, tout ce qui pourra ſervir à l'intelligence & à l'explication de ce Manuſcrit.

A l'égard de l'Auteur de cet écrit, il ne m'eſt connu que par ſon Anagramme, mais il ſuffit qu'il ait ſuivi la droite voye & découvert la verité de la Nature; car quoy qu'il declare ne ſçavoir pas entierement l'œuvre, les choſes qu'il dit démente ſa feinte ignorance.

Pour ce qui eſt de moy, cher Lecteur, ne t'informe point qui je ſuis, contente-toy que je ne cherche

qu'à éclaircir la verité, & que mon dessein est de publier encore de plus grandes choses que celles-cy, si Dieu me conserve la vie avec sa grace, & aprés ma mort tu me connoîtras peut-être. Au reste ne condamne point mon stile, ny la maniere dont cecy est écrit; cette Edition a été faite à la haste, & j'y ay été forcé par une Puissance à laquelle je ne sçaurois resister. Mon intention n'étoit pas de publier de telles choses de mes jours, mais enfin soit faite la volonté de celuy qui regne & qui regnera aux Siecles des Siecles: Adieu.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 2. jour de May 1686. Signé LE PETIT : Il eſt permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé *La Lumiere ſortant par ſoy même des Tenebres; ou la veritable Theorie de la Pierre des Philoſophes*, en tels volume, marge & caractere, & autant de fois que bon luy ſemblera, pendant le temps de ſix années conſecutives: Et défenſes ſont faites à tous autres de l'imprimer, ſans le conſentement exprés de l'Expoſant ou de ſes ayans cauſe, à peine de deux mil livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus au long porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris. le 27. May 1686. Signé ANGOT.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Novembre 1686.

V.

Se ben da me s'intende,
Ch' altro non è voſtro Mercurio ignoto;
Che un vivo Spirto univerſale innato.
Che dal Sole diſcende
In aëreo vapor ſempre agitato
Ad empier de la Terra il Centro voto:
Che di quì poi ſe n'eſce
Tra Solfi impuri, e creſce
Di volatile in fiſſo, e preſa forma
D'humido radical ſe ſteſſo informa.

VI.

Se ben io sò, che ſenza
Sigillarſi di Verno il Vaſo Ouale,
Non ſi ferma in lui mai vapore illuſtre,
Che, ſe pronta aſſiſtenza
Non hà d'occhio Linceo, di Mano induſtre
More il candido Infante al ſuo Natale;
Che più nol ciban poi
I primi humori ſuoi,

s'être nourri de ſang impur dans le ventre maternel, vit de lait lors qu'il eſt au monde.

VII.

Quoique je ſache toutes ces choſes, je n'oſe pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toûjours incertain. Mais ſi vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon eſprit tous les doutes qui l'embarraſſent ; & ſi je puis être aſſez heureux d'expliquer diſtinctement dans mes Ecrits tout ce qui regarde vôtre Magiſtere, faites je vous conjure que j'aye de vous pour réponce. *Travaille hardiment, car tu ſçais ce qu'il faut ſçavoir.*



Come l'Huom, che ne l'utero si
pasce
D'impuro sangue, e poi di Latte in fasce.

VII.

Se ben sò tanto; pure
Hoggi in prova con voi d'uscir non
oso,
Che anche gli errori altrui dubbio mi
fanno. ma se l'inuide cure
Ne la vostra pietà luogo non hanno,
Voi togliete a l'Ingegno il cor dubbio-
so.
Se'l Magisterio vostro
Distintamente io mostro
In questi Fogli miei, deh fate homai;
Che sol legga in rispostа. Opra che'l
fai



Que le Mercure & l'Or du vulgaire ne sont pas l'Or & le Mercure des Philosophes, & que dans le Mercure des Philosophes, est tout ce que cherchent les Sages. Où l'on touche en passant la pratique de la premiere operation que doit suivre l'Artiste experimenté.

CHANT DEUXIE'ME.

I.

QUe les hommes peu versez dans l'école d'Hermés se trompent, lors qu'avec un esprit d'avarice, ils s'attachent au son des mots. C'est ordinairement sur la foy de ces noms vulgaires d'argent vif & d'or qu'ils s'engagent au travail, & qu'avec l'or commun ils s'imaginent par un feu lent fixer enfin cet argent fugitif.

Che il Mercurio, el'Oro del volgo, non sono l'Oro, & il Mercurio de' Filosofi, e che nel Mercurio Filosofico v'è tutto quello che cercano i Sapienti.

Toccandosi la prattica della prima operatione, che deue fare l'esperto Lavorante.

Canzone Seconda.

I.

QVanto s'ingannan mai gli Huomini ignari
De l'Hermetica scola,
Che al suon de la parola
Applican sol consentimenti avari:
Quindi à i Nomi volgari
D'argento vivo, e Oro
S'accingono al Lavoro,
E' con l'Oro comune à foco lento
Credon fermare il fuggitivo Argento.

II.

Mais s'ils pouvoient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des Auteurs, ils verroient clairement que l'or & l'argent vif du vulgaire sont destituez de ce feu universel, qui est le veritable agent, lequel agent ou esprit abandonne les metaux dés qu'ils se trouvent exposez à la violence des flammes des fourneaux, & c'est ce qui fait que le metal hors de sa mine s'en trouvant privé, n'est plus qu'un corps mort & immobile.

III.

C'est bien un autre Mercure, & un autre or, dont a entendu parler Hermés, un Mercure humide & chaud, & toûjours constant au feu. Un or qui est tout feu & tout vie. Une telle difference n'est-elle pas capable de faire aisement distinguer ceux-cy de ceux du vulgaire, qui

II.

Mà, se à gli occulti senti apron la mente,
Ben vedon manifesto,
Che manca, e a quello, e a questo
Quel foco universal, ch' è spirto agente.
Spirto che in violente
Fiamme d'ampia fornace
Abbandona fugace
Ogni mettal, che senza vivo moto
Fuor de la sua miniera è corpo immoto.

III.

Altro Mercurio, altro Oro Hermete addita:
Mercurio humido, e caldo,
Al foco ogni hor più saldo.
Oro, ch' è tutto foco, e tutto vita.
Differenza infinita
Non fia chor' manifesti
Da quei del Volgo questi?

ſont des corps morts privez d'eſprit, au lieu que les nôtres ſont des eſprits corporels toûjours vivans.

IV.

O grand Mercure des Philoſophes, c'eſt en toy que s'uniſſent l'or & l'argent, aprés qu'ils ont été tirez de puiſſance en acte; Mercure tout Soleil, & tout Lune; triple ſubſtance en une, & une ſubſtance en trois. O choſe admirable! Le Mercure, le Souphre & le Sel, me font voir trois ſubſtances en une ſeule ſubſtance.

V.

Mais où eſt donc ce Mercure aurifique qui reſout en Sel & en Souphre devient l'humide radical des metaux, & leur ſemence animée? Il eſt empriſonné dans une priſon ſi forte, que la Nature même ne ſçauroit l'en tirer, ſi l'art induſtrieux ne luy en facilite les moyens.

Quei, corpi morti son, di spirto privi,
Questi Spirti corporei, e sempre vivi.

IV.

O gran Mercurio nostro, in te s'aduna
Argento e Oro estratto
Da la potenza in atto,
Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,
Trina sostanza in una,
Vna, che in tre si spande:
O meraviglia grande?
Mercurio Solfo, e Sal, voi m'apprendete
Che in tre sostanze voi sol una siete.

V.

Mà doue è mai questo Mercurio aurato,
Che sciolto in Solfo, e sale,
Humido radicale
De' i mettalli divien, seme animato?
Ah ch'egli è imprigionato
In carcere si dura,
Che per fin la Natura
Ritrar nol può da la prigione alpestra,
Se non apre le vie l'Arte Maestra.

V I.

Mais que fait donc l'art ? Miniſtre ingenieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuſe les ſentiers qui conduiſent à la priſon. N'y ayant pas de meilleur guide ni de plus ſeur moyen que celuy d'une chaleur douce & continuelle pour ayder la Nature, & luy donner lieu de rompre les liens dont nôtre Mercure eſt garrotté.

V I I.

Oüy, oüy, c'eſt ce ſeul Mercure que vous devez chercher ô eſprits indociles, puis qu'en luy ſeul vous pouvez trouver tout ce qui eſt neceſſaire aux Sages. C'eſt en luy que ſe trouvent en puiſſance prochaine & la Lune & le Soleil qui ſans or & argent du vulgaire, étant unis enſemble deviennent la veritable ſemence de l'argent & de l'or.

V I.

L'arte dunque, che fa? Ministra accorta
Di Natura operosa
Con fiamma vaporosa,
Purga il sentiero, e a la prigion ne porta,
Che non con altra scorta,
Non con Mezo migliore
D'un continuo calore,
Si soccorre à natura, ond'ella poi
Scioglie al nostro Mercurio i ceppi suoi.

V I I.

Si, si questo Mercurio animi indotti
Sol cercar voi dovete,
Che in lui solo potete
Trovar ciò che desian gl' Ingegni dotti.
In lui già son ridotti
In prossima potenza,
E Luna, e Sol; che senza
Oro, e Argento del Volgo, uniti insieme
Son de l'Argento, e l'Oro il vero seme.

VIII.

Mais toute ſemence eſt inutile, ſi elle demeure entiere, ſi elle ne pourrit, & ne devient noire; car la corruption precede toûjours la generation. C'eſt ainſi que procede la Nature dans toutes ſes operations; & nous qui voulons l'imiter, devons auſſi noircir avant de blanchir, ſans quoy nous ne produirons que des avortons.



VIII.

Pur ogni seme inutile si vede,
Se incorrotto, e integro
Non marcisce, e vien negro.
Al generar la corruttion precede.
Tal Natura provede
Ne l'opre sue vivaci,
E noi di lei seguaci,
Se non produr' aborti al fin vogliamo,
Pria negreggiar, che biancheggiar dobbiamo.



On conseille icy aux Alchimistes vulgaires & ignorans de se desister de leurs operations sophistiques, parce qu'elles sont entierement opposées à celles que la veritable Philosophie nous enseigne pour faire la medecine universelle.

CHANT TROISIE'ME.

I.

O Vous qui pour faire de l'Or par le moyen de l'art, êtes sans cesse parmi les flammes de vos charbons ardens, qui tantôt congelez, & tantôt dissolvez vos divers mélanges en tant & tant de manieres, les dissolvant quelque-fois entierement, quelque-fois les congelant seulement en partie. D'où vient que comme des Papillons enfumez, vous passez les jours & les

Si consigliano gli Alchimisti inesperti à desistere dalle sofistiche loro operationi, Tutte contrarie à quelle che n'insegna la vera Filosofia nella compositione della gran Medicina Universale.

Canzone Terza.

I.

O Voi, che à fabricar l'Oro per Arte
Non mai stanchi trahete
Da continuo carbon fiamme incessanti;
E' i vostri misti in tanti modi, e tanti,
Hor fermate, hor sciogliete,
Hor tutti sciolti, hor congelati in parte.
Quindi in remota parte
Farfalle affumicate, e notte, e giorno

nuits à roder autour de vos feux insensez dans quelque lieu à l'écart.

II.

Cessez desormais de vous fatiguer vainement de peur qu'une folle esperance ne fasse aller toutes vos pensées en fumée. Vos ouvrages ne sont que d'inutiles sueurs qui peignent sur vôtre front les heures mal-heureuses que vous passez dans vos salles retraittes. A quoy bon ces flammes violentes ; puis que les Sages n'usent point de charbons ardens, ny de bois enflammez pour faire l'œuvre Hermetique.

III.

C'est avec le même feu dont la Nature se sert sous terre, que l'Art doit travailler, & c'est ainsi qu'il imitera la Nature. Un feu vaporeux, mais qui n'est pourtant pas leger, un feu qui nourrit & ne devore point, un feu naturel, mais que l'Art doit faire ; sec, mais qui

State vegliando à stolti fochi interno.

II.

Da l'insane fatiche homai cessate
N'e più cieca speranza,
Il credulo pensier col fumo indori.
Son l'opre vostre inutili sudori,
Ch' entro squallida stanza
Sol vi stampan sul volto hore stentate.
A che fiamme ostinate?
Non carbon violento, accesi faggi;
Per l'Hermetica Pietra usano i Saggi.

III.

Col foco, onde sotterra al tutto giova
Natura, Arte lavora,
Che immitar la Natura Arte sol deve:
Foco che è vaporoso, e non è leve,
Che nutre, e non divora,
Ch' è naturale, e l' Artificio il trova.
Arrido e fà, che piova;

fait pleuvoir ; humide, mais qui desseche. Une eau qui éteint, une eau qui lave les corps, mais qui ne moüille point les mains.

IV.

C'est avec un tel feu que l'Art qui veut imiter la Nature doit travailler, & que l'un doit suppléer au défaut de l'autre. La Nature commence, l'Art acheve, & luy seul purifie ce que la Nature ne pouvoit purifier. L'Art a l'industrie en partage, & la Nature la simplicité ; de sorte que si l'un n'applanit le chemin, l'autre s'arreste tout aussitôt.

V.

A quoy donc servent tant & tant de substances differentes, en cornuës, en alembics, si la matiere est unique aussi bien que le feu ? Ouy la matiere est unique, elle est par tout, & les pauvres la peuvent avoir aussi bien que les riches ; elle est

Humido, e ogni hor dissecca, acqua che stagna,
Acqua che lava i corpi, e man non bagna.

IV.

Con tal foco lavora l'Arte seguace
D'infallibil Natura,
Ch' oue questa manco, quella supplisce:
Incommincia Natura, Arte finisce,
Che sol l'Arte depura
Ciò che à purgar Natura era incapace.
L'Arte è sempre sagace,
Semplice è la Natura, onde se scaltrà
Non spiana una le vie, s'arresta l'altra.

V.

Dunque à che prò tante sostanze, e tante
In Ritorte, in Lambicchi,
S'unica è la materia, unico il foco?
Vnica è la Materia, e in ogni loco
L'hanno i Poveri, e i Ricchi,

inconnuë à tout le monde, & tout le monde l'a devant les yeux; elle eſt mépriſée comme de la bouë par le vulgaire ignorant, & ſe vend à vil prix, mais elle eſt pretieuſe au Philoſophe qui en connoît la valeur.

VI.

C'eſt cette matiere ſi mépriſée par les ignorans, que les gens doctes cherchent avec ſoin, puis qu'en elle eſt tout ce qu'ils peuvent deſirer : En elle ſe trouvent conjoints le Soleil & la Lune, non les vulgaires, non ceux qui ſont morts. En elle eſt renfermé le feu, d'où ces metaux tirent leur vie, c'eſt elle qui donne l'eau ignée, qui donne auſſi la terre fixe ; c'eſt elle enfin qui donne tout ce qui eſt neceſſaire à un eſprit éclairé.

VII.

Mais au lieu de conſiderer qu'un ſeul compoſé ſuffit au Philoſophe,

A tutti sconosciuta, e a tutti inante.
Abjetta al volgo errante,
Che per fango a vil prezzo ogn'hor la vende,
Pretiosa al filosofo, che intende.

VI.

Questa Materia sol tanto auvilita
Cherchin gl' ingegni accorti,
Che in lei quanto desian tanto s'aduna.
In lei chiudousi uniti, e Sole, e Luna,
Non volgari, non morti,
In lei chiudesi il foco, onde han la vita;
Ella dà l'acqua ignita,
Ella la terra fißa, ella dà tutto
Che in fin bisogna a un intelletto istrutto.

VII.

Mà voi senza osservar che un sol composto

vous vous amuſez, Chimiſtes inſenſez, à mettre pluſieurs matieres enſemble ; & au lieu que le Philoſophe fait cuire à une chaleur douce & ſolaire, & dans un ſeul vaiſſeau, une ſeule vapeur qui s'épaiſſit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrediens differens ; & au lieu que Dieu a fait toutes choſes de rien, vous au contraire reduiſez toutes choſes à rien.

VIII.

Ce n'eſt point avec les gommes molles, ni les durs excremens, ce n'eſt point avec le ſang ou le ſperme humain, ce n'eſt point avec les raiſins verts, ni les quinteſſences herbales, avec les eaux fortes, les ſels corroſifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'eſt pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ny avec le Souphre, ou le Mercure, ny enfin avec les metaux même du vulgaire qu'un habile Artiſte travaillera à nôtre grande œuvre.

Al filosofo basta,
Più ne prendete in man Chimici ignari.
Ii cuoce in un sol vazo a i rai solari,
Vn vapor, che s'impasta,
Voi mille paste al foco havete esposto.
Cosi mentre hà composto
Dal nulla il tutto Iddio, voi finalmente
Tornate il tutto al primitivo Niente.

VIII.

Non molli gomme, od escrementi duri,
Non sangue, ò sperma humano,
Non vue acerbe, ò Quintessenze Erbali,
Non acque acute, ò corrosivi sali,
Non vitriol Romano,
Arridi Talchi, od Antimoni impuri:
Non Solfi, non Mercuri,
Non metalli del Volgo al fine adopra
Vn' Artefice esperto à la grand' Opra.

IX.

A quoy ſervent tous ces divers mélanges ? puis que nôtre ſcience renferme tout le magiſtere dans une ſeule racine, que je vous ay déja aſſez fait connoître, & peut-être plus que je ne devois. Cette racine contient en elle deux ſubſtances qui n'ont pourtant qu'une ſeule eſſence ; & ces ſubſtances qui ne ſont d'abord or & argent qu'en puiſſance deviennent enfin Or & argent en acte, pourvû que nous ſachions bien égaliſer leurs poids.

X.

Ouy ces ſubſtances ſe font Or & Argent actuellement, & par l'égalité de leurs poids, le volatil eſt fixé en Souphre d'or. O Souphre lumineux, ô veritable Or animé, j'adore en toy toutes les merveilles & toutes les vertus du Soleil. Car ton Souphre

IX.

Tanti misti à che prò? l'alta scienza
Solo in una Radice
Tutto restringe il Magisterio nostro.
Questa che già qual sia, chiaro v'hò mostro
Forse più, che non lice,
Due sostanze contien, c'hanno una essenza.
Sostanze, che in potenza
Sono Argento, e sono Oro, e in atto poi
Vengono, se i lor pesi uguagliam noi.

X.

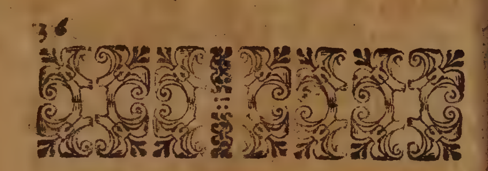
Si che in atto si fanno Argento, & Oro,
Anzi uguagliate in peso
La volante si fissa in Solfo aurato.
O solfo luminoso, Oro animato
In te del Sole acceso

eſt un treſor, & le veritable fondement de l'Art, qui meurit en élixir ce que la Nature mene ſeulement à la perfection de l'or.



L'operoſa virtù riſtretta adoro.
Solfo tutto teſoro,
Fondamento de l'Arte, in cui Natu-
ra
Decoce l'Or, che in Eleſſir matura.





AVANTPROPOS.

IL y a tres-peu de gens qui entendant parler de la pierre Philosophale, à ce seul nom ne froncent le sourcil, & en détournant la tête ne rebuttent ce Traité ; Mais en verité n'est-ce pas une grande injustice que de blâmer ainsi ce qu'on ne connoit point ; avant que de donner son jugement, il faudroit au moins sçavoir ce qu'on condamne, & ce que c'est que la Pierre Philosophale; mais ceux qui en usent de la sorte, jugent de cette science par raport aux Artistes vulgaires, qui au lieu de la Pierre qu'ils promettent de faire, consument tout leur avoir, & celuy des autres; & voyant tant d'impostures, tant de fausses receptes, & tant de vaines promesses des Charlatans, ils prennent occasion de là

d'attaquer la verité de l'Art, ne considerant pas que cecy n'est pas l'ouvrage des Chimistes ordinaires, mais des vrais Philosophes, & qu'il est aussi peu facile à ces Philosophâtres de faire cette Pierre, que de faire descendre la Lune en Terre, ou de produire un nouveau Soleil. Pour être Philosophe il faut sçavoir parfaitement les fondemens de toute la Nature, car la science de la Pierre Philosophale surpasse de bien loin toutes les autres sciences, & tous les autres Arts quelques subtils qu'ils soient ; y ayant toûjours cette difference entre les ouvrages de la Nature, & ceux de l'Art, que les premiers sont les plus parfaits, les plus achevez, & les plus seurs ; & si (suivant l'Axiome d'Aristote) il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans le sens. Il sera vray de dire, que ce que nous concevons, nous ne le concevons qu'à l'occasion de ce que la Nature fait tous les jours devant nos yeux, car tous les Arts ont tiré leurs principes, & leurs premieres idées des

ouvrages naturels, ce qui eſt ſi connu de tous ceux qui ont quelque intelligence au delà du commun qu'il ſeroit inutile de le vouloir juſtifier : Mais ſans nous amuſer à de vains diſcours, il faut ſçavoir en general que la Pierre des Philoſophes n'eſt autre choſe que l'humide radical des Elemens, répandu à la verité en eux, mais reüni dans leur Pierre, & dépoüillé de toute ſoüillure étrangere, ainſi il ne faut pas s'étonner ſi elle peut operer de ſi grandes choſes, étant tres-conſtant que la vie des animaux, des vegetaux & des mineraux ne conſiſte que dans leur humide radical; & tout de même qu'un homme qui voudroit entretenir une lampe allumée, ne craindroit pas qu'elle s'éteignît s'il avoit de l'huile de reſerve, parce qu'il n'auroit qu'à y en remettre à meſure qu'il s'en conſumeroit ; Tout de même lors que nôtre humide radical dans lequel le feu de la vie eſt renfermé vient à ſe conſumer, la Nature a beſoin qu'on luy refourniſſe de nouvel humide par le

moyen des alimens, ſans quoy cette lumiere de la vie libre de ſes liens s'envoleroit. Il arrive cependant quelquefois que la chaleur naturelle eſt ſi debilitée en ſon humide radical par quelque accident, qu'elle n'a pas la force d'en reprendre de nouveau dans la nutrition, ce qui la rend languiſſante, & fait qu'enfin elle abandonne ſon corps par la mort; mais ſi quelqu'un pouvoit luy donner une eſſence dépoüillée d'excremens, & parfaitement purifiéepar l'Art; alors ſans doute la chaleur naturelle attireroit cette eſſence à ſoy, la convertiroit en ſa nature, & redonneroit au corps ſa premiere vigueur; mais tous ces medicamens ne ſerviroient de rien à un homme mort, quelques balzamiques, & quelques parfaits qu'ils puſſent être, car il n'y a que le feu de nature renfermé dans le corps qui s'approprie les medicamens, & ſe délivre par leur moyen des mauvaiſes humeurs, qui l'empéchent de faire avec liberté ſon office vital

dans son propre humide radical. Il faut donc par la voye de la nutrition luy fournir un aliment convenable & restaurant, & alors ce feu vital recouvrera ses premieres forces ; au lieu que les autres médicamens ne font qu'irriter la nature bien loin de la rétablir. Que serviroit-il à un soldat blessé à mort, & qui auroit perdu tout son sang, qu'on le voulût exciter au combat par le son des Trompettes, & le bruit des Tambours, & qu'on pretendît l'encourager par là à soûtenir les travaux de Mars, de rien sans doute, cela luy nuiroit au contraire, & ne feroit que luy imprimer une terreur funeste ; il en est de même d'une nature débilitée & languissante par la déperdition ou suffocation de son humide radical, & rien ne seroit si dangereux ni si inutile que de l'irriter par des medicamens, mais si on pouvoit augmenter & fortifier l'humide radical, alors la nature d'elle-même se débarrasseroit de ses excremens & de ses superfluitez.

On

On peut dire la même choſe à l'égard du vegetable & du mineral. Il n'y a donc qu'à s'étonner de l'enteſtement de ceux qui ſont ſans ceſſe occupez à des remedes pour la ſanté, & qui cependant ignorent entierement la ſource d'où découle & la ſanté & la vie. Que ces gens-là ne s'ingerent plus de parler de Pierre Philoſophale, puis qu'ils ſe ſervent ſi mal de leur raiſon.

Pour concluſion je dis que celuy à qui Dieu aura gratuitement accordé la poſſeſſion de cette Pierre, & donné l'eſprit pour s'en bien ſervir, non ſeulement joüira d'une ſanté parfaite, mais pourra encore avec l'ayde de la Providence prolonger ſes jours au delà du terme ordinaire, & avoir le moyen de loüer Dieu dans une longue & douce vie.

C'eſt une loy inviolable de la Nature, que toutes les fois qu'un corps eſt attaqué de maladie procedante de la contrarieté des qualitez, il tombe en ruïne, parce

qu'il n'eſt plus ſoûtenu que par une nature languiſſante, & que ſon eſprit vital l'abandonne pour retourner vers ſa patrie ; & quiconque aura tant ſoit peu flairé l'odeur de la Philoſophie, tombera d'accord que la vie des animaux, ou leur eſprit vital étant tout ſpirituel, & d'une nature etherée, comme ſont toutes les formes qui derivent des influences celeſtes, (je ne parle pas icy de l'ame raiſonnable qui eſt la vraye forme de l'homme) n'a nulle liaiſon avec les corps terreſtres, que par des milieux qui participent des deux natures ; ſi donc ces milieux ne ſont tres-conſtants, & tres-purs, il eſt ſûr que la vie ſe perdra bientôt, ne pouvant recevoir d'eux aucune permanence ; or dans la ſubſtance des mixtes ce qu'il y a de plus conſtant & de plus pur, c'eſt leur humide radical, lequel contient proprement toute la nature du mixte, comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprés, c'eſt donc-là un veritable milieu, & un ſujet capable

de contenir en ſon centre la vie du corps, laquelle n'eſt autre choſe que le chaud inné, le feu de nature & le vray Souphre des Sages, que les Philoſophes ſçavent amener de puiſſance en acte dans leur Pierre ; ainſi celuy qui a la Pierre des Philoſophes a l'humide radical des choſes dans lequel le chaud inné qui y étoit enfermé, a pris la domination par le moyen d'un artifice ſubtil mais naturel, & a determiné ſa propre humidité, la tranſmuant par une douce coction en Souphre igné. Toute la nature du mixte reſide dans cet humide radical, ce qui fait que quand on a l'humide radical de quelque choſe, on en a toute l'eſſence, toute la puiſſance, & toutes les vertus, mais il faut qu'il ſoit extrait avec beaucoup d'induſtrie, par un moyen naturel & philoſophique, & non pas ſelon l'Art ſpagirique des Chimiſtes vulgaires, dont les extraits ſont mélangez, & pleins d'acrimonie, en ſorte qu'il ne s'y trouve plus rien

de bon ou tres-peu. Mais comme j'ay dit, il faut avant toutes choses bien comprendre ce que c'est que cet humide radical, duquel je me propose de traitter dans les Chapitres suivans assez au long pour en instruire quiconque les voudra lire & relire avec application.

Qu'on juge donc de quel prix est la Pierre des Philosophes ; & s'il est vray qu'on peut reprendre sa santé par le moyen de la substance nourissante des alimens, & par la vertueuse essence de quelques bons remedes, nonobstant que ces alimens & ces remedes soient pris avec toute leur écorce, & avec le mélange de leurs excremens, quel effet ne doit-on pas attendre de leur humide radical, ou plutost de leur noyau & de leur centre dépoüillé de tout excrement ; & pris dans un vehicule convenable, un pareil remede n'agit pas violemment, & n'irrite pas la nature, au contraire il rétablit ses forces languissantes, & luy communique par ses influences beni-

gnes, & fecondes, une chaleur naturelle en laquelle il abonde. C'eſt par là qu'il opere dans les corps des animaux des cures admirables & incroyables, lors qu'au lieu d'employer la main du Medecin, la nature ſeule ſert en même temps de Medecin & de remede.

Tous les medicamens ordinaires ne font, comme nous avons dit, qu'irriter la nature, & l'obliger de ramaſſer toutes ſes forces contr'eux ; d'où il arrive qu'aprés avoir pris quelque remede, on reſte long-temps languiſſant & abbatu. La Nature ſeule ſçait rejetter les excremens, & c'eſt cette ſeule faculté qui eſt neceſſaire en pareille occaſion ; car de donner des purgatifs à un corps affoibli, ce n'eſt qu'aigrir le mal, & augmenter les excremens au lieu de les diminuer; mais puis que c'eſt le propre de la nature, lors qu'un homme eſt en ſanté de rejetter d'elle-même les humeurs ſuperfluës, pourquoi quand elle eſt languiſſante ne pas tâcher de la fortifier, & de luy communiquer

une nouvelle vigueur par le moyen de nôtre medecine ; Que de cures admirables, & d'effets ſurprenans naîtroient de cette methode.

Je ne nie pas qu'on donne quelque fois des cardiaques, qui avec la faculté de purger, en ont encore d'autres tres-bonnes, mais outre qu'on en uſe fort rarement, ces remedes ſont preparez ſi groſſierement, & leur vertu eſt ſi foible qu'ils ſont la pluſpart du temps fort inutiles ; il arrive même ſouvent, que celuy qui les prend eſt ſi mal qu'il n'a pas la force, non pas de ſentir l'effet du remede, mais de ſentir même le remede. Je ſçay bien encore qu'il y a certains remedes qui ſoulagent la nature ſans l'irriter, & qui par leur vertu ſpecifique attirent & ſurmontent la maladie & l'humeur, & il eſt vray qu'avec de tels remedes on feroit quaſi ſûr de guerir ; mais qui eſt-ce qui les connoît, ou qui les connoiſſant les ſçait bien preparer. La ſcience douteuſe ne produit que des effets douteux ; & i

n'y a que la ſeule medecine Philoſophique qui ſoit propre à toutes ſortes de maladies, non pas que par de differentes qualitez elle produiſe des effets differens, car ſa faculté eſt uniquement de fortifier la nature, laquelle par ce moyen eſt en état de ſe délivrer de toutes ſortes de maux quand on les ſuppoſeroit infinis.

C'eſt ſans doute de cette medecine qu'il eſt dit dans l'Ecriture Sainte, que Dieu a créé une medecine de la terre, que l'homme ſage ne mépriſera point, elle eſt ditte de la terre, parce que les Philoſophes la tirent de la terre, & l'élevent pourtant à une nature toute celeſte ; qui connoît cette medecine n'a pas beſoin de Medecin, à moins qu'il n'en uſe en plus grande quantité que la nature ne demande, car c'eſt un feu tres-pur qui étant trop fort devoreroit une moindre flamme ; & comme un homme qui mangeroit trop ſuffoqueroit ſa chaleur naturelle par trop de ſubſtance, de même les

forces du corps ne pourroient soûtenir une trop grande abondance de ce remede, & la chaleur naturelle seroit trop dilatée; les racines des arbres, & les semences des vegetaux se nourrissent d'eau, & vivent d'eau, mais s'il y en a en trop grande abondance, elles se noyent & meurent; enfin en cela comme en toutes choses il faut de la prudence.

Qu'on ne s'étonne donc plus si nôtre Pierre opere de si grandes choses, lors qu'elle est administrée par les sages mains du Philosophe, & si les maladies les plus opiniâtres & les plus incurables sont gueries comme par miracle, puis que la nature en est tellement fortifiée, & renouvellée qu'il n'y a point de mauvaise qualité qu'elle ne soit en état de surmonter. Aprenez que c'est de la nature seule que vous recevez la guerison & la santé pourvû que vous sachiez l'aider, & comme vous ne craignez point que vôtre lampe s'éteigne tandis que vous avez de l'huile pour y mettre

tre, ne craignez pas non plus que les maladies vous aſſaillent, tandis que la Nature aura en reſerve un ſi grand treſor; ceſſez donc de vous fatiguer nuit & jour dans la recherche de mille remedes inutiles, & ne perdez pas vôtre temps dans de vaines ſciences, ny dans des operations fondées ſur de beaux raiſonnemens, en vous laiſſant entraîner par l'exemple, & par les opinions du vulgaire; tâchez plutôt de bien comprendre ce que c'eſt que la Pierre des Philoſophes, & alors vous aurez le vray fondement de la ſanté, le treſor des richeſſes, & la connoiſſance certaine de la Nature, avec la ſapience. Mais il eſt temps de dire icy quelque choſe de la verité & de la poſſibilité de cet Art à l'égard de la teinture, par laquelle les Philoſophes aſſûrent qu'on peut teindre en Or les metaux imparfaits, parce que la connoiſſance de cette poſſibilité donnera encore plus d'envie de s'attacher à l'étude de cette doc-

trine; & ſans nous arrêter à l'authorité des Philoſophes, dont on peut lire les Ecrits à ce ſujet, nous ne nous attacherons qu'aux raiſons qui nous ont perſuadé, afin d'en mieux perſuader le Lecteur, & luy donner lieu de juger des choſes par luy même, & non pas par autruy, comme nous l'avons pratiqué, avant que nous euſſions la connoiſſance de la verité.

Tous les metaux ne ſont autre choſe qu'argent vif coagulé, & fixé abſolument ou en partie, & comme il ſeroit trop long de rapporter icy l'autorité des Philoſophes pour prouver cette verité, nous les laiſſerons encore à part à cet égard & dirons ſeulement qu'il eſt conſtant par l'experience que la matiere des metaux eſt argent vif, parce que dans leur liquefaction ils font connoître viſiblement les mêmes proprietez, & la même nature de l'argent vif; ils en ont le poids, la mobilité, la ſplendeur, l'odeur, & la facile liquefaction,

quoy qu'on jette dessus, il surnage à la superficie; ils sont liquides & ne moüillent point les mains; ils sont mols, & quand ils sont liquefiez, ils s'en vont en fumée comme l'argent vif en plus ou moins de temps, selon qu'ils sont plus ou moins décuits & fixez, à l'exception toutefois de l'Or, qui pour sa grande pureté & fixité ne s'envole point du feu, mais y demeure constant dans la fusion.

Les metaux démontrent toutes ces proprietez de l'argent vif, non seulement dans la liquefaction, mais encore en ce qu'ils se mêlent facilement avec l'argent vif, ce qui n'arrive à aucun autre corps sublunaire, la principale proprieté de l'argent vif étant de ne se mêler qu'avec ce qui est de sa propre nature; quand donc il se mêle avec les metaux, cela vient de la matiere de l'argent vif qui leur est commune, & le fer ne se mêle avec luy, & avec les autres metaux que difficilement, parce qu'il a tres-

peu d'argent vif auquel reſide la vertu metallique, avec beaucoup de ſouphre terreſtre, & il faut même quelque artifice pour luy donner la ſplendeur mercurielle, la facile liquefaction, & les autres proprietez dont nous avons parlé, leſquelles toutes conviennent plus ou moins à certains metaux qu'à d'autres. La ductibilité qui conſiſte dans l'union mercurielle, & dans la conglutination de l'humide radical, eſt encore une marque dans les metaux que l'argent vif y abonde, & y eſt tres-fixe, ce qui fait que l'Or eſt le plus ductible des metaux.

Outre ce que nous venons de dire, pour juſtifier que les metaux ne ſont autre choſe qu'argent vif, on le découvre encore dans l'anatomie, & dans la décompoſition de ces mêmes metaux, car il s'en tire un argent vif de même eſſence que l'argent vif vulgaire, & toute la ſubſtance du metal ſe reduit en luy, à proportion que chaque

metal en participe, mais du fer beaucoup moins que des autres metaux, à cauſe dequoy il eſt le plus imparfait, comme l'Or eſt le plus parfait en ce qu'il eſt tout argent vif; d'où l'on doit conclurre que ſi l'Or n'eſt le plus parfait des metaux, & n'eſt proprement tout metal, que parce qu'il eſt tout argent vif fixe, il n'y a point d'autre ſubſtance d'argent vif, ſoit pure ou impure, ſoit cuitte ou cruë, cette difference ne changeant rien à l'eſpece, comme un fruit eſt toûjours le même quant à l'eſpece, ſoit qu'il ſoit vert ou mur, acerbe ou doux, & qu'il differe en degrez de maturité, ou comme un homme ſain differe d'un homme malade, & un enfant d'un vieillard.

Cela poſé que les metaux ont pour ſubſtance metallique le ſeul argent vif, leur tranſmutation ou plutôt leur maturation en Or ne ſera pas impoſſible, puis qu'il ne faut pour cela que la ſeule decoction,

or cette decoction ſe fait par le moyen de la Pierre Phiſique qui étant un vray feu metallique acheve dans un inſtant par la main du Philoſophe ce que la Nature eſt mille ans à faire ; à l'égard de cette Pierre elle eſt faite de la ſeule moyenne, & tres-pure ſubſtance de l'argent vif ; & ſi l'argent vif vulgaire peut bien ſe mêler avec les metaux lors qu'ils ſont en fuſion, comme l'eau ſe mêle avec l'eau, que ne peut-on pas dire de cette noble, tres-pure & tres-penetrante medecine qui eſt tirée de luy, & amenée à une ſouveraine pureté, égalité, & exaltation ; ſans doute elle penetrera l'argent vif dans ſes moindres parties, elle l'embraſſera comme étant de ſa nature, & étant toute ignée, & rouge au deſſus de la rougeur des Rubis, elle le teindra en couleur citrine, qui eſt le reſultat de la ſupremé rougeur mêlée & temperée avec la blancheur de l'argent vif. A l'égard de la fixité nous diſons,

que la ſubſtance de l'argent vif dans tous les metaux, l'Or excepté, eſt cruë & pleine d'une humidité ſuperfluë, parce que c'eſt en cela que l'argent vif abonde; or le ſec naturellement attire ſon propre humide, le deſſeche peu à peu, & ainſi la ſechereſſe & l'humidité ſe temperant l'un pour l'autre, il ſe fait un metal parfaitement égaliſé qui eſt l'Or; & comme il n'eſt ny ſec ny humide, mais participant également de l'un & de l'autre, cette égalité fait que la partie volatile ne ſurmonte point la partie fixe, mais qu'au contraire elle reſiſte au feu, y étant retenuë par celle-cy; & parce que dans l'ouvrage de la Nature le ſec terreſtre & l'humide ſont liez en homogeneïté, de là vient que dans la ſubſtance de l'argent vif ou tout s'envole, ou tout demeure fixe & conſtant dans le feu, ſans que rien de la partie humide s'exhale, ce qui ne peut arriver à aucun autre corps, à cauſe du défaut de cette parfaite mixtion.

Nous voyons donc maintenant comment nôtre humidité deſſechée, & renduë ſouverainement pure, & penetrante, peut entrer dans la ſubſtance de l'argent vif renfermée dans les metaux, la teindre & la fixer aprés en avoir ſeparé les excremens dans l'examen, & qu'il n'y a que cette ſeule ſubſtance qui ſe puiſſe convertir en Or, à l'excluſion des autres. Par où ſe découvre l'erreur de ceux qui s'imaginent qu'un corps imparfait comme le Cuivre, le Fer ou quelqu'autre ſemblable peut être tout converti en Or par la medecine, ſans ſeparation de ſes excremens & de ſa ſcorie; & qu'il n'y a que ſa ſeule ſubſtance humide mercurielle qui puiſſe être ainſi changée; ceux donc qui le pretendent ſont des impoſteurs, car il ne ſe peut faire d'alteration que dans des natures ſemblables; & quand on nous raconte que des clouds, ou autres morceaux de Fer trempez dans un certain

menſtruë ont été tranſmuez en Or, on nous dit faux, & l'on ne connoit pas la nature des metaux ; car quoy qu'une partie paroiſſe Or, & que l'autre garde ſa premiere forme metallique, il ne s'enſuit pas pour cela qu'il y ait eu de tranſmutation, mais c'eſt une impoſture, & n'eſt autre choſe qu'une partie d'Or naturelle collée adroitement à une autre partie de metal imparfait, à la verité avec tant de juſteſſe, qu'il ſemble effectivement que ce ſoit un cloud entier, mais la fraude eſt facilement découverte par un eſprit éclairé.

Ce furent les choſes par leſquelles je demeuray perſuadé de la verité de la ſcience, & je croy qu'elles ſuffiront à tout homme de bon entendement, pourvû qu'il les rapporte toûjours à la poſſibilité de la Nature, cependant il peut conſulter encore les autres Auteurs ; mais avant que

d'entreprendre l'œuvre qu'il lise & relise attentivement ce qui suit.



LA LUMIERE SORTANT par ſoy même des Tenebres.

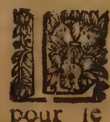
OU

VERITABLE THEORIE de la Pierre des Philoſophes.

I.

Era dal nulla uſcito
Il tenebroſo Chaos, maſſa difforme
Al primo ſuon d'Omnipotente Labro:
Parea, che partorito
Il Diſordin l'haveſſe, anzi, che Fabro:
Stato ne foſſe un Dio; tanto era informe!
Stavano inoperoſe
In lui tutte le coſe,
E ſenza Spirto Diviſor, confuſo
Ogni Elemento in lui ſtava racchiuſo.

CHAPITRE PREMIER.



'OUVRAGE de la Creation étant un ouvrage Divin, il eſt ſans doute que pour le bien comprendre il fau-

droit un eſprit ſurnaturel, & que c'eſt ſe jetter dans de grands embarras, que d'entreprendre de parler de ce qui eſt ſi fort au deſſus de nous, puiſque toutes les hyperboles, & toutes les ſimilitudes priſes des choſes viſibles ne ſçauroient nous fournir d'idée, qui réponde comme il faut à l'extenſion de ce point inviſible & infini. Toutefois ſi par les choſes créées on peut aller juſques au Createur, & s'il eſt de l'ordre de ſa nature ineffable, de faire connoiſtre ſes proprietez & ſon eſſence, quoy que d'une maniere imparfaite à nôtre égard, par les choſes qu'il produit au dehors, il ne ſera pas hors de propos de ſuivre nôtre Poëte dans les inſtructions qu'il donne ſur ce ſujet, & d'expliquer un peu plus au long ce qu'il a ſi doctement écrit en peu de mots de ce merveilleux Ouvrage, afin que ce que nous dirons puiſſe étre de quelque utilité à ceux qui profeſſent l'Art Hermetique, & ſerve en même temps à la loüange de ce

grand Ouvrier, dont, (comme parle le Prophete) les Cieux racontent la gloire, & leur étenduë, les œuvres de ſes mains.

Il eſt impoſſible à l'homme d'élever un bâtiment, ſi auparavant il n'a poſé ſes fondemens, mais ce qui eſt défendu à la Creature eſt permis au Createur; parce qu'étant luy-même la baze de ſes propres ouvrages, il n'a pas beſoin d'autre fondement; ſi on demande donc pourquoy la Terre preſſée de tous coſtez par l'air demeure immobile, pourquoy les Cieux & la maſſe des corps celeſtes ſe remuënt avec tant d'ordre, & que cependant nos yeux ne diſcernent point la cauſe & le principe de toutes ces choſes, il ſuffit pour toute réponſe de dire que ce ſont des émanations du centre, & que le centre en eſt la veritable baze. O myſtere admirable revelé à peu de perſonnes; la baze de tout le monde, c'eſt le Verbe increé de Dieu; & comme le propre du centre eſt de repreſenter un point dans lequel

il ne peut y avoir ny dualité ni division quelconque, qu'y a t'il aussi de plus indivisible, quelle plus grande unité que le Verbe Divin. Le point du centre non moins indivisible qu'invisible ne se peut comprendre que par la circonference, de même le Verbe de Dieu invisible n'est comprehensible que par les creatures; toutes les lignes se tirent du centre & aboutissent au centre, de même tout ce qu'il y a de créé est sorti du Verbe de Dieu, & retournera en luy aprés la revolution circulaire des temps. Le point du centre demeure immobile pendant que la rouë tourne, de même le Verbe de Dieu demeure immuable pendant que toutes les autres choses sont sujettes à des changemens & à des vicissitudes. Comme toutes choses sont émanées du centre par extension, ainsi toutes choses retourneront au centre par resserrement, l'un a été fait par une bonté incréée, l'autre se fera par une sagesse impenetrable.

Le Verbe ineffable de Dieu eſt donc, pour ainſi dire, le centre du monde, & cette viſible circonference eſt émanée de luy; retenant en quelque façon la nature de ſon principe, car tout ce qui eſt créé renferme en ſoy les loix éternelles de ſon Createur, & il l'imite autant qu'il peut dans toutes ſes actions. La Terre eſt comme le point central de toutes les choſes viſibles, tous les fruits, & toutes les productions de la Nature font auſſi voir à l'œil qu'elles renferment dans leur centre le point de leur ſemence, qu'elles l'y conſervent, & que de luy émanent toutes leurs vertus & leurs proprietez, comme autant de lignes qui ſe tirent du centre, ou comme autant de rayons qui ſortent d'un corps lumineux. L'homme ce petit monde, dont l'image a tant de raport avec celle du grand monde, n'a t'il pas un cœur duquel comme du centre dérivent les arteres qui ſont les veritables lignes des eſprits vitaux, & leurs rayons étincelants; où

eſt, je vous prie le modelle, & l'exemplaire de cette ſtructure, ſi ce n'eſt dans le grand monde ; où eſt la Loy qui a preſcrit une telle diſpoſition, ſi ce n'eſt l'impreſſion Divine ; en ſorte que comme Dieu ſoûtient tout par ſa preſence, tout eſt gouverné auſſi par ſes loix éternelles. Poſons donc pour conſtant que de ce point ont été tirées cette infinité de lignes que nous voyons.

Mais il y a une grande queſtion, qui n'eſt pas encore bien decidée, à ſçavoir comment & ſous quelle forme étoit la matiere des choſes dans le point de ſa creation. Si nous conſiderons de prés la Nature, & la diſpoſition des choſes inferieures, nous aurons lieu de croire que ce n'étoit qu'une vapeur aqueuſe, ou une tenebreuſe humidité ; car ſi entre toutes les ſubſtances créées la ſeule humidité ſe termine par un terme étranger, & ſi par conſequent c'eſt un ſujet tres-capable de recevoir toutes les formes, elle ſeule auſſi a dû être le

ſujet

ſujet ſur lequel a roulé tout l'Ouvrage de la creation ; en effet ce cachos tenebreux, comme la fort bien remarqué nôtre Poëte étant informe, & une maſſe confuſe propre à toutes les formes, & indifferente pour toutes (ſelon qu'Ariſtote, & pluſieurs ſçavans Scholaſtiques aprés luy, ont dit de leur matiere premiere) devoit neceſſairement avoir l'eſſence d'une vapeur humide.

On remarque que dans toutes les productions qui ſe font au Monde inferieur, les ſpermes ſont toûjours revêtus d'une humeur aqueuſe, & que les ſemences des vegetaux qui ont en elles une nature hermaphrodite, étant jettées en terre pour y être reincrudées, commencent par ſe mollifier, & par être reduites en une certaine humidité muſſilagineuſe. Il ne ſe fait point de generation en quelque regne que ce ſoit, (comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprés) qu'auparavant les ſpermes ne ſoient reduits en leur premiere

matiere, laquelle eſt un vray cahos, non plus univerſel, mais particulier, & ſpecifié.

La Nature a voulu que les ſemences vegetables fuſſent couvertes d'une dure écorce pour les défendre de l'injure des Elemens, & les conſerver plus long-temps, pour la commodité & l'uſage du genre humain; mais lors que nous voulons les multiplier par une nouvelle generation, il faut neceſſairement les reincruder, & les reduire en quelque façon dans leur premier cahos; à l'égard des ſemences des animaux, comme elles ſont plus nobles, & plus remplies d'eſprits de vie, elles n'auroient pû ſe conſerver hors de leurs corps, à moins d'avoir une écorce plus dure que le marbre, ce qui auroit repugné à la dignité du compoſé, & auroit été fort incommode pour la generation; c'eſt pourquoy la ſage Nature n'a pas voulu ſeparer le ſperme du corps, mais elle l'y a conſervé tout cru & aqueux; & ce ſperme, comme on l'expliquera

ailleurs, par l'excitation d'un mouvement libidineux eſt jetté dans une matrice convenable, comme dans ſa terre pour y être reincrudé par l'union du ſperme feminin de nature plus humide, & enſuite multiplié en vertu & quantité par le moyen de la nutrition.

Ce que nous avons dit des deux regnes, animal & vegetable, ſe peut fort bien appliquer au regne mineral; mais comme nous en devons traiter dans un Chapitre particulier; nous n'en dirons rien icy; il ſuffit que nous ayons fait voir, que l'humidité aqueuſe ou la vapeur tenebreuſe a été ſans doute la matiere de cette maſſe informe, & de cet embrion du Monde qui devoit ſervir de baze & de fondement à toutes les generations; & tout ce que nous avons avancé ſur ce ſujet ſe prouve par la doctrine Evangelique, où il eſt dit du Verbe Divin, que par luy toutes choſes ont été faites, & que ſans luy rien de ce qui a été fait, n'eût été fait, & lorſqu'il eſt ajoûté que ce

Verbe étoit avec Dieu, cela veut dire, qu'au commencement il y avoit un centre ou un point infini premier principe incomprehensible qui étoit ce Verbe éternel, duquel point toutes choses ont été tirées, & sans ce point rien ne pouvoit être. Et à l'égard de cette vapeur humide qui a servi à former le premier cahos, & qui a été tirée de ce point; Moïse nous la designe assez, quand il dit que la lumiere fut créée immediatement, & que l'esprit du Seigneur se mouvoit sur les eaux, ne faisant, comme on voit, mention que de la lumiere pour la forme, & de l'eau pour le sujet cahotique, & informe avant la manifestation de la lumiere, par la vertu de l'Esprit Divin.

Au reste quoy qu'il soit dit qu'au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre, il ne faut pourtant pas entendre que la distinction du Ciel & de la Terre ait été faite, avant que la Lumiere fût separée des Tenebres, n'étant pas de la digni-

té ni de l'ordre des choſes, que la creation de la Lumiere fût poſterieure à celle de la Terre, & que les choſes inferieures fuſſent produittes avant les ſuperieures ; car ſi ſelon l'opinion commune des Theologiens, la troupe des Anges, & des Eſprits bien-heureux a été créée dans le point même de la creation, de la plus pure ſubſtance de la Lumiere, quelle apparence y auroit il, que l'Element de tous le plus groſſier, & la lie du Monde fût produit avant ces intelligences celeſtes. Outre cela je demanderois, ſi en ce temps là le Ciel & la Terre étoient diſtinguez comme nous les voyons, ou s'ils étoient confus & peſle mêle, ſi c'eſt le premier, & qu'on entende que la Terre occupoit le centre du Monde, & que les Cieux l'environnoient ſpheriquement, comment ſe pouvoit faire le mouvement des Cieux ſans la Lumiere, de laquelle derive tout mouvement; car de dire qu'~~ils ne~~ ſe mouvoient pas ; ce ſeroit avoüer que la Ter-

re par ce repos & cette privation de mouvement, auroit été de rechef comme engloutie dans son premier cahos sans aucune distinction, puisqu'il n'apartenoit qu'à la seule Lumiere de chasser les Tenebres, & de les repousser jusqu'au fonds des eaux, comme nous l'expliquerons dans la suite. Si aussi on dit qu'ils n'étoient pas alors arrangez comme ils sont à present, donc ils étoient confus, & nullement distinguez en Ciel, & en Terre, & le Ciel n'auroit pû à juste titre porter le nom de firmament, ou d'étenduë qui separe les eaux d'avec les eaux, mais c'eut été un cahos sans ordre, & une masse confuse, ce que nous accordons. Moïse fait donc icy une division generalle du Monde, designant par le Ciel la partie superieure visible, & la partie inferieure par la Terre comme plus grossiere & élementaire, aprés quoy il passe à la distinction particuliere, en nous aprenant que la Lumiere fut tirée de ce point central &

éternel. Or comme la Lumiere étoit la veritable forme de cette premiere vapeur humide, il ſe fit auſſi en même temps la production de toutes les formes en general.

Le cahos n'avoit donc au commencement que l'apparence d'une eau nebuleuſe, & ce qui confirme cette verité, c'eſt qu'il eſt dit enſuite, que les eaux qui étoient au deſſus de l'étenduë, furent diviſées des eaux qui étoient au-deſſous de l'étenduë, par où il paroît clairement, qu'en haut & en bas, deſſus & deſſous l'étenduë, il n'y avoit autre choſe qu'une ſubſtance d'eau, comme le ſujet le plus propre à toutes les formes, créé à cet effet d'une façon merveilleuſe.

Ce fondement ainſi poſé, il faut maintenant pourſuivre la deſcription de cet Ouvrage immortel; or nous avons dit, que du centre étoient ſorties ces vapeurs confuſes, & ſans ordre qualifiées du nom d'abiſme, ſur lequel les Tenebres étoient épanduës, & alors

comme l'enſeigne nôtre Poëte tous les Elemens confondus, & mêlez enſemble ſans aucun ordre étoient dans un plein repos; & ce profond ſilence étoit comme une image de la mort; les Agents ne faiſoient aucune action, les patiens ne ſouffroient aucune alteration, nul mélange des uns avec les autres, & par conſequent nul paſſage de la corruption à la generation, enfin il n'y avoit aucune marque de vie ni de fecondité.



I I.

Hor chi riddir potrebbe,
Come formossi il Ciel, la Terra, e'l Mare
(Si leggieri in lor stessi, è vasti in mole?
Chi può svelar, come hebbe
Luce è moto lassu la Luna, e'l Sole,
Stato, è forma qu'aggiù quanto n'appare,)
Chi mai comprender, come
Ogni cosa hebbe Nome,
Spirito, quantità, legge, è misura
Da questa massa inordinata impura?

CHAPITRE II.

LA Lumiere sortant comme un trait de cet éternel, & immense tresor de Lumiere, chassa dans un instant toutes les Tenebres par sa splendeur radieuse, dissipa l'horreur du cahos, & introduisit la forme universelle des choses, comme peu auparavant, le cahos

en avoit fourni la matiere univerſelle; auſſi-tôt on vit l'eſprit du Seigneur ſe mouvoir ſur les eaux, ne demandant qu'à produire, & tout preſt d'executer les ordres du Verbe éternel. Déja par la production de la Lumiere, le Firmament avoit commencé d'être, comme un milieu entre la ſuperieure, & la plus ſubtile partie des eaux, & entre l'inferieure & la plus groſſiere; enſuite dequoy de la plus pure Lumiere enrichie de l'Eſprit Divin, fut créée la nature Angelique, dont l'office perpetuel eſt d'être portée ſur les eaux ſurceleſtes dans le Ciel empirée, toûjours preſte d'obeïr aux ordres de ſon Souverain.

Les Loix éternelles de Dieu ont paſſé delà aux Creatures inferieures, & c'eſt ſur ce Divin modelle que la Nature a formé ſes regles pour toutes les choſes d'icy bas, en ſorte que chaque Creature eſt comme le Singe de ſon Createur, & repreſente parfaitement bien l'ordre admirable dont il s'eſt

ſervi : car comme du centre du Verbe éternel les rayons de Lùmiere s'épandirent au long & au large dans l'immenſité, de même chaque corps créé pouſſe ſans ceſſe hors de luy ſes propres rayons quoy qu'inviſibles, qui ſe multiplient à l'infini : or ces rayons ou eſprits, qui émanent ainſi de tous les corps, ſont des particules, mais envelopées, de cette premiere Lumiere parfaitement pure, qui ſeule peut fraper & penetrer le verre, & même le diamant le plûs dur, ce qui eſt refuſé à l'air le plus ſubtil; c'eſt donc une Loy de Dieu qui oblige chaque Creature, autant que ſes forces luy peuvent permettre, de ſuivre le premier ordre établi dans le point de la creation : ce que nous juſtifierons encore plus clairement dans un traité que nous ferons exprés, Dieu aydant, pour la gloire & l'utilité des enfans de l'Art.

Déja par la vertu de cet Eſprit Divin ſeparateur, les plus pures & ſubtiles vapeurs avoient été ra-

maſſeés ; & comme elles participoient abondamment de la Lumiere diffuſe, elles étoient par conſequent un ſujet tres-propre à y fixer ſa Lumiere ; auſſi vit-on d'abord le Firmament orné de corps lumineux, déja des étincelles de Lumiere avoient brillé, & déja les étoiles tremblantes avoient fait éclater leurs rayons dans les Cieux, quand le Souverain Createur raſſembla toute cette Lumiere dans le corps du Soleil, qu'il fit comme le ſiege de ſa Majeſté glorieuſe, ſuivant ce que dit le Prophete (Il a mis ſon Tabernacle dans le Soleil)

Par l'irradiation continuelle de la Lumiere le jour avoit apparu, les Elemens étoient émûs, le principe des generations étoit prochain, & n'attendoit que le commandement du Verbe éternel ; cependant quoy qu'il y eût naturellement de la ſympathie entre les eaux inferieures, & les ſuperieures, il ne laiſſoit pas pourtant d'y avoir beaucoup de diſproportion entr'elles, & les

Agens ſuperieurs auroient ſans doute agi avec trop de viteſſe, & de promptitude ſur les inferieurs ; ce qui obligea le ſçavant Architecte de l'Univers d'unir ces deux extremes par un milieu convenable, afin que leur mutuelle action fût plus moderée ; pour cet effet il créa la Lune, & l'établit comme la femelle du Soleil, afin qu'ayant reçu en elle ſa Lumiere chaude, & feconde, elle l'attrempât par ſon humidité, & verſât par ce moyen des influences plus propres & plus convenables aux natures inferieures ; il donna la domination ſur le jour à l'un, & à l'autre la domination ſur la nuit, la plaçant dans la plus baſſe partie du Ciel, afin qu'elle fût plus en état de recevoir les influences des ſuperieurs, & les communiquer aux inferieurs ; il jugea auſſi à propos de la compoſer de la moins pure partie des eaux ſuperieures, qu'il ramaſſa en un corps, afin que ſa Lumiere fût plus opaque, plus froide, & plus humide; & de là vient que toutes les altera-

tions des corps ſublunaires ſont attribuées plutôt à la Lune qu'au Soleil, à cauſe de ſon affinité avec la nature inferieure, & que les milieux s'uniſſent bien plus aiſément aux extremes, que les extremes ne s'uniſſent entr'eux. Mais il eſt temps de pourſuivre l'ordre de la creation.

Déja par la creation du Firmament, & des corps lumineux s'étoit fait le mélange des Elemens, & déja les eaux inferieures commençoient à ſouffrir quelque alteration, quand par l'action des ſuperieurs, & par la voye de la rarefaction, il s'éleva comme de leur ſein, & ſe forma de la plus pure partie d'icelles l'air que nous reſpirons; & comme les eaux plus groſſieres environnoient encore toutes choſes, Dieu par ſa parole les raſſambla toutes, faiſant apparoir le ſec ou la Terre, qui fut comme l'excrement & les feces de ce premier cahos.

Mais que dirons nous du mouvement, & de l'étenduë des Cieux,

de la ſtabilité de la Terre, & de tout ce qui eſt contenu en iceux, & comment pourrons-nous atteindre à ce qui eſt ſi fort au deſſus de nôtre portée ? il ſemble qu'il ne doit appartenir qu'aux celeſtes Habitans d'annoncer de ſi grandes choſes ; cependant puiſque nous faiſons la principale partie de cette Lumiere tres-pure, ce ſeroit un crime de ne pas profiter des avantages que Dieu nous a donnez, & nôtre ame toute celeſte quoy qu'enfermée dans un corps élementaire, ſeroit indigne de ſon origine, ſi elle ne publioit de toutes ſes forces les choſes magnifiques du tres-Haut ; ce ſeroit même une eſpece d'impieté, & en quelque façon combattre l'harmonie admirable des Ouvrages Divins, que de n'ozer nous élever juſqu'aux choſes ſuperieures, puis qu'elles ſont d'un même ordre avec nous, quoyque d'une condition beaucoup plus noble. Il n'y a qu'un ſeul Auteur de toutes choſes auquel il ne peut y avoir de varieté, qui ne reçoit aucune

exception, & qui a toute la perfe-ction qu'il est possible d'imaginer; ainsi il faut reconnoître que tout est également l'ouvrage de sa sagesse, & l'effet de sa bonté, & que l'intention du Createur a été que les choses créées, qui étoient incomprehensibles en luy, fussent comprehensibles hors de luy, afin que par elles nous pûssions parvenir à le connoître; & puisque le Ciel, l'Air & le Soleil même, sont aussi bien les creatures de ses mains que la moindre pierre, & le moindre grain de sable, il faut croire qu'il n'est pas plus difficile de connoître les uns, que de comprendre les autres.

Peut être que quelque esprit malfait, & qui fuit la Lumiere pour suivre les Tenebres, s'imaginera que le corps humain est d'une structure moins noble, & moins parfaite que les Cieux; mais il se trompe fort, puisque les Cieux & le Monde même n'ont été faits que pour luy. Ayons donc bon courage, & ne craignons point d'entre-

prendre de discourir des choses superieures, par rapport à ce que nous connoissons des inferieures, puis qu'une petite lumiere en augmente une plus grande, qu'une étincelle allume quelquefois un grand feu.

Mais avant que d'entrer dans la distinction des Cieux, il faut sçavoir ce qu'on doit entendre par ce mot de Ciel, & consulter sur cela l'Ecriture Sainte comme nôtre unique regle; puisque l'ordre de la creation y est fort fidellement décrit dans la Genese, quoy qu'un peu obscurement; & que Moïse n'en a rien dit que par inspiration Divine, étant pourtant d'ailleurs fort sçavant, & fort instruit dans la science de la magie naturelle. On nous y aprend donc que Dieu fit le Firmament ou l'étenduë, d'avec les eaux, afin de separer les eaux, & que Dieu appella cette étenduë Ciel, par où l'on voit que le mot de Ciel, & celuy de Firmament ne sont qu'une seule & même chose; & que lors qu'il est dit qu'il y a eu deux

ſortes d'eaux, les unes au deſſus du Firmament, & les autres au deſſous, c'eſt comme ſi on diſoit qu'il y a eu des eaux au deſſus du Ciel, & des eaux au deſſous du Ciel; il eſt encore dit que les eaux qui étoient au deſſous du Ciel furent raſſemblées en un lieu, afin que le ſec, c'eſt à dire la Terre, apparût, & que cet amas d'eaux fut appellé mer, comme tout ce qui eſt au deſſus de ces eaux inferieures fut appellé du ſeul nom de Ciel ou Firmament. Au reſte il ne faut pas croire que ces eaux inferieures puiſſent jamais outrepaſſer le commandement Divin, qui porta qu'elles ſeroient aſſemblées en un lieu; c'eſt pourquoy quand nous voyons que ces eaux ne peuvent s'élever au deſſus de la region des nuës, c'eſt parce qu'immediatement au delà eſt le Ciel ou le Firmament ſeparateur des eaux. Car quoyque le propre de l'eau ſoit de ſe rarefier, & que la raiſon naturelle nous dicte, que plus elle monte, plus elle doit acquerir de rarefaction, à raiſon de la

grande capacité du lieu ; toutefois il arrive que ces eaux se resserrent au lieu de se dilater, & qu'elles se condensent en cet endroit là, comme si elles y rencontroient un verre ou un cristal solide ; ce qui ne provient nullement du froid, ou de quelque autre cause éloignée, mais de leur seule obeïssance aux ordres de Dieu, qui a voulu qu'elles fussent distinctes & separées des eaux superieures par le Firmament ; nous pouvons donc determiner que le Ciel, proprement parlant, contient tout cet espace qui est depuis le dessus des nuës jusqu'aux eaux superieures, appellées par plusieurs le Ciel cristalin ; & le Ciel ou Firmament (pour parler selon l'Ecriture) est le separateur des eaux ; à l'égard de la division qu'on fait du Ciel en plusieurs parties differentes, ce n'est qu'une façon de parler.

Dieu plaça les Etoiles & les autres Luminaires dans le Ciel, chacun dans le lieu qui convenoit le plus à sa Nature ; le Firmament n'é-

tant de ſoy autre choſe que la diviſion des eaux, & une certaine étenduë dans laquelle la Lumiere devoit être répanduë pour éclairer & informer le monde, mais comme la Lumiere eſt de nature ſpirituelle, & par conſequent inviſible, il étoit neceſſaire de la revêtir de quelque corps opaque, par le moyen duquel elle pût être ſenſible aux autres creatures, ce qui obligea le ſouverain Createur de former des luminaires de l'amas des eaux ſuperieures, dont il fit divers corps ſuivant ſa volonté, & leur departit la Lumiere neceſſaire pour luire deça & de là; & comme dans tous les corps de cette baſſe region, les eaux inferieures ont ſervy à fournir la matiere dont il étoit beſoin, on doit dire auſſi que tous les corps celeſtes n'ont été formez que de la ſeule matiere des eaux ſuperieures; car à quoy bon en effet de multiplier les matieres, puiſque du ſeul cahos on pouvoit faire toutes les diverſes diſtinctions qui ont été faites.

Dieu donc ayant ramassé quelques parties des eaux superieures, sous une forme spherique, la Nature de l'eau étant toujoûrs de se condenser en rond, il les revestit de lumiere, & les plaça dans le Firmament, afin (comme il est dit dans la Genese) que quelques unes presidassent sur le jour, & les autres sur la nuit, & fussent pour signes des temps & des saisons; surquoy il est bon de remarquer en passant combien c'est une chose ridicule, pour ne pas dire impie, d'ajoûter foy aux discours de ces Astrologues qui font leurs observations sur ces corps celestes, avec la pensée de penetrer dans les secrets de Dieu, touchant les divers évenemens des hommes, leurs inclinations, leurs actions, & autres accidens qui ne peuvent être prevûs que par Dieu seul, lequel s'en est reservé la connoissance, & duquel seul dépend tout ce qui arrive au Monde. Mais laissons les flotter au gré de leurs erreurs, & contentons-nous de pouvoir par le

moyen de ces corps celeſtes faire des prognoſtics, touchant les divers changemens du temps & des ſaiſons, ce que pourra facilement connoître un homme un peu habile & experimenté.

Tous les corps lumineux occuperent chacun leur place dans la vaſte étenduë du Firmament, & y furent balancez par leur propre poids, & ſelon leur nature differente ; & quoyque ce ſoient des corps legers, puis qu'ils ſont formez des eaux ſuperieures : neanmoins par rapport au Firmament, & eu égard à leur maſſe, ils ſeroient aſſez peſans pour craindre qu'ils ne ſortiſſent de cette même place, s'ils n'y étoient arreſtez, & comme fixez par le vouloir de Dieu, & par la direction de quelque intelligence aſſignée à chacun d'eux, (ſelon l'opinion de quelques Theologiens qui veulent que tous les corps des creatures ayent chacun une intelligence particuliere qui preſide ſur eux,) ajoûtez à cela le mouvement rapide du premier mobile, qui é-

tant circulaire fait que tout ce qui ſe meut par luy demeure dans ſa propre Sphere & dans ſon Eccliti-que ; l'experience même nous fai-ſant voir que quelque maſſe que ce ſoit de plomb ou de marbre, dés qu'elle vient à tourner ſpheri-quement perd ſon poids, & vole à dire ainſi, en tournoyant également autour du centre, en ſorte qu'un fil tres-délié ſeroit capable de l'y retenir toûjours dans une même diſtance ; nous voyons encore qu'u-ne rouë quelque grande qu'elle ſoit aprés le premier mouvement qui luy eſt imprimé, ſe meut par ſoy-même, & tourne avec facilité au-tour de ſon Axe ; aprés cela il ne faut plus s'étonner que les corps des luminaires quoyque d'une gran-deur prodigieuſe tournent facile-ment chacun dans ſa propre Sphere, ſans varier d'un ſeul point, com-me s'ils étoient cloüez à un mur ſolide ; au reſte la cauſe d'un tel mouvement ne provient que de cet eſprit vivant & lumineux dont ces corps ſont pleins ; car cet eſprit ne

peut souffrir le repos, & c'est de luy que dépendent toutes les actions, & toute la force des esprits vitaux, comme nous le ferons voir quelque jour en traitant de la structure admirable de l'homme.

Le Ciel donc proprement est pris pour le Firmament, lequel de sa nature est unique, & sans distinction; Mais comme nous avons accoûtumé d'appeller du nom de Ciel tout ce que nous voyons au dessus de nous revestu d'un habillement celeste, soit le lieu des eaux superieures, soit l'Empirée, la denomination se prenant ordinairement de ce qui est le plus sensible, & le plus en veuë; tout de même Moïse a employé le mot de Terre pour designer les Elemens inferieurs, & celuy du Ciel pour signifier les superieurs; imitant donc Moïse nous appellerons tout ce qui est au dessus de nous Ciel, & tout ce qui est en bas Terre; aprés quoy nous diviserons cette partie superieure en trois classes ou en trois Cieux.

Le premier Ciel sera posé depuis cette region Elementaire qui est au dessus des nuës immediatement, & où les eaux inferieures ont leur terme assigné par le Createur jusqu'aux étoiles fixes, c'est à dire jusqu'au lieu où sont les Planettes errantes, ainsi dites à cause que dans leur tour, elles n'observent aucun ordre entr'elles, mais tournent differemment les unes des autres pour mieux donner la forme à l'Univers, & servir à marquer le changement des temps & des saisons. Le second Ciel sera le lieu même des corps fixes dans lequel les Etoiles vont également, gardant toûjours entre elles la même distance, & observant un cours invariable, ce qui fait qu'on les appelle fixes, comme si elles étoient effectivement attachées à quelque corps solide; ce premier & ce second Ciel se joignent successivement, & il n'y paroît aucune distinction, n'étant qu'un même Firmament, & la même partie superieure de l'Univers, comme nous avons dit. Le troisié-

me Ciel sera le lieu même des eaux surcelestes distinctes des eaux inferieures par le Firmament separateur, & c'est là que sont les cataractes des Cieux qui s'y conservent pour l'execution des secrets jugemens de Dieu, & pour servir d'instrumens à sa vengeance, comme on a vû autrefois, lors que Dieu envoya le Deluge pour la punition des hommes ; c'est jusqu'à ce troisiéme Ciel, voisin de l'Empirée, où reside la Majesté de Dieu & l'armée de ses saints Anges, & où l'Ecriture nous apprend que saint Paul a été ravi, & elle ne nous marque point de bornes plus éloignées que le troisiéme Ciel.

On pourroit demander si ces eaux surcelestes moüillent, ou non, mais il n'y a nulle difficulté à decider qu'elles ne moüillent point, parce que ce sont des eaux rarefiées d'une rarefaction souverainement parfaite, & que c'est proprement l'esprit des eaux ; & s'il nous est permis d'argumenter du moins au plus ; puisque les eaux inferieures quoy-

que groſſieres & comme les feces des autres, ne moüillent point lors qu'elles ſont rarefiées & répanduës deça & de là dans les airs, moins encore moüilleront ces eaux ſuperieures, tant à cauſe de leur nature plus ſubtile, qu'à cauſe qu'elles ſont dans une bien plus vaſte étenduë ; d'où on peut apprendre que plus l'eau eſt rarefiée, plus elle approche de la nature de cette premiere eau tres-pure placée au deſſus du Firmament dans la region Etherée. De cette rarefaction d'eaux & de leur nature bien étudiée, le Philoſophe Hermetique tirera plus d'inſtruction que de toute la ſcience d'Ariſtote & de ſes Sectateurs, quoyque d'ailleurs tres-ſubtile & tres-belle conſiderée à d'autres égards ; & c'eſt ce qu'inſinuë le docte Sendivogius dans ſa nouvelle Lumiere, quand il dit qu'on doit bien obſerver les merveilles de la Nature, & ſur tout dans la rarefaction de l'eau ; mais nous traitterons de ces choſes plus amplement dans leur lieu.

A l'égard de la matiere dont est composé le Firmament, il est assez incertain quelle elle est ; si ce n'est qu'un vuide, ou si c'est quelque chose de different des eaux qui l'environnent ; mais en examinant de prés la Nature des choses, peut être ne laisserons-nous pas de penetrer la verité malgré l'éloignement qu'il y a de là à nous. Nous disons donc que la substance des eaux a servi de matiere universelle ; comme la Lumiere a servi de forme universelle ; & comme la Lumiere diffuse de tous côtez devoit être principalement resserrée dans le Firmament, & y resplandir avec plus d'éclat, son domicile devoit aussi par consequent avoir plus d'affinité avec la Lumiere que la substance materielle n'en a, afin qu'elle eût lieu de luire & de l'épandre plus librement ; or il n'y a que l'air, & la nature de l'air qui soit voisine du feu, ce que nous voyons par l'exemple de nôtre feu ordinaire qui vit d'air, comme étant tres-conforme à sa nature, d'où nous

concluons que dans la region Etherée où les Elemens sont plus purs & dans une plus grande vigueur, la Lumiere y tient lieu de feu, le Firmament d'air, & les eaux superieures d'eau ; à l'égard de la Terre, comme elle n'est pas proprement un Element, mais l'écorce & la lie des Elemens, elle n'a point de rang dans un lieu où il n'y en a point pour des excremens ; car la Lumiere étant là dans son propre & naturel habitacle, elle n'a pas besoin d'envelope, comme elle en a besoin icy bas, ainsi que nous l'allons faire voir.

Aprés avoir parlé du Ciel & des corps celestes, il est temps de venir aux Elemens inferieurs, & parce que nous avons souvent fait mention des eaux inferieures, il faut presentement en dire quelque chose.

Les eaux inferieures ayant été separées, & ramassées en un lieu par la vertu du Verbe Divin, à quoy contribua beaucoup l'action de la Lumiere qui chassant les Te-

nebres les obligea de se refugier dans le profond des eaux ; voilà aussitôt comme un nouveau cahos qui se fit voir dans la Nature inferieure, car tous les Elemens y étoient confondus & sans ordre, & il ne s'y faisoit aucune action ; ce qui obligea le Sage Createur de départir à cette nature inferieure une Lumiere qui luy fût particuliere ; mais parce qu'il est de la nature de la Lumiere de vouloir toûjours s'élever en haut, il songea à luy donner un sujet qui fût propre à luy servir de domicile & à le retenir, & il choisit pour cela le feu ; mais parce qu'il est tres-pur & tres-sec de sa nature, fort sitibond, & fort attractif de son humide naturel aërien qu'il auroit trop aisément absorbé par l'action qui luy est naturelle, & se seroit si fort augmenté qu'il auroit été capable de consumer presque tout le monde, & de convertir en luy tout l'air inferieur ; la Nature prudente, ou plutôt l Auteur même de la Nature, en établissant le feu pour ser-

vir de vehicule à la Lumiere, voulut en même temps luy assigner une dure prison, à sçavoir la Terre, & qu'il y fût retenu sous ses envelopes impures, de peur qu'il n'échapât. Il fut donc garotté à dire ainsi, par un double lien, à sçavoir par la froideur de la Terre, & par l'humidité de l'eau crasse, afin qu'étant soûmis à ces qualitez contraires & antiperistatiques, il demeurât arresté pour la commodité de la Nature inferieure, voilà comme le feu fut fait le vehicule de la forme, c'est à dire de la Lumiere, & son siege mis en la terre la lie des eaux inferieures où il est detenu sous une dure écorce.

Ce feu agit sur la matiere qui luy est plus voisine, & plus propre à patir, à sçavoir l'eau laquelle il rarefie aussitôt & convertit en la nature de l'air, qui est au dessous des nuës mêlé d'eau, & attiré par la force des corps celestes ; mais si ce même feu trouve renfermée au centre de la Terre une humidité aërienne déja produite par son ac-

tion, laquelle n'ait pû s'exhaler à cause de la solidité des lieux & l'opacité de la Terre, & qu'il agisse de nouveau sur elle, en joignant à cette humidité aërienne les plus seches & les plus subtiles parties de la terre, de là se fait le souphre bitumineux, & terrestre, lequel est divers selon la diversité des lieux. Si aussi cet air trouve jour pour sortir, il émeut l'autre air & cause le vent; & si ce feu agit sur une humidité aqueuse, l'aerienne s'étant exhalée, & qu'elle se joigne aux plus pures, mais plus seches parties de la Terre, ausquelles elle se rende adherante, alors se fait le sel commun, & de là vient la cause de la sallure de la Mer; car la mer étant trop profonde, & quasi au centre de la Terre, où le feu central est le plus vigoureux, ce feu trouvant là un grand amas d'eaux qui y sont en quelque sorte de repos, il agit continuellement sur cette matiere humide, l'aerienne s'exhalant toûjours par les pores de l'eau, & de là se fait le sel, comme de

cette exhalaiſon d'air, naiſſent les tempeſtes, les tourbillons, & les vents qui viennent de la Mer. Mais nous traitterons quelque jour plus amplement de ces choſes, auſſi bien que du flux & reflux de la Mer; c'eſt aſſez pour le preſent de ſçavoir quels effets fait ordinairement cette exhalaiſon de l'humidité aërienne, laquelle étant auſſi quelquefois retenuë dans la Terre, en des lieux tres-renfermez qui font obſtacle à ſon paſſage, y excite de grands tremblemens de Terre ſelon la quantité de la matiere émûë. De cette continuelle action du feu ſur l'humidité aqueuſe, & l'union des plus ſubtiles parties de la Terre ſe fait comme nous avons dit le ſel commun, lequel par l'agitation de la Mer, ſort des cavernes de la Terre, & l'eau s'en impregnant par un mouvement continuel devient ſalée. Mais ces eaux ſalées venant à paſſer par les pores de la Terre dans leur cours ordinaire, ce feu n'a plus d'action ſur elles dautant que les ſources des

Fontaines ou des Rivieres ſe trouvent profondes ; car la generation du ſel ne ſe fait point ſur la ſuperficie de la Mer, mais dans la Terre ; de là vient que ſi les lieux où ſe fait le ſel ſont enduits de croye, ou s'ils ont les ports fort petits, en ſorte que l'eau ne puiſſe les penetrer pour y ſervir à la generation du ſel, ou que le ſel étant fait elle ne puiſſe le puiſer ny s'en impregner, alors il demeure diſperſé dans les entrailles de la Terre, & l'eau reſte ſur la ſuperficie douce comme elle étoit auparavant, mais dans le fonds de la Mer où il y a une grande quantité d'arene, il y a paſſage à l'eau pour entrer & ſe charger de la ſubſtance du ſel, & ainſi devenir ſalée.

Voilà comment le Ciel, la Terre, & la Mer ont été produits de ce premier cahos informe, & comme le Monde s'eſt trouvé formé de leurs divers arrangemens, avec regle, poids & meſure. Mais mon deſſein étant de traitter de cette grande matiere dans un Livre ex-

prés, nous y renvoyons le Lecteur.

III.

O del Divino Hermete
Emoli Figli à cui l' Arte paterna
Fà, che Natura appar ſenza alcun velo,
Voi ſol, ſol voi ſapete,
Come mai fabricò la Terra, e'l Cielo
Da l'indiſtinto Chaos la Mano eterna.
La grande Opera voſtra
Chiaramente vi moſtra;
Che Dio nel modo iſteſſo, onde è produtto
Il Fiſico Eliſſir, compoſe il Tutto,

CHAPITRE III.

LEs ſeuls enfans de la ſcience hermetique connoiſſent les veritables fondemens de toute la Nature, & eux ſeuls éclairez de cette belle Lumiere meritant le nom de Phiſiciens : c'eſt à eux ainſi qu'à des aigles qu'il eſt permis de re-

garder fixement le Soleil ſource de toute Lumiere, à l'heure de ſa naiſſance, qui peuvent de leurs mains toucher ce fils du Soleil, le tirer de ſes Tenebres, le laver, le nourrir & le mener à un âge de maturité; ce ſont eux encore qui connoiſſent & adorent Diane ſa veritable ſœur, & qui ayant eu Jupiter favorable dans leur naiſſance, ſont comme les Singes du Createur dans l'Ouvrage de leur pierre; mais s'ils l'imitent ſagement, ils le beniſſent & le loüent perpetuellement, luy rendant des graces infinies du grand bien qu'ils poſſedent. En effet qui pourroit s'imaginer que d'une petite maſſe confuſe où les yeux du vulgaire ne voyent que feces, & abomination, le ſage Chimiſte en puiſſe tirer une humidité tenebreuſe & mercurielle contenant en ſoy tout ce qui eſt neceſſaire à l'œuvre, ſuivant le aire commun, que dans le Mercure eſt tout ce que cherchent les Sages, & que dans ce reſervoir des eaux ſuperieures & inferieures tou s

les Elemens ſe trouvent renfermez, leſquels en doivent être extraits par une ſeconde ſeparation Phiſique, parfaitement purifiez, & conduits enſuite à l'acte de la generation par le moyen de la corruption. Qui pourroit croire que là ſe trouvât le Firmament diviſeur des eaux ſuperieures, d'avec les inferieures, & le domicile des luminaires auſquels il arrive quelquefois des éclipſes. Qui croiroit enfin qu'au centre de nôtre Terre ſe trouvât un feu le vray vehicule de la Lumiere qui ne fut ny devorant ny conſumant, mais nourriſſant, naturel, & enfin la ſource de la vie & de l'action duquel s'engendre au fonds de la Mer Philoſophique le vray Sel de nature, & qu'il ſe trouve en même temps au ſein de cette Terre vierge le vray Souphre qui eſt le Mercure des Sages; & la Pierre des Philoſophes. O vous parfaitement heureux d'avoir pû conjoindre les eaux ſuperieures avec les inferieures, par le moyen du Firmament,

ô vous encore plus habiles d'avoir sçû laver la Terre avec le feu, & la brûler avec l'eau, puis la sublimer ; certainement toute sorte de felicité & de gloire vous accompagnera sur la Terre, & toute obscurité s'enfuira de vous. Vous avez vû les eaux superieures qui ne moüillent point, vous avez manié la Lumiere avec vos propres mains ; vous avez sçû comprimer l'air, vous avez sçû nourrir le feu, & sublimer la Terre en Mercure, en Sel, & enfin en Souphre. Vous avez connu le centre, vous en avez sçû tirer des rayons de Lumiere, & par la Lumiere. Vous avez sçû chasser les Tenebres & voir un nouveau jour : Mercure vous est né, la Lune a été entre vos mains, & le Soleil a pris naissance chez vous; il y est né une seconde fois & a été exalté ; vous avez admiré ce Soleil dans sa rougeur, & la Lune dans sa blancheur, & avez contemplé toutes les autres Etoiles du Firmament au milieu des Tenebres de la nuit ; Tenebres devant la

Lumiere, Tenebres aprés la Lumiere, enfin la Lumiere mêlée avec les Tenebres vous a apparu. Que diray-je davantage, vous avez produit un cahos, vous avez donné une forme à ce cahos que vous avez tirée de luy-même, & ainsi vous avez eu la premiere matiere laquelle vous avez infomée d'une forme plus noble qu'elle n'avoit auparavant, vous l'avez ensuite corrompuë & l'avez enfin élevée à une forme entierement parfaite; mais c'est trop parler sur un sujet où il est bon d'être plus reservé.



IV.

Mà di ritrar non vaglio
Con debil penna un Paragon si vasto,
Io non esperto ancor Figlio de l'Arte,
Se ben certo bersaglio
Scoprono al guardo mio le vostre Carte,
Se ben m'è noto il provido Illiasto :
Se ben non m'è nascosto
Il mirabil Composto,
Per cui Voi di potenza hauete estratto
La purità degli Elementi in Atto.

CHAPITRE IV.

ICy nôtre Poëte s'excuse d'avoir osé se servir de la comparaison qu'il a mise en avant, & fait bien voir que c'est une qualité attachée au vray Philosophe que d'être humble, & sans vanité; au contraire des autres qui parlent hardiment de ce qu'ils ne sçavent pas ; ils

disent bien à la verité que le Mercure & le Souphre entrent dans nôtre composition, mais aveugles qu'ils sont, ils ignorent quel est ce Mercure, quel est ce Souphre, & ne connoissent ny ce qu'ils traittent, ny le but où il faut tendre, & les voyes qu'il faut tenir leur sont incomprehensibles ; ils s'en tiennent au Mercure vulgaire, assurant qu'il n'y en a point d'autre, quoyque le docte Sendivogius affirme le contraire dans son Dialogue, où il dit qu'il y a bien un autre Mercure, & quoy qu'il soit dit encore ailleurs que nôtre Mercure ne se trouve point tel sur la Terre, mais qu'il est extrait des corps ; enfin quoyque tous les Philosophes unanimement condamnent le Mercure vulgaire, & défendent de s'en servir, ils s'obstinent à commenter à leur mode le texte des Philosophes, & veulent absolument qu'ils ayent entendu que le Mercure, dans la forme que nous le voyons, n'est pas à la verité le Mercure des Philosophes, mais seulement lors

qu'il eſt travaillé & purifié à leur fantaiſie, & qu'il eſt reduit ſous une autre forme. Quelle folie, grands Dieux; c'eſt à peu prés comme ſi quelque Auteur avoit défendû qu'on ſe ſervît du Souphre commun pour la confection du verre, & qu'un homme s'obſtinât neanmoins de l'en vouloir tirer, par la ſeule raiſon que la défence auroit regardé le Souphre tel que nous l'avons, mais non pas le Souphre travaillé & preparé ; en faiſant en luy-même ce beau raiſonnement que le Souphre a été au commencement Terre, & que parconſequent il ſe peut reduire en cendre de laquelle ſe fera le verre. Qui ne voit que ce ſeroit aller directement contre l'intention de celuy qui auroit fait la défence. Voilà comme font ceux qui travaillent ſur le Mercure vulgaire, lequel par l'action de la Nature a paſſé dans une ſubſtance certaine tres-inutile à l'Art ; & quoyque le Mercure, l'Or, & les autres metaux, même tous les corps ſublu-

naires contiennent en eux naturellement le Mercure des Philoſophes, c'eſt pourtant une tres-grande folie de travailler ſur les uns & ſur les autres, puiſque l'Art a beſoin d'un corps qui ſoit voiſin de la generation ; qu'ils ſachent donc que nous devons travailler ſur un corps créé par la Nature, & lequel elle preſente tout preparé à l'Art comme une bonne & prevoyante mere ; dans ce corps le Souphre & le Mercure ſe trouvent mêlez, mais tres-foiblement liez enſemble, en ſorte que l'artiſte n'a qu'à les délier, les purifier, & de rechef les reünir par un moyen admirable, mais tout cela ſe doit faire, non pas par caprice, & par un travail ordinaire, mais avec beaucoup de ſageſſe & d'induſtrie, & toûjours ſelon les voyes & les regles de la Nature, qui ſeule doit gouverner entierement l'ouvrage Philoſophique, & c'eſt par là ſeulement qu'on peut parvenir au but qu'on ſe propoſe.

Ce corps eſt appellé par nôtre

Poëte, Illiaste, ou Hyle, & en effet c'est un veritable cahos, qui dans cette nouvelle production contient en soy quoyque confusement tous les Elemens, lesquels l'Art industrieux doit separer, & purifier par le ministere de la Nature, afin qu'étans de rechef conjoints il en naisse le veritable cahos des Philosophes, c'est à dire un Ciel nouveau & une Terre nouvelle. De cet hylé ou cahos le docte *Pennot* dit admirablement bien dans ses Canons sur l'ouvrage Physique que l'essence en laquelle habite l'Esprit que nous cherchons est antée & gravée en luy, quoy qu'avec des traits & des lineamens imparfaits; la même chose est dite par Ripleus Anglois au commencement de ses douze Portes, & Ægidius de Vadis dans son Dialogue de la Nature fait voir clairement & comme en lettres d'Or qu'il est resté dans ce Monde, une portion de ce premier cahos, connuë, mais méprisée d'un châcun, & qui se vend publiquement. Je pourrois alleguer

une infinité d'Auteurs qui parlent de ce cahos ou maſſe confuſe, mais ce qu'ils en diſent ne peut être entendu que des enfans de l'Art; ce ſont les oracles du Sphinx qui ne ſont clairs que pour ceux qui les comprennent, & qui ſous une même écorce cachent la vie & la mort. Que celuy donc qui entreprendra de manier nos Serpents hermetiques, s'arme d'une theorie ſolide & fondamentale, s'il ne veut trouver ſa perte où il cherche ſa ſûreté & ſes avantages.

Que ces malheureux Philoſophâtres ſont à plaindre, qui ſur la ſimple lecture de quelques Livres, oſent mettre la main à l'œuvre, il ne s'agit pas de lire, mais d'entendre ce qu'on lit; car s'il n'y avoit qu'à prendre au pied de la lettre ce que diſent les Philoſophes, que de Sçavans, que d'Hermés, que de Gebers il y auroit au Monde, mais il n'y en a eu, & n'y aura qu'un Hermés & qu'un Geber; qu'il ſuffiſe donc aux plus Sages d'être reputez dignes de leur

ſucceder, & qu'ils comptent qu'ils ne ſçauront jamais rien faire, s'ils n'apprennent auparavant comment il faut faire. Nôtre Poëte a parfaitement connu cette verité, qu'il ne ſert de rien de connoître la matiere, de ſçavoir les operations vulgaires, & de comprendre même la nature de l'Illiaſte, ſi en même temps on a une parfaite intelligence des Livres, & une profonde theorie; car enfin cecy eſt l'ouvrage des Philoſophes & non des Chimiſtes ordinaires, c'eſt une œuvre de la Nature, & non une ſubtilité de l'Art; il faut donc commencer par bien apprendre ce que c'eſt que la Nature, & c'eſt ce que tu trouveras, mon cher Lecteur, écrit en pluſieurs lieux, mais c'eſt à toy de ſeparer la roſe des épines, & ſi ton jugement ne te ſert à cela, la quantité des Livres & des Docteurs ne te ſervira de rien, ce ſera plutôt une confuſion qu'une veritable ſcience, & loin d'acquerir des connoiſſances, tu ne

feras que perdre & ton temps & ta peine.

V.

Se ben da me s'intende,
Ch' altro non è vostro Mercurio ignoto,
Che un vivo Spirto universale innato.
Che dal Sole discende
In aëreo vapor sempre agitato
Ad empier de la Terra il Centro voto:
Che di quì poi se n'esce
Tra Solfi impuri, e cresce
Di volatile in fisso, e presa forma
D'humido radical se stesso informa.

CHAPITRE V.

IL est temps maintenant de mettre au jour autant qu'il dependra de nous, le fondement de toute la doctrine, puisqu'il ne serviroit de rien de connoître le sujet de nôtre science, si l'on ignoroit

ce qui eſt renfermé en luy, & ce qui en doit être tiré ; c'eſt dans ce deſſein que nôtre Poëte continuë d'expliquer la nature du Mercure des Philoſophes, mais pourtant ſous un voile qui cache la verité aux yeux des ignorans, & la laiſſe appercevoir aux Sages & aux entendus.

Il établit un double mouvement au Mercure, un de deſcenſion & l'autre d'aſcenſion, & comme le premier ſert à l'information des matieres diſpoſées, par le moyen des rayons du Soleil & des autres Aſtres qui de leur nature ſe portent vers les corps inferieurs, & à réveiller par l'action de ſon eſprit vital le feu de nature qui eſt comme aſſoupi en elles, auſſi le mouvement d'aſcenſion luy ſert naturellement à purifier les corps des excremens qu'ils ont contractez, & à exalter les Elemens purs avec leſquels il s'unit, & dont il fortifie la nature, aprés quoy il retourne vers ſa Patrie devenu plus vigoureux à la

à la verité, mais non pas plus mûr ny plus parfait.

Tout de même qu'il y a dans le Mercure un mouvement double, aussi trouve-on en luy une double nature, à sçavoir une ignée & fixe, l'autre humide & volatile, & c'est par là qu'il accorde les discordants, & qu'il concilie les contraires. Si nous regardons sa nature intrinseque, c'est le cœur fixe de toutes choses, tres-pur, & tres-perseverant au feu, le vray fils du Soleil, le feu de la Nature, feu essentiel, le vehicule de la Lumiere, en un mot le veritable Souphre des Philosophes. De luy procede la splendeur, de sa Lumiere la vie, & de son mouvement l'esprit. A l'égard de sa nature extrinseque, c'est de tous les esprits le plus spirituel, de toutes les puretez la plus pure, la quintessence des Elemens, les fondemens de toute la Nature, la premiere matiere des choses, une liqueur Elementaire, en un mot le veritable Mercure des Philosophes.

Ce double mouvement, & cette double nature du Mercure, font qu'on le considere sous deux differens regards, car avant sa congelation & dans la voye de descension, c'est la vapeur aerienne & tres-pure des Elemens de la nature des eaux superieures, portant naturellement dans son sein, l'esprit de la Lumiere, & le vray feu de la Nature, il est humide & volatil, & c'est la plus noble portion de ce premier illiaste ou cahos; c'est l'eau permanente tirée de cette premiere humidité, toûjours la même, & toûjours incorruptible; c'est le vent ou l'air des Cieux qui porte en son ventre la fecondité du Soleil, & qui de ses aisles couvre la nudité du feu. Mais aprés la congelation, c'est l'humide radical des choses qui sous de viles scories ne laisse pas de conserver la noblesse de sa premiere origine, & sans que son lustre en soit taché, c'est une Vierge tres-pure qui n'a point perdu sa virginité, quoy qu'on la trouve au milieu des Pla-

ces publiques ; elle est en tout corps, & chaque composé la recelle en luy ; mais que seroit-ce qu'un corps sans son humide radical, & comment une substance pourroit-elle subsister sans son propre sujet, comment les Esprits pourroient-ils être retenus s'il n'y avoit pas un lieu capable de cela, & comment enfin le Souphre de nature pourroit-il être renfermé s'il n'avoit pas sa propre prison ; mais pour le mieux reconnoître examinons un peu de plus prés la nature des choses.

Il y a trois humiditez en tout composé, comme l'enseigne le docte Evaldus Vogelius au Chapitre de l'humidité radicale, dont la premiere s'appelle Elementaire laquelle dans chaque corps est opiniâtrement unie à la Terre, & cette Terre & Eau ainsi unies sont appellées le vase des autres Elemens ; cette humidité n'abandonne jamais absolument le composé, au contraire elle demeure toûjours avec luy, même dans les cendres, & dans

le Sel qui en eſt tiré, & ce qui eſt plus admirable c'eſt qu'elle reſte même dans le verre à qui elle donne la fluidité ; cette humidité eſt le veritable & tres-pur Element de l'eau qui n'a reçu aucune alteration des autres Elemens, mais qui eſt demeuré dans la ſeule, & ſimple nature d'eau, hors l'union qu'il a contractée avec la partie terreſtre ; la deuxiéme humidité eſt nommée radicale de laquelle il a été dit quelque choſe cy-deſſus, & dont nous parlerons encore plus amplement cy aprés ; dans cette humidité conſiſte particulierement la force du corps, mais elle s'enflamme & ſe ſepare aiſement du composé, il en reſte pourtant toûjours quelque petite portion, & même dans les cendres, mais elle ſe diſſipe entierement dans la vitrification. La troiſiéme s'appelle une humidité alimentaire, & c'eſt proprement l'aliment qui ſurvient au compoſé, elle eſt de la nature de l'humidité radicale, mais c'eſt avant ſa congelation, &

lors qu'elle n'a point encore souffert d'alteration considerable par les agens specifiques ; elle s'appelle de divers noms, & souvent elle est prise chez les Philosophes pour l'humidité radicale, à dessein d'embarasser les Lecteurs, cette humidité est volatile, & abandonne presque la premiere le corps. Au reste la connoissance de ces trois humiditez est plus necessaire pour ceux qui s'attachent à nôtre science que celle de leur propre langue, car sans elle il est absolument impossible de bien connoître le Mercure des Philosophes.

Je diray encore en peu de mots touchant la premiere humidité, que c'est l'Element grossier de l'eau uni avec l'Element grossier de la terre, & qu'ils sont les vases de la Nature dans lesquels les deux autres Elemens purs sont renfermez, sçavoir le feu dans la Terre, & l'air dans l'Eau, mais non pas pourtant immediatement, car le veritable air est renfermé dans un autre corps plus pur, aussi bien

que le veritable feu. Ces deux Elemens ſont encore nommez les corps par les Philoſophes, parce qu'ils communiquent la corporeïté à toute la Nature, & que leur ſubſtance ſert comme d'habillement pour couvrir la nudité des veritables Elemens; mais le corps de la Terre particulierement comprend & revêſt toutes choſes.

A l'égard de la ſeconde humidité c'eſt une humidité aerienne, qui avant ſa congelation étant la vapeur des Elemens, de nature étherée, conſerve cette même nature aprés la congelation, ce qui fait que dans chaque composé, elle prend la forme d'huile, ſur tout dans les vegetaux, & dans les animaux; à l'égard des mineraux comme ils abondent principalement en humidité aqueuſe & en terreſtreïté, toutes deux liées enſemble. à cauſe de quoy leur huile a reçu une alteration terreſtre & groſſiere, il s'enſuit que la nature de leur huile où domine l'humidité eſt tranſmuée en une qualité terreſtre, où-

regne principalement la secheresse, & de là vient que leur humide radical, sur tout des metaux resiste plus opiniâtrement au feu que l'humide des autres corps ; toutesfois cet humide n'est pas fixe en tous, parce que l'aqueux y prevaut quelquefois au terrestre ; mais si une telle humidité étoit resserrée & transmuée par la coction, alors l'humide radical deviendroit tres-constant & tres-fixe au feu : l'huile donc abonde en humidité aerienne, ce qui fait qu'elle brûle, & s'allume aisément, cette proprieté étant particuliere à l'humidité aërienne, (au lieu que les autres humiditez s'envolent sans s'enflammer) parce que l'air est de la nourriture du feu, lequel vit de l'air, s'en substante, s'en réjoüit & se revest de son corps ; de sorte qu'on peut dire que tout ce qui est de substance huileuse dans les corps, contient en soy cette humidité radicale, laquelle dans les vegetaux est sous une forme oleagineuse, dans les animaux sous une forme

de graiſſe, & dans les mineraux ſous une forme de Souphre comme nous avons dit; quoy qu'il arrive pourtant quelquefois que cette ſubſtance varie, & pour le nom & pour la forme; mais au fonds c'eſt cette ſeule humidité aerienne & radicale renfermée dans leur intrinſeque qui eſt à conſiderer; car cette humidité détruite, le composé tombe, & n'eſt plus ce qu'il étoit; elle alterée, tout le corps eſt alteré; car c'eſt dans cette ſeule humidité que conſiſte le vray ſujet de toutes les alterations, auſſi bien que le fondement des generations, mais cette humidité ſubſiſtant, ſubſiſte en même temps la vertu du composé, lequel eſt vigoureux ou languiſſant, ſelon l'abondance ou le défaut de cette humidité; enfin la Nature ſe trouve renfermée en elle, & s'y conſerve; c'eſt le veritable ſperme des choſes dans lequel reſide le point ſeminal, comme nous l'expliquerons cy-aprés.

Pour ce qui eſt de la troiſiéme humidité,

humidité, c'eſt proprement le Mercure vegetable étant encore dans la voye de deſcenſion, lors que par les rayons planetaires, il deſcend pour faire vegeter la Nature, & multiplier la ſemence dans les corps; mais parce que c'eſt une vapeur tres-ſubtile, & tres-ſpirituelle comme l'inſinuë fort doctement nôtre Auteur, elle a beſoin pour penetrer les corps inferieurs & ſe mêler avec eux de revêtir la forme d'eau, par le moyen de laquelle elle empêche que les corps ne ſoient brûlez; elle ſert entierement à la production des choſes dans l'acte de la generation; car c'eſt le veritable diſſolvant de la Nature penetrant les corps par ſa ſpiritualité innée, & réveillant le feu interne lors qu'il eſt aſſoupi; cauſant auſſi par ſon humidité la corruption & la noirceur, & à cauſe de l'acidité qu'il a contractée dans un corps tout-à-fait mineral. Il eſt tres-acide, & tres-aigu, & c'eſt le veritable Auteur de toutes les motions;

Il eſt quelquefois comparé au menſtruë, & il a une telle & ſi grande vertu qu'on ne ſçauroit l'exprimer, quoy qu'à le conſiderer en luy-même, & groſſierement, il ſoit tres-imparfait, tres-crud & même tres-vil; mais c'en eſt aſſez.

Les Philoſophes ont quatre ſortes de Mercure dont les noms confondent tellement le Lecteur, qu'il eſt quaſi impoſſible d'en penetrer le veritable ſens; le principal & le plus noble eſt le Mercure des corps, car c'eſt le plus virtuel & le plus actif de tous, & c'eſt auſſi à ſon acquiſition que tend toute la Chimie, puiſque c'eſt la veritable ſemence tant recherchée de laquelle ſe fait la teinture & la Pierre des Philoſophes. C'eſt ce Mercure qui a mû les Philoſophes à tant écrire; c'eſt luy qui eſt veritablement la Pierre, & qui ne le connoit pas, ſe rompt inutilement la tête à la chercher. Le ſecond eſt le Mercure de nature dont l'acquiſition demande

un eſprit tres-ſubtil, & tres-docte, c'eſt le veritable bain des Sages, le vaze des Philoſophes, l'eau veritablement Philoſophique, le ſperme des metaux, & le fondement de toute la Nature; c'eſt la même choſe enfin que l'humide radical dont nous avons parlé cy-devant. Le troiſiéme eſt appellé le Mercure des Philoſophes, parce qu'il n'y a que les ſeuls Philoſophes qui le puiſſent avoir, il ne ſe vend point, il n'eſt point connu, & ne ſe trouve que dans les ſeuls magazins des Philoſophes, & dans leurs minieres; c'eſt proprement la Sphere de Saturne, la veritable Diane, & le vray Sel des metaux, dont l'acquiſition eſt au deſſus des forces humaines, ſa nature eſt tres-puiſſante, & c'eſt par luy que commence l'Ouvrage Philoſophique, c'eſt à dire aprés ſon acquiſition. O que d'Enigmes ont pris de luy leur origine, que de paraboles faites pour luy, que de traitez compoſez ſur luy; il eſt

caché ſous tant de voiles qu'il ſemble que toute l'adreſſe des Philoſophes a été miſe en œuvre pour le bien enveloper. Le quatriéme eſt le Mercure commun, non celuy du vulgaire qui eſt nommé de la ſorte ſeulement par reſſemblance, mais le nôtre qui eſt le veritable air des Philoſophes, la vraye moyenne ſubſtance de l'eau, & le vray feu ſecret; il eſt appellé commun parce qu'il eſt commun à toutes les minieres; que c'eſt par luy que les corps des mineraux ſont augmentez, & que c'eſt en luy que conſiſte la ſubſtance metallique.

Si tu connois bien ces quatre Mercures, mon cher Lecteur; te voilà déja à l'entrée, & le Sanctuaire de la Nature t'eſt ouvert; car tu as déja en eux trois Elemens parfaits, à ſçavoir l'air, l'eau & le feu, à l'égard de la Terre pure tu ne peux l'avoir que par la calcination Philoſophique, & alors ſeulement la vertu de la Pierre ſera entiere, quand tout

ſera changé en Terre. Mais voilà ſuffiſamment parlé de la nature de Mercure, & ſi nôtre Auteur dans un autre genre d'écrire, en a traité doctement & magnifiquement, nous croyons avoir dit en peu de mots tout ce qui s'en pouvoit dire, & auſſi clairement qu'une telle ſcience le peut permettre. Tu verras encore dans la ſuite de plus grandes choſes; en ſorte qu'il ne te reſtera que de mettre la main à l'œuvre; mais avant que de commencer prends garde à bien entendre ce que tu liras.



VI.

Se ben io sò, che ſenza
Sigillarſi di Verno il Vaſo Ouale,
Non ſi ferma in lui mai vapore illu-ſtre,
Che, ſe pronta aſſiſtenza
Non hà d'occhio Linceo, di Mano in-duſtre
More il candido Infante al ſuo Na-tale;
Che più nol ciban poi
I primi humori ſuoi,
Come l'Huom, che ne l'utero ſi paſce
D'impuro ſangue, e poi di Latte in faſce.

CHAPITRE VI.

TOus les Auteurs diſent beaucoup de choſes du ſceau d'Hermés, & aſſurent tous d'une voix que ſans luy le magiſtere ſeroit détruit, puiſque par ſon moyen les eſprits ſont conſervez & le vaiſſeau bien muni ; mais je n'ay pû

éncore comprendre ce que veut dire nôtre Poëte par le mot d'hyver qu'il employe ; de sorte que je croirois aisément que c'est une faute d'écriture, & qu'il devroit y avoir *sigillarsi di vetro* au lieu *di verno* ; la ressemblance des mots ayant pû tromper le Copiste. Cependant je n'ignore pas ce que Sendivogius entr'autres enseigne, à sçavoir que l'hyver est cause de putrefaction, parce que les pores des arbres, & des plantes sont bouchez par le froid ambiant, ce qui fait que les Esprits s'y conservent mieux, & ont leurs actions plus vigoureuses. Mais je ne voy pas comment ce raisonnement pourroit être appliqué à nôtre œuvre, où une chaleur continuelle doit environner la matiere, & est necessaire jusques à la fin, tous les Auteurs convenant que si elle vient à cesser un moment, la composition tombe & l'ouvrage est détruit, apportant pour exemple l'œuf mis sous la poule pour la production du poulet, qui devient

inutile dés qu'il eſt refroidi. C'eſt ce qui a mis mon eſprit en ſuſpend ſur l'intention de nôtre Auteur. Pour toy mon cher Lecteur, ſans t'arreſter à tout cela, lorſque tu voudras en temps dû mettre ton œuvre dans ton vaiſſeau, prends ſeulement bien garde qu'il ſoit ſcellé exactement, afin que la vertu y ſoit retenuë dans toute ſa force, & que les eaux ſalutaires & pretieuſes ne puiſſent en ſortir, car c'eſt là qu'eſt tout le peril; raporte ſur tout ton ouvrage à celuy de la Nature, qu'elle te ſerve de maîtreſſe & de guide, & obſerve ſoigneuſement comment elle opere en pareil cas; ayant toûjours dans ton eſprit la maniere dont elle ſe ſert pour mettre ſon ouvrage dans ſon vaſe, & l'y ſceller exactement, car la connoiſſance de l'un donne celle de l'autre; ſi tu veux chaſſer le froid de la maiſon, allumes-y du feu, mais ſi tu veux retenir l'eſprit lequel ne demande qu'à retourner vers ſa Patrie, empêche l'ennemy d'appro-

cher des murailles, de peur qu'il ne tombe entre ses mains, & alors il demeurera à la maison ; sois donc prudent & avisé.

Nous avons necessairement besoin d'une Sage-femme lors de la naissance de l'enfant, mais si elle le reçoit sans precaution, on doit aprehender qu'il ne luy échape ; ou si l'ayant reçeu devant le temps, elle le serre trop avec ses linges il courra risque d'être suffoqué ; & enfin si elle n'a bien soin d'en separer l'arrierefais & les autres superfluitez, il est à craindre ou qu'il n'en meure ou qu'il n'en soit perpetuellement infecté ; on ne sçauroit donc trop en pareille occasion recommander la prudence & la vigilance ; car chaque chose a son heure determinée pour la naissance, aussi bien que son Automne pour la maturité ; les fruits cueïllis avant le temps, ne viennent jamais à une parfaite maturité, s'ils meurissent aussi plus qu'il ne faut ils pourrissent aisément ; ainsi rien n'est si necessai-

re que de connoître ce terme moyen & precis de la parfaite maturité ; car que serviroit-il de cultiver un fruit, de l'arroser ; & le faire meurir, s'il n'étoit pas cueilli dans le temps convenable ; ce seroit une peine entierement perdue.

Le temps de la naissance n'est point determiné par les Philosophes, lesquels varient fort entre eux sur cela ; mais il suffit d'avertir le Lecteur que tout fruit se doit cueillir en sa saison, & que la Nature qui se plaît dans ses propres nombres est satisfaite du nombre mysterieux de sept, sur tout dans les choses qui dépendent du Globe lunaire, la Lune nous faisant voir sensiblement un nombre infini d'alterations & de vicissitudes dans ce nombre septenaire. C'est par ce nombre magique que la Nature, & tout ce qui en dépend est secretement gouverné. Mais ce mystere naturel est caché aux esprits grossiers qui ne peuvent rien voir que par

les yeux du corps, qui ſe contentent de cela & ne cherchent rien davantage.

Ce nombre ſeptenaire eſt un des grands ſecrets des Philoſophes, & quiconque ſçaura par luy comprendre l'ordre de l'Univers, ſçaura un myſtere qui bien loin de devoir être revelé, doit au contraire être enſeveli dans un profond ſilence; mais quelque jour Dieu aydant nous traiterons plus à fonds de ces grandes choſes.

Que dirons nous preſentement de la nutrition, ou de la ſecrete multiplication, dont le myſtere repoſe parmy les plus grands ſecrets des Philoſophes. Car que ſerviroit-il de cuëillir la moiſſon ſi étant cuëillie on ne la conſervoit avec ſoin pour l'employer à l'uſage de la multiplication; nous diſons donc qu'il y a de trois ſortes d'augmentations, une qui ſe fait par la voye de la nutrition, l'autre par l'addition d'une nouvelle matiere, & la troiſiéme par dilatation ou rarefaction, mais

cette derniere n'eſt pas proprement une augmentation, c'eſt une circulation d'une même matiere, & l'attenuation de ſes parties. Des deux autres, la ſeconde qui eſt celle qui ſe fait par addition regarde plutôt l'art que la nature, laquelle n'a point de mouvement local, ny de parties qui y ſoient propres; mais elle uſe ſeulement d'attraction, & c'eſt là proprement l'augmentation qui ſe fait par la voye de la nutrition.

Pour comprendre fondamentalement ce que c'eſt que la nutrition, il eſt neceſſaire de ſçavoir que le ſec attire naturellement ſon humide, & que plus l'humide eſt ſpiritueux plus il eſt facilement attiré; or le feu de nature qui reſide dans l'humidité radicale, comme nous le ferons voir cy-aprés étant tres-ſec, & le plus actif des Elemens, il attire à ſoy celuy d'entr'eux qui eſt le plus rarefié, & le plus ſpiritualiſé à ſçavoir l'air; de là vient que l'air ôté, le feu s'éteint parce qu'il eſt nourri,

quoyque d'une maniere inſenſible, de la moyenne ſubſtance d'iceluy; cette moyenne ſubſtance aërienne eſt revêtuë d'un corps aqueux, & elle eſt dépoüillée de cette écorce exterieure par le moyen de la corruption, s'inſinuant dans le profond de l'humide radical qui eſt de même nature qu'elle, mais plus congelé, & enſuite par une nouvelle generation au moyen du feu digerant, elle ſe transforme en ce même humide radical, d'où il arrive une continuelle corruption, & une continuelle generation. Il eſt vray que la nutrition & la reparation de ce qui a été détruit ne ſe fait pas toûjours, parce que le feu qui doit faire en même temps une double action, à ſçavoir de conſumer ce qui a été digeré, & de rétablir par une nouvelle nutrition ce qui a été conſumé, ſe trouve quelquefois affoibli, ou bien eſt empêché par quelque accident de faire ſon attraction, & c'eſt alors que le corps meurt par la diſſipation de ſon hu-

mide radical consumé par son propre feu. Afin donc que la nutrition se fasse comme il faut, il ne suffit pas qu'il y ait un feu agissant, & une consumation de l'humide radical (laquelle pourtant est necessaire, car si rien ne se consumoit la Nature seroit toûjours contente, le composé seroit immortel, & dans les animaux il n'y auroit jamais de faim, ny de desir de nouvel aliment) il ne suffit pas non plus qu'il y ait un nouvel aliment tout prest; mais il faut encore que l'action du feu interne soit égalle, & même superieure à la resistance qui se fait de la part du nourrissant, autrement l'effort de l'attirant seroit vain dés qu'il ne pourroit convertir l'attiré en sa nature. Nous en avons l'exemple dans l'homme dont la chaleur naturelle devore perpetuellement son propre humide radical, ce qui cause la faim, & le desir d'une nouvelle matiere semblable, quoy qu'il ait pris son aliment, & que ce mouvement de desir ait cessé,

il ne laiſſe pas d'étre encore neceſſaire, pour que cet aliment ſoit converti en nourriture, de luy ôter tous ſes empéchemens, de le dépoüiller de ſon écorce exterieure, de l'attenuer par la formation du Chyle, & de le faire paſſer à dire ainſi en la nature de ſon premier cahos ; & alors l'aliment ainſi rarefié eſt aiſément attiré par la chaleur naturelle pour ſuppléer au défaut de l'humide radical conſumé, lequel pourtant ne ſe repare jamais abſolument à cauſe des excremens que laiſſent les alimens qui vont toûjours en s'augmentant, & auſſi à cauſe que le feu agiſſant s'affoiblit par une action trop continuée, ſuivant cet axiome, que tout agent à force d'agir patit, & en patiſſant s'affoiblit. Voilà comme ſe fait la nutrition de l'homme & par conſequent ſon augmentation, à ſçavoir par l'aſſimilation des alimens ; d'où il s'enſuit que dans l'œuvre Phiſique, cet agent naturel ou feu de nature conſume continuellement

par ſon action ſon propre humide radical, & qu'ainſi il eſt neceſſaire de luy donner un nouvel aliment à la place de celuy qui a été conſumé ; mais parce qu'au commencement ſa vertu eſt foible, il ne faut luy donner d'abord qu'un peu d'aliment, & qu'il ſoit fort leger, juſqu'à ce que ce feu s'étant fortifié on luy puiſſe donner des mets plus ſolides. Nôtre Auteur nous enſeigne donc par là de fortifier l'enfant aprés ſa premiere nourriture par de nouveaux alimens, à l'exemple de l'embrion humain qui dans le ventre de la femme eſt ſubſtanté d'un menſtruë foible, mais à qui on donne, aprés qu'il eſt né, une plus forte nourriture, à ſçavoir du lait.



VII.

V II.

Se ben sò tanto ; pure
Hoggi in prova con voi d'uscir non oso,
Che anche gli errori altrui dubbio mi fanno.
Ma, se l'invide cure
Ne la vostra pietà luogo non hanno,
Voi togliete a l'Ingegno il cor dubbioso.
Se'l Magisterio vostro
Distintamente io mostro
In questi Fogli miei, deh fate homai,
Che sol legga in risposta. Opra che'l sai

CHAPITRE VII.

APrés que nôtre Auteur nous a fait con[illegible]e toucher au doigt nôtre divine science, il s'excuse de n'en pas dire davantage, sur ce qu'il luy reste à luy-même beaucoup de choses à apprendre, & confesse qu'il auroit dû faire

voir plus de doctrine, ayant à parler à des gens ſçavans, il craint même qu'il ne manque quelque choſe à ſon ouvrage, & que l'ordre n'y ſoit pas bien gardé. Aprenez de là vendeurs de fumée combien il eſt difficile de faire nôtre œuvre, puis qu'il ne s'agit pas de faire des operations vulgaires, qui bien que parfaites dans leur genre, ſont inutiles à nôtre deſſein, & mépriſée de tous les Philoſophes. Il n'y a qu'une operation comme nous avons dit dans nôtre Magiſtere, & tous les Philoſophes nous l'enſeignent, nous avertiſſant d'abandonner toutes ces operations Sophiſtiques, & de nous tenir à la ſeule nature où eſt la verité.

C'eſt dans la ſublimation Philoſophique que ſont renfermées toutes les autres operations, & en elle ſeule conſiſte tout ce que l'artiſte peut faire de mieux & de plus ſubtil, ſi donc quelqu'un la ſçait bien faire, il peut ſe vanter d'avoir connu un des plus grands

secrets, & des plus grands mysteres des Philosophes ; mais afin que tu puisses toy-même la comprendre clairement, vois comment Geber définit la sublimation ; c'est, dit-il, l'élevation par le feu d'une chose seche avec adherence au vaisseau. Pour donc faire une bonne sublimation, il y a trois choses que tu dois connoître, le feu, la chose seche, & le vase ; si tu les connois tu es heureux, & tu n'as qu'à faire en sorte que la chose seche adhere au vaisseau ; car si elle n'y adheroit pas, elle ne vaudroit rien ; mais pour qu'elle y adhere, il faut qu'elle soit de même nature que le vaisseau, & c'est leur nature qui fait leur ressemblance, car la secheresse est de la nature du feu lequel est de toutes choses la plus seche, & c'est par elle qu'il dissipe & consume toute humidité, comme c'est par elle aussi qu'il abonde en pureté ; mais elle s'augmente de beaucoup dans nôtre sublimation, & c'est tout autre chose que quand

il étoit renfermé dans les feces ; il faut avoir ſoin auſſi que le vaiſſeau ſoit tres-pur & de la nature du feu. Or entre toutes les matieres le ſeul verre & l'or ſont les plus conſtans au feu, s'y plaiſent, & s'y purifient davantage ; mais parce que l'Or ne ſe peut avoir qu'à grand prix, & que de plus il ſe fond aiſement, les pauvres n'auroient pas le moyen d'entreprendre l'ouvrage Philoſophique, & il n'y auroit que les riches & les Grands de ce Monde, ce qui dérogeroit à la Providence & à la bonté du Createur qui a voulu que ce ſecret fût indifferemment pour tous ceux qui le craindroient ; il faut donc s'en tenir à un vaiſſeau de verre, ou de la nature du verre, tres-pur, & tiré des cendres avec adreſſe & ſubtilité d'eſprit. Mais que les Diſciples de l'Art prennent bien garde icy à ne ſe pas tromper, & à bien connoître ce que c'eſt que le verre Philoſophique, en s'attachant au ſens & non pas au ſon des mots ;

c'eſt l'avis que je leur donne par un eſprit de pitié & de charité. Dans ce vaiſſeau de verre bien connu, s'accomplit la ſublimation, lorſque la nature ſeche s'éleve par le moyen du feu & adhere au vaiſſeau à cauſe de ſa pureté & de leur même nature, Au reſte s'il y a beaucoup à ſuer dans la recherche du vaiſſeau, il n'y a pas moins de peine dans la conſtruction du feu ; mais comme nous en parlerons dans un Chapitre particulier, nous croyons qu'il ſuffit pour le preſent de ce que nous avons dit ; que cecy ſerve ſeulement de leçon aux Chimiſtes ignorans, leſquels croyent qu'on doit entendre ces choſes à la lettre, & qui ſans étude precedente s'imaginent faire l'œuvre par leurs ſublimations vulgaires : ils liſent continuellement Geber, mais ſans l'entendre, & le ſuccez ne répondant pas à leur attente ils ſont les premiers à abboyer contre les vrays Philoſophes ; & parce qu'ils ont pris un ſeul Au-

teur pour leur guide, ils ne daigneroient pas en regarder d'autres, ne ſachant pas qu'un Livre en ouvre un autre, & que ce qui ſe trouve en abregé dans l'un, ſe trouve étendu dans un autre ; qu'ils liſent donc les Livres des Philoſophes, & ſur tout de ceux qui moins envieux que les autres, ont tranſmis à leurs Succeſſeurs la connoiſſance de la Nature ; entre tous ces Traitez ceux qui ſe trouvent inſerez dans le *Muſæum Hermeticum* tiennent à mon ſens le premier rang, & ſur tout le Traité qui a pour titre *Via veritatis*, quoy qu'il y ait auſſi bien que dans les autres un Serpent caché, qui d'abord ne laiſſe pas de piquer ceux qui n'y prennent pas garde : mais que dirons-nous de tant de volumes plus dangereux que la peſte, dont les Auteurs quoy que tres-doctes en leur genre, ſont pourtant ſi remplis d'envie, que Dieu ſans doute les punira d'avoir été la cauſe de tant de malheurs, & les meſurera à

la même mesure dont ils ont mesuré les autres ; car enfin si l'amour du prochain est aussi bien que celuy de Dieu, le sommaire de la Loy sainte & des commandemens Divins ; que devient cette Loy, & où sera l'observation de ces commandemens, si l'envie regne si fort parmi les hommes ; à quoy servent tant de Traitez pleins d'impostures, tant de fausses receptes, & tant d'Ecrits suggerez par le demon, sinon pour perdre les gens trop credules. Et quel avantage à un Philosophe de suer sur de pareils ouvrages, qui causent tant de maux ; n'est-ce pas assez de ces rejettons pestilentieux, & de ces semences maudites, incapables de rien produire de bon, sans que l'envie à l'exemple de Satan vienne remplir nos champs d'yvroye : c'est cette rage envieuse source de tant de malheurs, dont le soufle fatal renverse les maisons, & dont les broüillards in-

fects gâtent la moiſſon & détruiſent l'eſperance des pauvres, ce ſont vos langues envenimées dont les pointes reduiſent en cendre la ſubſtance des malheureux, & ce ſont ces noires vapeurs que vous répandez dans vos Ecrits qui jettent l'horreur & les Tenebres dans l'eſprit de ceux qui vous liſent ; ſi vous ne voulez pas qu'on profite de la lecture de vos Livres, pourquoy attirer les gens par de belles promeſſes, & que ne gardez-vous plutôt un ſilence, dont Dieu & les hommes vous ſçauroient plus de gré que de parler avec envie. On voit beaucoup d'Auteurs qui en accuſant les autres d'avoir été envieux, & d'avoir caché malicieuſement la verité, répandent dans leurs diſcours encore plus d'obſcurité que les premiers, ce qui fait que les pauvres Etudians ne recuëillent de toute leur doctrine que beaucoup de confuſiou ; car ſi l'un rejette une choſe, l'autre l'éleve juſqu'au

qu'au Ciel, l'un ordonne ce que l'autre défend ; & de cette maniere ils confondent tellement l'esprit du Lecteur, que plus il étudie, plus il a sujet de se défier de la verité de l'Art.

Il n'y en a quasi point, parmi ceux qui écrivent qui ne promettent de parler fidelement & sincerement, & cependant leurs discours sont si pleins d'ambignité qu'à grand peine peuvent-ils être entendus par les plus doctes, & quoy qu'ils s'excusent sur ce qu'ils n'ont pas la liberté d'en dire davantage, & qu'on a mis, à dire ainsi, un cachet sur leurs Livres, on ne laisse pourtant pas de démêler leur envie, quelque soin qu'ils prennent de la cacher ; il vaut bien mieux se taire lors qu'on se croit obligé de garder le secret, que de substituer un mensonge à sa place, à dessein de jetter les gens dans l'erreur ; enfin les Philosophes parlent entr'eux si obscurement qu'à peine y trouve-t'on un seul mot exempt de sophismes

qu'ils cachent la pratique tant qu'ils voudront à la bonne heure, mais au moins qu'ils enſeignent fidelement la theorie & les fondemens de la ſcience, car ſans fondemens il ne peut y avoir d'édifice. Eſt-ce que l'Art ne ſeroit pas aſſez caché aux ignorans, ſi les Philoſophes ſe contentoient d'être reſervez ou ſur la matiere, ou ſur le vaiſſeau, ou ſur le feu; à peine avec cela, y en auroit-il de mille un qui pût approcher de cette Table ſacrée; mais il ne ſuffit pas à ces Meſſieurs de cacher toutes ces choſes; il faut encore qu'ils mettent en leur place des viſions & des fantaiſies, par où, bien loin de rendre un Lecteur plus ſçavant, ils ne font que montrer leur malice & leur envie. Que ces envieux n'imitent-ils Hermez dont ils ſe diſent les enfans, car quoyque dans ſa table d'Emeraude il ait été un peu reſervé, il n'a pas laiſſé pourtant de faire ſentir l'odeur de cette divine ſcience, de laquelle il a parlé tres-do-

tement ; mais ceux qui sont venus aprés luy, au lieu d'éclaircir ses paroles, y ont jetté de plus grandes Tenebres, & ont porté la chose à un tel excez d'obscurité, qu'il n'y a point d'esprit pour subtil & éclairé qu'il soit qui la puisse penetrer, à moins d'être secouru de la Lumiere d'en haut à laquelle rien ne peut resister.

Il se trouve des gens qui lisans dans de certains auteurs, lesquels ont d'abord un air de sincerité & de charité, tiennent qu'il faut rejetter pour l'œuvre toutes sortes de mineraux, & s'attacher par leur conseil aux metaux, mais lisans ensuite que les metaux du vulgaire sont morts, parce qu'ils ont souffert le feu de fusion, ils recourent à ceux qui sont encore dans les mines & se mettent à travailler sur eux, mais ne trouvant rien dans la suite de l'ouvrage qui les contente, aprés avoit fait divers essays, tantôt sur un metal, & tantôt sur un autre ; enfin rebutez de leurs folles experiences, ils reprennent les

Livres, & trouvant que tous les metaux imparfaits sans exception sont condamnez, touchez par la raison & par l'autorité, ils se renferment aux metaux parfaits, à sçavoir à l'Or & à l'Argent; mais aprés y avoir pendant quelque tems perdu leur peine, & consumé leur bien, ils se ravisent tout d'un coup en considerant que ces metaux sont d'une tres-forte composition, & se mettent en tête qu'il faut les reincruder, comme ils disent, par un dissolvant naturel, qu'ils croyent mal à propos être le Mercure vulgaire; mais quoyqu'ils fassent avec de telles matieres, ils ne trouvent que du dommage & de la honte, parce qu'ils ignorent les veritables principes de la Nature sur lesquels on doit asseoir son fondement, & ne sçavent pas ny ce que l'Or vulgaire contient ny ce qu'il peut donner, car s'ils connoissoient bien cela, ils verroient que nôtre corps le veritable Or des Sages possede suffisamment tout ce qui est necessaire à l'Art. Ceux qui travaillent

comme nous venons de dire ſe voyant enfin trompez dans leurs eſperances, viennent à mépriſer toutes ſortes de corps, & à blaſphemer contre la Nature, ne comprenant pas que chaque corps ſelon ſon eſpece contient en ſoy ſa propre ſemence, laquelle ne ſe trouve point dans des choſes diverſes. Aprés donc avoir vainement travaillé tantôt ſur une choſe, & tantôt ſur une autre; ils recourent encore une fois aux Livres où trouvant que les Auteurs condamnent toutes ſortes de vegetaux, d'animaux, de mineraux, & de metaux mêmes; par un raffinement ridicule ils ſortent hors de la Nature, & portent leur recherche, ou plutôt leur folie, tantôt juſques dans le Ciel, & tontôt juſqu'au centre de la Terre, eſſayant par de penibles travaux, d'extraire un Sel vierge de la Terre, ou un lait volatil de l'air de la roſée, ou de la pluye; mais lorſqu'ils croient avoir fait une Pierre tres-fixe, & le vray Souphre des Philoſophes, il ſe trouve qu'ils n'ont au-

tre chose qu'une Pierre aërienne & le Souphre des sots.

Les erreurs infinies de ceux qui travaillent, ne viennent que de ce que les Philosophes trompent de dessein formé ceux qui les lisent, s'imaginant que par ce moyen, ils les détourneront du travail, mais ils se trompent eux-mêmes ; car chacun aime tellement son erreur, qu'il se remet à travailler de nouveau avec plus de chaleur & de confiance qu'il n'a fait. La cause de tant de malheurs est donc la seule envie des Auteurs ; ce qui fait que nôtre Poëte épouventé de tant de sortes d'erreurs où tombent ceux qui s'attachent à cette science, doute de luy-même, & de son propre ouvrage, implorant avec humilité l'indulgence des Philosophes, & sur tout de ceux qui n'étant point infectez du venin de l'envie, en exercent tous les devoirs, & sont revêtus d'une charité vrayment Philosophique ; c'est de ceux-là dont on ne sçauroit trop ni trop bien parler, car ce sont les oracles de la Nature

qui n'annoncent que de bonnes choſes, ce ſont des Aſtres radieux dont la Lumiere éclatte pleinement aux yeux de ceux qui les conſultent; mais revenant à la modeſtie de nôtre Poëte qui luy fait dire qu'il ne ſçait pas l'œuvre, & luy fait demander l'indulgence des Philoſophes; il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en uſe de la ſorte que par prudence, & qu'il aime mieux paſſer pour Diſciple que pour Maître; neanmoins pour le ſatisfaire, & ceux auſſi qui ſeront dans les mêmes doutes que luy, nous voulons bien les aſſurer qu'ils peuvent entreprendre l'œuvre hardiment, quand ils ſçauront par theorie, comment par le moyen d'un eſprit cru on peut extraire un eſprit meur du corps diſſout, & derechef l'unir avec l'huile vital pour operer les miracles d'une ſeule choſe, ou pour parler plus clairement, quand ils ſçauront avec leur menſtruë vegetable uni au mineral, diſſoudre un troiſiéme menſtruë eſſentiel, pour enſuite avec ces divers men-

ſtruës laver la Terre, & l'ayant lavée, l'exalter en nature celeſte afin d'en compoſer leur foudre ſulphureux, lequel dans un clein d'œil penetre les corps, & détruit leurs excremens; voilà tout ce qu'il nous eſt permis de leur dire, encore d'un ſtile figuré. parce que cela regarde la pratique, de laquelle peut être quelque jour nous traiterons plus clairement; ſoyez-en donc contens vous qui aimez la ſcience & qui recherchez la verité.



LA LUMIERE SORTANT par soy même des Tenebres.

OU

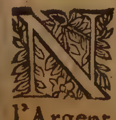
VERITABLE THEORIE de la Pierre des Philosophes.

Canzone Seconda.

I.

Quanto s'ingannan mai gli Huomini ignari
De l'Hermetica scola,
Che al suon de la parola
Applican sol con sentimenti avari :
Quindi à i Nomi volgari
D'argento vivo, e Oro
S'accingono al lavoro,
E' con l'Oro commune à foco lento
Credon fermare il fuggitivo Argento.

CHAPITRE PREMIER.



Ous avons déja touché les erreurs de ceux qui travaillent avec l'Or & l'Argent vif, s'imaginant de pou-

voir en tirer quelque profit; & nous avons fait voir qu'ils ignorent entierement les principes de la Nature, ce qui fait qu'au lieu de trouver la Pierre au milieu des Tenebres qui les environnent, ils heurtent lourdement contre les plus grosses Pierres qui se trouvent en leur chemin. Leur opinion roule uniquement sur ce que l'Or est le plus noble de tous les corps, & qu'il contient en luy la semence aurifique, laquelle ils pretendent, disent-ils multiplier avec son semblable, & dans cette veuë ces pauvres idiots se proposent de le faire vegeter. Cette erreur est fortifiée chez eux par les discours captieux de certains Philosophes qui enseignent que dans l'Or sont les semences de l'Or, & qu'il est le veritable principe d'aurification, comme le feu l'est d'ignition. Doctrine dont sans doute on peut tirer beaucoup de fruit pourvû qu'elle soit prise dans son veritable sens, mais qui mal entenduë perd les ignorans. Nôtre Poëte

fait fort bien connoître la cauſe d'une telle erreur, quand il reprend ceux qui n'approchent de cet Art divin que dans un eſprit d'avarice, & dont le cœur ne deſirant que de l'Or fait qu'ils ne ſont jamais contens, s'ils n'ont de l'Or dans leurs mains, ſon éclat éblouit leurs eſprits auſſi bien que leurs yeux, & ſa ſolidité ébranle la foibleſſe de leur cerveau; ſa beauté attache leur deſir, & ſa vertu occupe tous leurs ſens; mais ſa forte compoſition ne produit que leur confuſion, & ſa nobleſſe fait voir la petiteſſe de leurs conceptions.

Il eſt ſans doute que dans l'Or eſt contenuë la ſemence aurifique, & même plus parfaitement qu'en aucun autre corps; mais cela ne nous oblige pas neceſſairement à nous ſervir d'Or vulgaire, car cette ſemence ſe trouve de même dans chacun des autres metaux, puiſque ce n'eſt autre choſe que ce grain fixe que la Nature a introduit dans la premiere conge-

lation du Mercure, comme l'enſeignent parfaitement Flamel & les autres ; & en cela il n'y a point de contradiction, puiſque tous les metaux ont une même origine & une matiere commune, comme nous le ferons voir cy-aprés ; d'où il s'enſuit, que quoy que cette ſemence ſoit plus parfaite dans l'Or, toutefois elle ſe peut extraire bien plus aiſément d'un autre coprs que de l'Or même, & la raiſon en eſt que les autres corps ſont plus ouverts, c'eſt à dire moins digerez, & leur humidité moins terminée, la Nature n'ayant accoûtumé d'introduire la forme de l'Or qu'aprés la derniere cuiſſon ; les autres metaux donc n'ayant pû encore recevoir cette forme à cauſe du manque de cuiſſon ſe trouvent plus ouverts non ſeulement par l'humidité de leur ſubſtance qui n'eſt pas aſſez digerée, mais encore à cauſe du mélange & de l'adherence des excremens qui empêchent la compacité & la parfaite union;

ce qui fait que le fer quoy que plus cuit que l'argent (comme entr'autres l'enſeignent doctement Bernard Treviſan) n'eſt pas neanmoins ſi parfait, ny ſi uni dans ſa ſubſtance mercurielle, à cauſe de la quantité des feces qui ont empêché la cuiſſon, & par conſequent l'union ; mais pour ce qui eſt de l'Or, il a reçu la derniere cuiſſon, & la Nature a exercé ſur luy ſon action dans toute ſon étenduë, & y a imprimé toutes ſes vertus, en ſorte qu'il ſeroit tres-long, tres-difficile, & preſque impoſſible de travailler ſur luy, à moins d'avoir cette eau étherée, le Ciel des Philoſophes, & leur vray diſſolvant, & quiconque l'a ſe peut vanter d'avoir la parfaite connoiſſance de la Pierre, & d'avoir atteint, comme on dit, les bornes Atlantiques. L'Or vulgaire reſſemble à un fruit qui parvenu à une parfaite maturité a été ſeparé de l'arbre, & quoy qu'il y ait en luy une ſemence tres-parfaite, & tres-digeſte, nean-

moins ſi quelqu'un pour le multiplier le mettoit en terre, il faudroit beaucoup de temps, de peines, & de ſoins pour le conduire juſqu'à la vegetation; mais ſi au lieu de cela on prenoit une greffe, ou une racine du même arbre, & qu'on la mît en terre, on la verroit en peu de temps & ſans peine vegeter & raporter beaucoup de fruit. Il en eſt de même de l'Or, c'eſt le fruit de la Terre mineralle & de l'arbre ſolaire; mais un fruit d'une tres-ſolide mixtion, & le compoſé le plus achevé de la Nature, lequel à cauſe de cette égalité d'Elemens qui ſe trouue en luy, ſouffre tres-difficilement la corruption & l'alteration de ſes qualitez, pour paſſer à une nouvelle generation; c'eſt donc une entrepriſe fort difficile & preſque impoſſible, de pretendre le mettre en Terre pour le reincruder & le conduire à la vegetation; mais ſi au lieu de cela on prend ſa racine ou ſa greffe, on aura bien plus aiſément ce

qu'on ſouhaite, & la vegetation arrivera bien plutôt. Concluons donc que quoyque l'Or contienne en ſoy ſa propre ſemence, c'eſt en vain qu'on travaille ſur luy, puis qu'on la peut trouver plus aiſément ailleurs. Mais que dirons-nous de l'Argent vif vulgaire que les ignorans prennent pour leur diſſolvant & pour la Terre Philoſophique dans laquelle l'Or doit être ſemé pour s'y multiplier; certes c'eſt un erreur pire que la premiere, & quoyque d'abord il ſemble à cauſe de ſon affinité avec l'Or qu'il doit avoir la faculté de le diſſoudre; toutefois il eſt aiſé de s'en deſabuſer dés qu'on examine un peu les principes de nôtre Art; car nous accordons bien qu'il n'y a point de corps qui ait tant de reſſemblance & d'affinité avec la nature de l'Or que luy, en ſorte qu'il eſt vray de dire que l'Or n'eſt autre choſe qu'un Argent vif congelé, & cuit par la vertu de ſon propre Souphre, à

cause dequoy il a acquis l'extension ſous le marteau, la conſtance au feu, & la couleur citrine ; mais cela ne fait pas que l'argent vif ait la puiſſance de le diſſoudre, ni qu'il la puiſſe jamais acquerir, d'autant plus qu'il a paſſé dans une autre ſubſtance, & qu'il a perdu ſa premiere pureté & ſimplicité, étant devenu un corps metallique tres abondant en humidité ſuperfluë, & chargé d'une lividité terreſtre qui le rendent incapable de cette action.

Ce ſeroit une grande bêtiſe de s'imaginer qu'en mettant de la ſemence d'un homme avec du ſang d'un autre homme, on pourroit faire une nouvelle generation, ſur ce fondement que la ſemence n'eſt autre choſe que la tres-pure partie du ſang, lequel a reçu une grande digeſtion, & que le ſang eſt ſeulement plus humide & plus cru ; mais ſi au lieu de cela le ſperme étoit jetté dans la matrice d'une femme où il ſe trouve un ſang menſtruel

ſtruel fort cru, lequel par la vertu du Sel de la matrice a acquis une certaine acuité & ponticité, alors ce ſperme ſe trouvant dans ſon propre vaſe s'y reincruderoit ſans doute par la voye de la putrefaction, & paſſeroit à une nouvelle generation. Il en eſt de même de l'Argent vif, car quoy qu'il ſoit de même nature que l'Or & que par ſon abondante humidité il s'inſinuë aiſément dans ſes pores, & y faſſe une diſgregation des moindres parties, en ſorte qu'il paroiſſe diſſout; toutefois ce ſeroit une grande erreur de croire une pareille diſſolution bonne, qui proprement n'eſt autre choſe qu'une corroſion du metal, comme ſont celles qui ſe font avec les eaux fortes vulgaires. Un tel Argent vif n'eſt pas nôtre ſang menſtruel, & ce n'eſt que pour tromper les ignorans, que les Auteurs ſe ſervent de ce nom équivoque.

L'Or & l'Argent vif vulgai-

res ne conviennent point du tout à l'œuvre Phisique, non seulement à l'égard de leur propre substance, mais encore parce qu'il leur manque une chose qui dans nôtre Art est d'une absoluë necessité, à sçavoir un agent propre. Je n'entends pas parler icy de cet agent interne qui est la vertu du Souphre solaire, dont nous parlerons cy-aprés; mais de l'agent externe lequel doit exciter l'interne, & l'amener de puissance en acte; or cet agent a été separé de l'Or dans la fin de sa decoction, c'est à dire qu'à mesure qu'une nouvelle forme d'Or a été introduite dans la matiere, cet agent s'est retiré aprés y avoir toutefois imprimé sa propre vertu, (comme dispute tres-bien sur cela l'Auteur du Livre intitulé *Margarita pretiosa*) en sorte qu'il n'est resté qu'une seule substance materielle déterminée par l'action de l'agent interne aprés son excitation. Si donc la Nature a sepa-

ré de l'Or cet agent parce qu'ils ne peuvent compatir ensemble, pourquoy voudrions-nous le rejoindre derechef, en verité cela seroit ridicule, tandis que nous pouvons avoir un corps avec lequel cet agent se trouve uni par les poids de la Nature, ausquels si on sçait ajoûter les poids de l'Art, alors l'Art achevera ce que la Nature n'a pû faire. Zachaire parle aussi fort doctement dans son opuscule, de l'Argent vif vulgaire comme étant privé de cet agent externe, & nous enseigne qu'il n'est demeuré tel que nous le voyons, que parce que la Nature ne luy a pas ajoint son propre agent, que se peut-il de plus clair, & de plus intelligible; si si donc l'Or, & l'Argent vif vulgaires sont destituez de leur agent propre, que pouvons-nous esperer de bon de leur cuisson. Le Comte Bernard semble avoir eu la même pensée, lors que défendant de prendre pour l'œuvre Phi-

ſique, les animaux, les vegetaux, & les mineraux, il ajoûte, & les metaux ſeulement, comme s'il vouloit dire les metaux qui ſont reſtez ſeuls & ſans agent, ainſi que l'explique l'Auteur du Livre intitulé *Arca aperta.* Or il eſt certain qu'entre tous les metaux ces deux ſeulement, à ſçavoir l'Or & l'Argent vif, peuvent être dits ſans agent propre ; l'Or parce que ſon agent en a été ſeparé dans la fin de ſa decoction, & l'Argent vif parce qu'il n'y a jamais été introduit, & qu'il eſt demeuré ainſi cru & indigeſte. Que les Chimiſtes aprennent donc de là, combien ils ſe trompent lors qu'ils travaillent avec l'Or & l'Argent vif ; prenant l'un pour le diſſolvant & l'autre pour ce qui doit être diſſout ; & combien peu ils entendent les Philoſophes. Pour nous, nous vous diſons hardiment que ny l'Or vulgaire, ny l'Argent vif vulgaire ne doivent point entrer dans l'œvure Philo-

sophique ; ny en tout ny en partie. Qu'aprés cela chacun fasse valoir tant qu'il voudra son opinion, il me suffit de sçavoir que je suis dans la verité, & que je l'ay manifestée au monde.



II.

Mà, se à gli occulti sensi apron la mente,
Ben vedon manifesto,
Che manca, e à quello, e à questo
Quel foco universal, ch' è spirto agente.
Spirto che in violente
Fiamme d'ampia fornace
Abbandona fugace
Ogni mettal, che senza vivo moto
Fuor de la sua miniera è corpo immoto.

CHAPITRE II.

Notre Poëte semble souscrire à l'opinion que nous venons d'expliquer, en disant que les metaux vulgaires sont sans esprit ou agent, parce qu'ils l'ont perdu dans la fusion ; ce qui insinuë que tous les metaux étant encore dans leurs mines ont avec

eux cet agent, à la reserve seulement de l'Or & de l'Argent vif, lesquels quoyque dans mines n'ont pourtant pas leur agent propre, parce que comme nous avons fait voir, il a été separé de l'Or par sa decoction finalle, & n'a jamais été joint à l'Argent vif par la nature; mais afin que le Lecteur ne retombe pas dans sa premiere erreur, il est temps que nous disions quelque chose de la generation des metaux.

Tous les Philosophes assurent unanimement que les metaux sont formez par la Nature de Souphre & de Mercure, & engendrez de leur double vapeur; mais la plûpart, expliquent trop briévement & trop confusement la maniere dont se fait cette generation; nous disons donc que la vapeur des Elemens, comme nous l'avons cy-devant montré, sert de matiere à toute la matiere inferieure, or cette vapeur est tres-pure & presque imperceptible, ayant besoin de quelque envelope au moyen de

laquelle elle puiſſe prendre corps
autrement elle s'envoleroit & re-
tourneroit dans ſon premier cahos.
Cette vapeur contient en ſoy un
eſprit de lumiere & de feu , de
la nature des corps celeſtes , le-
quel eſt proprement la forme de
l'Univers. En ſorte que cette va-
peur ainſi impregnée de l'eſprit
univerſel, repreſente aſſez bien le
premier cahos, dans lequel tout ce
qui étoit neceſſaire à la creation
étoit renfermé , c'eſt à dire la ma-
tiere univerſelle, & la forme uni-
verſelle. C'eſt elle qu'Hermés ap-
pelle vent , lequel porte en ſon
ventre le fils du Soleil. Lors donc
que par le mouvement des corps
celeſtes elle eſt pouſſée vers le
centre, comme elle ne peut de-
meurer ſans agir , elle s'inſinuë
dans la Terre qui eſt le centre du
Monde ; mais ayant beſoin d'un
corps pour ſe rendre ſenſible , elle
prend un corps d'air qui eſt le
même que nous reſpirons , & ſe
renferme en luy pour ſervir d'a-
liment à la vie qui eſt en nous ,
&

& en même temps pour nourrir & vivifier toute la Nature ; cette vapeur est attirée au travers de l'air par nôtre feu interne, lequel la transmuë & la convertit en sa propre nature, mais toutefois aprés l'avoir fait passer par des milieux convenables, comme nous le ferons voir plus amplement quelque jour en traitant de la veritable anatomie de l'homme. Cet air est attiré si promptement & si naturellement qu'il est impossible de concevoir aucun tems, aucun lieu, aucun corps dans lequel ne se fasse pas une telle attraction, ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de vuide dans la Nature, comme l'attestent tous les Philosophes & tous les Scholastiques ; & bien que quelques-uns tâchent de prouver le contraire par des experiences, ce sont de mauvaises preuves fondées sur de fausses suppositions, car ils ne prennent pas garde, que ce qu'ils appellent vuide n'est qu'une simple rarefaction qui n'em-

pêche point qu'il n'y ait de l'air, ou une ſubſtance ſemblable dans laquelle reſide l'eſprit dont nous parlons.

Nul corps au Monde ne pourroit avoir ny conſerver ſon être ſubſtantiel s'il n'étoit doüé de cet eſprit, lequel ſe ſpecifie & reveſt la nature de chaque corps, pour y exercer les fonctions determinées de Dieu, lequel a voulu que chaque choſe eût en ſoy ſon eſprit ſpecifique pour la conſervation de ſon être ſubſtantiel : Et comme cet eſprit qui reſide en chaque corps eſt de la nature du feu, ainſi que nous l'avons expliqué au traité de la Creation, il eſt ſans doute qu'il a ſans ceſſe beſoin d'un aliment qui luy ſoit propre, la nature du feu étant d'être nourri & alimenté continuellement pour remplacer ce qu'il diſſipe auſſi continuellement, à cauſe du mouvement perpetuel qui eſt en luy, auſſi bien que dans les corps celeſtes doüez de ce même eſprit.

Le mouvement de cet eſprit,

tel qu'il ſe fait dans les corps, eſt caché & ne ſe peut jamais apercevoir par les ſens, à moins que l'Art ne conduiſe ce même eſprit à une nouvelle generation par le miniſtere de la Nature ; à la verité nous voyons bien que les animaux attirent cette vapeur ſpirituelle qui eſt dans l'air, mais à l'égard des autres corps, dont la nature eſt plus groſſiere & plus impure, il n'eſt pas ſi facile à cet eſprit de s'y inſinuer lors qu'il n'eſt revêtu que du corps de l'air; il a donc beſoin d'un corps plus ſolide, & qui ait plus d'affinité avec les corps terreſtres ; c'eſt pourquoy cette pure vapeur des Elemens s'inſinuë dans l'eau & ſe reveſt de ſon corps, & par ce moyen les vegetaux & les mineraux reçoivent bien plus facilement leur aliment, à cauſe de cette conformité à leur nature ; cet eſprit donc n'eſt pas ſeulement renfermé dans l'air, mais auſſi dans l'eau.

L'eau eſt diſperſée par toute la

Terre, & devient quelquefois ſalée comme nous l'avons fait voir. Or il arrive qu'en certains lieux où l'air eſt renfermé, cet air par la ſimpathie, & la correſpondance qu'il a avec les corps celeſtes eſt émû de leur mouvement; ce mouvement de l'air excite la vapeur renfermée dans cette eau ſalée, & rarefie l'eau; dans cette rarefaction il ſe fait une grande commotion, & dilatation des Elemens, & comme en même tems d'autres vapeurs ſulphureuſes qui ſont auſſi répanduës dans ces lieux là, à cauſe de la continuelle generation du Souphre qui s'y fait (comme nous l'avons encore fait voir cy-deſſus) viennent à s'élever, il arrive qu'elles ſe mêlent avec la vapeur aqueuſe & mercurielle, & circulent enſemble dans la matrice de cette eau ſalée, d'où ne pouvant plus ſortir elles ſe joignent au ſel de cette eau, & prennent la forme d'une Terre lucide qui eſt proprement le Vitriol de nature; le Vitriol n'étant autre

choſe qu'un ſel dans lequel ſont renfermez les eſprits mercuriels & ſulphureux, & n'y ayant rien dans toute la Nature qui contienne ſi abondamment & ſi viſiblement le Souphre que le Vitriol, & tout ce qui eſt de la nature du Vitriol.

De ces eaux Vitrioliques, par une nouvelle commotion des Elemens cauſée par celle de l'air dont nous avons parlé, s'éleve une nouvelle vapeur qui n'eſt ny mercurielle ny ſulphureuſe, mais qui eſt de la nature des deux, & en s'élevant par ſon mouvement naturel, elle éleve auſſi avec elle quelque portion de ſel, mais la plus pure, la plus lucide, & la mieux purifiée par l'attouchement de cette vapeur; en ſuite dequoy elle ſe renferme dans des lieux plus ou moins purs, plus ſecs ou plus humides, & là ſe joignant à la feculence de la Terre ou à quelqu'autre ſubſtance, il s'en engendre diverſes ſortes de mineraux, de la generation ſpecifique

desquels nous traiterons Dieu aydant en quelque autre occasion. Mais à l'égard de la generation des metaux, nous disons que si cette double vapeur parvient à un lieu où la graisse du Souphre soit adherante, elles s'unissent ensemble, & font une certaine substance glutineuse qui ressemble à une masse informe, de laquelle par l'action du Souphre agissant sur l'humidité vaporeuse qui est abondante en ces lieux-là, se forme un metal pur ou impur selon la pureté ou l'impureté des lieux, car si ces vapeurs sont pures & les lieux aussi tres-pures, il s'engendrera un metal tres-pur à sçavoir l'Or, duquel le propre agent sera separé à la fin de la decoction, en sorte qu'il ne restera plus que la seule humidité mercurielle, mais coagulée ; & s'il arrive que la decoction ne s'acheve pas, & que le Souphre ne soit pas entierement separé, alors il s'engendrera divers metaux imparfaits qui le seront plus ou moins à pro-

portion de la pureté ou de l'impureté de la vapeur & du lieu, & tels metaux ſont dits imparfaits, parce qu'ils n'ont pas encore acquis une entiere perfection par la derniere forme.

A l'égard de l'Argent vif vulgaire, il s'engendre auſſi de cette même vapeur, lors que par la chaleur du lieu, ou la commotion des corps ſuperieurs, elle s'éleve avec les plus pures parties du ſel, mais ſeparée de ſon agent propre, dont l'eſprit s'eſt évaporé par un mouvement trop ſubit, comme il arrive à l'eſprit des autres metaux dans la fuſion; & cela fait qu'il ne reſte dans l'Argent vif que la partie materielle privée de ſon mâle, c'eſt à dire de ſon agent ou eſprit ſulphureux, & qu'ainſi il ne peut jamais être tranſmué en Or par la decoction de la Nature, à moins qu'il ne fût de nouveau impregné de cet agent, ce qui n'arrive jamais.

Par ce que nous avons dit il eſt

aiſé de voir combien le Vitriol eſt éloigné, dans la generation des metaux, & quelle illuſion ſe font ceux qui travaillent ſur luy comme ſur la veritable matiere de la Pierre, dans laquelle doit reſider actuellement la veritable eſſence metallique.

On voit auſſi que les metaux tandis qu'ils ſont dans leurs mines, ont avec eux leur propre agent, mais qu'ils en ſont privez par la fuſion, & ne retiennent que l'écorce & l'envelope de ce Souphre qui eſt proprement la ſcorie du metal, par où eſt encore condamnée l'erreur de ceux qui travaillent ſur les metaux imparfaits, aprés qu'ils ont ſouffert la fuſion.

Mais quelque miſerable Chimiſte inferera peut être de là, que les metaux imparfaits étans encore dans leurs mines, pourroient donc bien être le ſujet ſur lequel l'Art doit travailler ; quand on luy accorderoit la conſequence,

toûjours ſeroit-ce mal à propos qu'il entreprendroit de travailler ſur eux, puis que nous avons fait voir que les vapeurs mercurielles dont ces metaux imparfaits ont été formez, où les lieux de leur naiſſance étoient impurs & contaminez ; comment donc pourroient-ils donner cette pureté qu'on demande pour l'Elixir ; il n'appartient qu'à la ſeule nature de les purifier, ou à ce bienheureux Souphre aurifique, c'eſt à dire à la Pierre parfaite & achevée, laquelle en cet état eſt un vray feu ètheré tres-penetrant qui dans un inſtant donne la pureté aux metaux, en ſeparant d'eux leurs excremens, & y introduiſant la fixité & la pureté, parce qu'il eſt luy-même tres-fixe & tres-pur ; & ſi l'artiſte pretendoit ſeparer luy-même ces impuretez, il arriveroit qu'en y travaillant, cet eſprit ou cet agent ſi neceſſaire à l'œuvre s'enfuiroit de ſes mains ; c'eſt donc

l'ouvrage de la Nature, & non pas de l'Art ; mais ce que l'Art peut faire, c'eſt de prendre un autre ſujet déja preparé par la Nature, duquel nous traitterons dans un Chapitre exprez, le plus clairement qu'il nous ſera poſſible, pour le ſoulagement des pauvres Etudians, & pour la gloire du tres-Haut.



III.

Altro Mercurio, altro Oro Hermete
addita :
Mercurio humido, e caldo,
Al foco ogni hor più saldo.
Oro, ch' è tutto foco, e tutto vi-
ta.
Differenza infinita
Non fia chor' manifesti
Da quei del Volgo questi?
Quei, corpi morti son, di spirto
privi,
Questi Spirti corporei, e sempre
vivi.

CHAPITRE III.

ON n'entend parler chez les Philosophes que d'Or vif, d'Or Philosophique ; mais bien loin de vouloir nous expliquer ce que c'est, il semble qu'ils prennent à tâche de le voîler, & de l'enveloper sous des ombres, cependant comme c'est en cela principalement que consiste le veri-

table fondement de la doctrine ; & même de la pratique, j'ay cru ne pouvoir mieux faire que d'en dire presentement quelque chose.

Ce n'est pas sans raison que les Philosophes luy ont donné le nom d'Or, car il est réellement Or en essence, & en substance, mais bien plus parfait & plus achevé que celuy du vulgaire : c'est un Or qui est tout Souphre, ou plutôt, c'est le vray Souphre de l'Or ; un Or qui est tout feu, ou plutôt le vray feu de l'Or qui ne s'engendre que dans les cavernes & dans les mines Philosophiques ; un Or qui ne peut être alteré ny surmonté par aucun Element puis qu'il est luy-même le maître des Elemens ; un Or tres-fixe en qui seul consiste la fixité ; un Or tres-pur, car il est la pureté même ; un Or tout puissant, car sans luy tout languit ; Or balzamique, c'est luy qui preserve tous les corps de pourriture; Or animal, c'est l'ame des Ele-

mens, & de toute la Nature inferieure ; Or vegetable, c'eſt le principe de toute vegetation ; Or mineral, car il eſt ſulphureux, mercuriel, & ſalin ; Or étheré, car il eſt de la propre nature des Cieux, & c'eſt un vray Ciel terreſtre voilé par un autre Ciel ; enfin c'eſt un Or ſolaire, car c'eſt le fils legitime du Soleil, & le vray Soleil de la Nature ; c'eſt luy dont la vigueur fortifie les Elemens, dont la chaleur anime les eſprits & dont le mouvement meut toute la Nature ; de ſon influence naiſſent toutes les vertus des choſes, car il eſt l'influence de la Lumiere, une portion des Cieux, le Soleil inferieur & la Lumiere de la Nature, ſans laquelle la ſcience même eſt aveugle ; ſans ſa chaleur la raiſon eſt imbecille ; ſans ſes rayons l'imagination eſt morte ; ſans ſes influences l'eſprit eſt ſterile, & ſans ſa Lumiere l'entendement demeure dans de perpetuelles Tenebres. C'eſt donc tres-à-propos que les

Philoſophes luy ont donné le nom d'Or vif, puis qu'il eſt luy-méme, comme j'ay dit, la vie de l'Or, & de ſa propre ſubſtance ; car l'Or n'eſt qu'une ſubſtance mercurielle tres-pure ſeparée de ſes excremens, & de ſon propre agent externe, dans laquelle le Souphre interne, ou autrement le feu intrinſeque a introduit ſes qualitez, par leſquelles les autres qualitez élementaires ont été changées, & ſont demeurées ſoûmiſes à la domination de celles-cy ; ce qui fait que l'Or eſt inalterable, car toutes les qualitez des Elemens ſont en luy dans un tel équilibre qu'il n'y a plus de lieu au mouvement, en ſorte que le volatil étant ſurmonté par la nature du fixe, & le fixe également mêlé avec le volatil, il en reſulte une certaine homogeneïté qui fait ſa perfection & la pureté du composé.

L'Or vif des Philoſophes n'eſt encore autre choſe que le pur feu du Mercure, c'eſt à dire la plus

digeſt & la plus accomplie portion de la tres-noble vapeur des Elemens ; c'eſt l'humide radical de la Nature plein de ſon chaud inné, c'eſt une lumiere revêtuë d'un corps étheré parfaitement pur, comme nous l'avons expliqué au Chapitre de la creation, où nous avons fait voir que la Lumiere ne pouvant reſider dans cette region inferieure, le Createur l'avoit renfermée dans le feu & l'avoit revétuë de ſon corps ; or ce feu eſt un pur eſprit qui fait ſa demeure dans le centre des Elemens, & ſert de vehicule à la Lumiere ; nôtre eſprit donc eſt joint à l'humide radical des choſes, & reſide particulierement dans le chaud inné ; ce qui fait qu'à bon droit les Sages ont dit de leur Or vif, que c'étoit la tres-pure vapeur des Elemens ſur laquelle l'eſprit igné avoit commencé d'agir, & y avoit imprimé ſa fixité, la faiſant paſſer en nature de Souphre, d'où elle a pris le nom de Souphre des Philoſo-

phes, à cauſe de la qualité ignée qui domine en elle ; elle ne laiſſe pas auſſi d'être appellée tres-ſouvent du nom de Mercure, parce que toute ſon eſſence dépend de la ſubſtance mercurielle.

C'eſt ce Souphre qui agit en tout compoſé, & qui ayant en ſoy la nature de la Lumiere celeſte, veut à ſon exemple, continuellement ſeparer la Lumiere des Tenebres, c'eſt à dire le pur de l'impur ; c'eſt là le veritable agent interne, qui agit ſur ſa propre matiere mercurielle, ou humide radical dans lequel il ſe trouve renfermé. C'eſt la forme informant toutes choſes ; & dans l'ordre de la generation, c'eſt de ſon action & de l'alteration qu'il cauſe, que naiſſent toutes les diverſes couleurs, ſelon les divers degrez de la digeſtion ; mais ſa couleur propre & naturelle eſt le rouge parfait, auquel ſe termine toute ſon action, & où ſe manifeſte ſon entiere domination ſur le ſujet alteré. C'eſt le chaud inné

lequel

lequel se repaît continuellement de son propre humide radical, & comme celuy-cy fournit sans cesse la matiere, l'autre agit aussi perpetuellement. C'est enfin le veritable artisan de la Nature par qui se manifestent les vertus simpathiques, & par qui se font toutes les attractions ; d'où il nous est aisé de comprendre la Nature de la foudre qui n'est autre chose qu'une exhalaison tres-seche de la Terre, laquelle étant répanduë dans les airs ne démande qu'à s'élever, & dans cette élevation venant à se purifier & à se dépoüiller des feces & des excremens ausquels elle est jointe, elle commence à sentir peu à peu ses forces simpathiques. Cette exhalaison contient en soy cette vapeur des Elemens que nous avons dit étre répanduë par toute la Nature, mais revêtuë d'un corps, parce qu'elle a déja acquis quelque fixité au moyen de la siccité terrestre ; & comme dans cette nouvelle élevation elle se trouve

jointe à une autre vapeur plus volatile qui exhale inceſſamment de la Terre, elle eſt contrainte de s'élever avec elle juſqu'au plus haut de l'air, où ſe trouvant plus pure & plus dégagée de ſes excremens ; comme j'ay dit, elle prend une nature ignée, & continuant à s'élever toûjours davantage à cauſe de la vapeur volatile à laquelle elle eſt unie, elle s'échauffe enfin & s'altere par le mouvement des Etoilles, & des corps celeſtes ; en ſorte qu'ayant attiré à ſoy les plus ſubtiles parties terreſtres de l'exhalaiſon, & tout ſon humide radical étant conſumé, elle eſt dans un inſtant tranſmuée en un Souphre terreſtre lequel étant de nature fixe n'eſt plus porté en haut, comme il arrive aux Souphres volatils, mais tombe en terre avec tant d'impetuoſité qu'il n'y a point d'obſtacle aſſez fort pour luy reſiſter. La méme choſe arrive au Souphre des Philoſophes, lors qu'il eſt projetté ſur de l'Argent

vif, car par ſon feu, il change en ſa nature tout l'humide radical qui eſt tres-abondant dans l'Argent vif, aprés en avoir ſeparé & rejetté les excremens; & cet Argent vif devient luy-méme Souphre & medecine dans toutes les parties, pourvû que l'humidité ſe trouve inferieure à la vertu & ſiccité du Souphre ; car ſi la projection ſe fait ſur une trop grande quantité d'Argent vif, en ſorte qu'elle abſorbe & ſurmonte la vertu du Souphre, alors il n'eſt changé & fixé qu'en Or, dans lequel il ſe fait un temperament entre l'humide radical & le chaud inné. Au reſte la foudre étant portée au travers de l'air par ſa propre vertu, eſt attirée en Terre par un autre Souphre qui ſe trouve fixe en elle, parce que le fixe s'éjoüit de la Nature fixe, & va avec precipitation l'embraſſer, & ſe joindre à luy ; aprés quoy la foudre étant tombée en Terre, ſon mouvement ceſſe, & ſe trouvant dans un lieu qui luy eſt propre,

& où par la presence de l'attirant, il se fait plutôt une retention qu'une attraction, elle demeure en repos, se reffroidit & se concentre dans son propre corps, aprés avoir deposé sa ferocité, & reprimé sa violence ; à l'égard de ses effets prodigieux il ne s'en faut point étonner, car comme c'est le feu tres-fixe de la Nature, il détruit en un clein d'eil tout ce qu'il touche & en consume tout l'humide radical, à peu prés comme une grande flamme en devore une moindre, & qu'une grande Lumiere en absorbe une mediocre.

Il arrive aussi quelquefois que la foudre acquiert dans ces exhalaisons, une certaine nature specifique, suivant laquelle elle determine son action, en sorte qu'elle détruira une chose, & ne fera aucun dommage à un autre ; ce qui provient de ce qu'elle attire à soy, & absorbe seulement ce qui est de sa nature, laissant ce qui luy est étranger ? & quoyque

chaque corps ait en ſoy cet humide radical des Elemens, qu'il ſoit d'une ſeule & même nature par tout, & qu'il n'y en ait point de deux ſortes, toutefois parce qu'il ſe trouvera dans quelque corps des eſprits ſpecifiques oppoſez à ceux de la foudre, & qu'il ſera outre cela environné de divers excremens, alors la foudre ſentant une nature contraire à la ſienne, ſe portera ailleurs, & s'attachera à un autre ſujet. A l'égard de ces eſprits ſpecifiques nous en traiterons plus amplement dans nôtre ſeconde partie, il ſuffit pour le preſent d'avoir fait connoître d'où proviennent les vertus ſimpathiques & la force des attractions.

L'effet du Souphre, ou chaud inné des Elemens duquel nous traitons dans ce preſent Chapitre, ſe découvre encore mieux dans la poudre à canon, car elle abonde extremement en vapeur aërienne mercurielle, à cauſe de la nature du Souphre & du Salpêtre qui y ſont renfermez ; mais parce que ſon

humide eſt cru & plus volatil que fixe par ſa nature aërienne, quoy que cet humide ait pourtant en ſoy ſon chaud inné ou feu interne; il arrive que lors qu'elle eſt embraſée, elle demonſtre entierement ſa nature volatile, & remonte en haut vers ſa patrie, à cauſe de la conformité qu'elle a avec les choſes ſuperieures, enlevant avec ſoy des portions d'exhalaiſon terreſtre & ignée; mais elle ne fait que vaguer au milieu des airs, ſans qu'il y ait en elle aucun ſentiment d'attraction, ny aucun mouvement qui la porte plus loin, & dans cet état indifferent elle ſert ſeulement à la Nature pour de nouveaux uſages; mais ſi la nature fixe étoit en elle, alors elle chercheroit le centre de la Terre, & s'y precipiteroit, comme on voit qu'il arrive à la foudre, ou à la poudre fulminante de l'Or, dont les experts ſçavent bien extraire le Souphre fixe (ſuivant ce qu'enſeignent fidelement pluſieurs Auteurs) lequel aprés qu'il a été

mêlé avec des choſes inflammables, & volatiles, à la façon de la poudre à canon, devient luy-même inflammable, mais étant enflamé, il ne s'envole pas dans les airs, au contraire devenu plus libre & degagé de ſes excremens il ſe precipite vers la Terre à l'exemple de la foudre, & malgré tous les obſtacles il ſe cache en elle, à cauſe que le Souphre de l'Or, étant devenu fixe par la Nature, eſt puiſſamment attiré par le feu fixe qui eſt renfermé dans la Terre, & ainſi par ſon propre mouvement il eſt entraîné vers le lieu de ſa Sphere. Puis qu'on diſcerne donc ſi viſiblement de ſemblables attractions; pourquoy ne voudra-t'on pas, que ce qu'on appelle vertus occultes, & ſimpathiques viennent de la même cauſe, quoyque cela ne ſoit pas tout à fait ſenſible aux ignorans. O combien y a t'il de choſes dans le cours ordinaire de la Nature qu'on attribuë fort mal à propos à ces vertus occultes; mais il n'appar-

tient pas à de malheureux Philosophâtres de connoître la nature des choses, cet avantage est reservé aux seuls vrays Philosophes; que ceux donc qui s'arrestent ainsi aux causes occultes, s'en tiennent aux vaines subtilitez de l'école; quoy qu'il fût beaucoup mieux pour eux de passer pour Chimistes, & que cela leur servît au moins à la connoissance de quelque veritez, que d'aboyer comme ils font contre la Lune, faisant voir qu'ils ne sont au fonds que des bêtes; mais que chacun se berce à son gré de ses propres chimeres, j'y consens de bon cœur.

Nôtre Souphre est à bon droit appellé Or vif, puis qu'il est en effet le mouvement & la vie de toutes choses, & nôtre Poëte en a tres-doctement décrit la nature, en disant qu'il est chaud, & humide, tres-fixe au feu, & pourtant de nature spirituelle, ce qui fait que c'est veritablement un esprit corporifié. Il n'est donc pas surpreant que les Philosophes le cachent

cachent aux ignorans, & ne le découvrent que ſous le nom d'Or vif; parce qu'en luy conſiſte tout le ſecret, & toute la ſcience; mais examinons un peu en quel lieu, & en quel corps principalement on le peut trouver, afin d'en expliquer fidellement toute la theorie.

Le Souphre dont il s'agit eſt renfermé en tout corps, & nul corps ne peut ſubſiſter ſans luy, comme il eſt aiſé de l'inferer de ſa nature, il eſt dans les vallées, il eſt dans les montagnes, il eſt au profond de la Terre, dans le Ciel, dans l'air, en toy, en moy, en tout lieu enfin, & en tout corps, en ſorte qu'on peut fort bien dire que l'Or vif des Philoſophes ſe trouve par tout; mais proprement on le doit trouver dans ſa maiſon, & c'eſt là qu'il faut le prendre, autrement ce ſera en vain qu'on le cherchera ailleurs. Or la maiſon de l'Or eſt le Mercure, comme l'enſeignent tous les Philoſophes, c'eſt donc dans la maiſon du

Mercure qu'il le faut chercher, mais il ne faut pas entendre icy le Mercure vulgaire, car quoy qu'il s'y trouve aussi, & que son corps le renferme, toutefois ce n'est qu'imparfaitement & en puissance seulement, comme nous avons déja dit. Aprens donc à connoître le Mercure, & sache que là où il reside principalement & plus abondamment, c'est là que se trouve le Souphre; sache de plus que c'est un vray feu, & que le feu vit de l'air; où donc l'air abonde davantage c'est là qu'il se nourrit, qu'il croît, & qu'il se trouve facilement; mais prens garde à le bien discerner, dans les lieux, où quoy qu'emprisonné, il ne laisse pas d'exercer quelque sorte d'Empire, & non pas en ceux où il est absolument soûmis aux autres & soüillé par des excremens; car le feu de la Nature tend toûjours à dominer sur les autres Elemens s'il n'en est empêché par l'abondance d'eau qui luy est contraire, ou qu'il ne soit suffoqué sous les

excremens, de là vient qu'il eſt écrit, ne mange pas du fils dont la mere abonde en menſtruë.

Les Philoſophes ont donc cherché leur Pierre dans les mineraux, dans la penſée d'y trouver une nature fixe, & une permanence propre à conſerver la vie dans ſon être, parce que les mineraux ſont d'une nature plus fixe à cauſe de la groſſiereté des Elemens qui les compoſent, & l'abondance d'eau & de terre qui eſt en eux, ce qui fait que leur humide radical approchant davantage de la fixité, ſe convertit plus aiſément en Souphre fixe. Outre cela les mineraux & ſur tout les metaux s'engendrent aux entrailles de la Terre où l'humide des Elemens que les influences ont porté au centre ſe conſerve en plus grande abondance, d'où vient que les principes dont les metaux ſont compoſez, ſont fort remplis de cet eſprit étheré, & outre cela encore à force de circuler en vapeur, & de ſe ſublimer, ils ſe purifient davan-

tage, au lieu que dans les autres composez on ne ſçauroit trouver cette naturelle & parfaite ſublimation, à cauſe de la poroſité des vaſes, la debilité des matrices qui feroit que tout ce qui ſe ſublimeroit s'envoleroit, ou ſi la ſubſtance étoit plus corporelle, il ſe feroit une alteration & une corruption tendante à generation avec quelque déperdition d'eſprits, qui particulierement dans la generation d'un enfant, penetrant la matrice cauſeroient divers ſimptomes ou à la tête ou à quelqu'autre partie du corps; les Elemens donc ne s'élevant pas en vapeur, ny ne ſe rarefiant pas, il ne ſe fait aucune circulation; & par conſequent point de purification; par où il eſt aiſé de voir de quelle excellence doit être la Pierre Phiſique, qui par le moyen d'une ſeconde ſublimation qui ſe fait dans le vaiſſeau Philoſophique, acquiert une bien plus grande perfection, & une pureté, ſi je l'oze dire, toute celeſte; ce qui fait qu'à bon

droit les Philosophes l'ont appellé leur Ciel.

IV.

O gran Mercurio nostro, in te s'aduna
Argento e Oro estratto
Da la potenza in atto,
Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,
Trina sostanza in una,
Vna, che in tre si spande:
O meraviglia grande?
Mercurio Solfo, e Sal, voi m'apprendete
Che in tre sostanze voi sol una siete.

CHAPITRE IV.

Nous avons déja discouru briévement du Mercure des Philosophes ; mais afin de le donner mieux à connoître, il faut sçavoir que c'est par les seuls Philosophes que ce Mercure est tiré de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable d'elle-méme d'a-

chever cette production ; parce qu'aprés une premiere ſublimation elle s'arreſte, & ſa matiere étant ainſi diſpoſée, elle y introduit la forme faiſant de l'Or ou quelqu'autre metal, ſelon le plus ou le moins de decoction, & auſſi ſelon que les lieux ſont purs ou impurs. Les Philoſophes ont pris ſoin de cacher ce Mercure ſous des voiles, & de l'enveloper de paraboles; n'en ayant jamais parlé que par énigme, & ſur tout ſous le nom d'amalgame d'Or, & d'Argent vif vulgaires, donnant au Souphre le nom d'Or, & au Mercure celuy d'Argent vif, & cela pour mieux tromper les ignorans. Tous leurs mots ſont équivoques, & c'eſt là leur façon de parler ; tellement que ce ſeroit une pure bêtiſe de vouloir travailler ſuivant le ſon de leur paroles. Si cet amalgame ne ſe faiſoit qu'avec l'Or & l'Argent vif vulgaires, ô que de gens deviendroient poſſeſſeurs de la Pierre Philoſophale, tout le monde ſe-

roit Philoſophe, & la ſcience ſeroit aiſée à acquerir par cette ſeule operation ; mais qu'eſt-ce au fonds qu'on peut recuëillir d'un pareil amalgame quoyque fait avec beaucoup de ſoin, rien ſans doute ; & il n'y a qu'un eſprit ſubtil & penetrant qui puiſſe bien comprendre le Mercure & le Souphre des Philoſophes, auſſi bien que leur union ; que les Chimiſtes ceſſent donc de s'arreſter au ſon des mots, & qu'ils ſachent que de travailler ſuivant leur ſens apparent, eſt une pure folie, & une diſſipation de biens, ce qu'ils reconnoitront enfin à leurs dépens.

Aprés que par la ſublimation l'Art a purifié le Mercure, ou la vapeur des Elemens, à quoy eſt requiſe une induſtrie merveilleuſe, alors il faut l'unir à l'Or vif, c'eſt à dire y introduire le Souphre, afin qu'ils ne faſſent enſemble qu'une ſeule ſubſtance, & un ſeul Souphre ; c'eſt cette union que l'Artiſte doit parfaite-

ment connoître ; & les points ou milieux par lesquels il y peut parvenir, sans quoy il sera frustré de son attente. Il a besoin pour cet effet de sçavoir plusieurs choses, mais sur tout si le Mercure & le Souphre sont bien purifiez, ce qui n'est pas aisé, à moins de connoître bien le principal agent de cet œuvre, le vaisseau qui y est propre, & plusieurs autres choses enseignées par les Philosophes au sujet de la sublimation. Quand donc ils seront bien purifiez, il faudra les unir parfaitement & les amalgamer ensemble, afin que par l'addition de ce Souphre l'ouvrage soit abregé, & la teinture augmentée. C'est icy où nous devons imiter le silence des Philosophes, de peur que la science ne soit profanée ; car il est écrit de laisser ceux qui errent, dans leur erreur, & que ce n'est que par la permission de Dieu qu'on parvient à la connoissance de cet œuvre, lequel consiste à sçavoir conjoindre le Soleil & la

Lune dans un ſeul corps. Mais afin auſſi qu'on ne nous accuſe pas d'envie, ſi nous n'en diſons pas davantage, nous proteſtons que ſi à la verité nous nous ſommes reſervez quelque choſe, il n'y a au moins aucun menſonge dans tout ce que nous avons dit ; que nous n'avons enſeigné aucune operation Sophiſtique ; que nous n'avons point propoſé diverſes matieres, & qu'enfin nous avons fait voir clairement qu'il n'y a qu'une ſeule verité, quoyque par un juſte jugement de Dieu, elle ſoit voilée pour quelques-uns.

Nous ajoûtons encore que ce Mercure eſt tres-ſouvent appellé par les Philoſophes leur cahos, parce qu'en luy eſt renfermé tout ce qui eſt neceſſaire à l'Art ; par la même raiſon encore ils l'ont nommé leur corps, le ſujet de l'Art, la Lune pleine, l'argent vif animé, & d'une infinité d'autres noms. Et parce que les trois principes y ſont également balancez par l'operation de la Nature,

les Philoſophes à cauſe de cette parfaite union des principes, l'ont quelquefois appellé Vitriol, en effet le mariage du Soleil & de la Lune s'y fait voir à l'œil, on y voit le Roy dans ſon bain, Joſeph dans ſa priſon, & l'on y contemple le Soleil dans ſa Sphere; mais l'explication de tous ces noms demanderoit un gros volume, ainſi nous la remettrons à une autre fois.



V.

Mà doue è mai questo Mercurio aurato,
Che sciolto in Solfo, e sale,
Humido radicale
De' i mettalli divien, seme animato?
Ah ch'egli è imprigionato
In carcere si dura,
Che per fin la Natura
Ritrar nol può da la prigione alpestra,
Se non apre le vie l'Arte Maëstra.

CHAPITRE V.

LE Souphre des Philosophes est comme nous avons dit enclos dans l'intime de l'humide radical, mais emprisonné sous une si dure écorce qu'il ne peut s'élever dans les airs qu'avec une extreme industrie de l'Art; car la Nature n'a pas dans les mines un menstruë convenable capable de dissoudre & délivrer ce Souphre,

faute de mouvement local, & selon que la vapeur s'éleve, ou qu'elle demeure renfermée, tout ce qui est de la premiere composition demeure aussi ou s'envole; mais si derechef elle pouvoit dissoudre, putrefier & purifier le corps metallique, sans doute elle nous donneroit elle-même la Pierre Phisique, c'est à dire un Souphre exalté & multiplié en vertu. Tout fruit, ou tout grain qui n'est pas derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, ne multipliera jamais, mais demeurera tel qu'il est. Or l'Art qui connoit le bon grain, prend ce grain, & le jette dans sa terre aprés l'avoir bien fumée & preparée, & là il se pourrit, se dissout, & se subtilie tellement, que sa vertu prolifique s'étend & se multiplie presque à l'infini; & au lieu que d'abord cette vertu étoit renfermée & comme assoupie dans un seul grain, elle acquiert dans cette regeneration tant de force & d'étenduë qu'elle est contrain-

ce d'abandonner ſa premiere demeure, pour ſe loger dans pluſieurs autres grains. Que les Diſciples de l'Art conſiderent donc attentivement comment par le ſeul acte de la putrefaction & de la diſſolution, ce Souphre interne acquiert une ſi grande vertu renfermée dans le premier grain qui eſt ſi ſimple d'abord, & à laquelle on n'en ajoûte point de plus grande, eſt tellement fortifiée & purifiée par elle-même, qu'elle paſſe aiſément de la puiſſance à l'acte en multipliant ſon humide radical par l'humide radical des Elemens auquel elle ſe joint; car c'eſt en cela que conſiſte la vertu ſpecifique, & point du tout en autre choſe; tout de même ſi l'on ſçait prendre le grain Phiſique, & qu'on le jette dans ſa terre bien fumée, bien purgée de ſes Souphres impurs, & amenée à une parfaite pureté, il eſt ſans doute qu'il pourrira, que le pur ſe ſeparera de l'impur dans une veritable diſſolution, & qu'enfin il paſ-

ſera à une nouvelle generation beaucoup plus noble.

Si tu ſçais trouver cette terre, mon cher Lecteur, il te reſte peu de chemin à faire pour atteindre à la perfection de l'œuvre. Au reſte ce n'eſt point une terre commune, mais une terre Vierge; ce n'eſt pas non plus celle que les fols cherchent dans la terre ſur laquelle nous marchons, où il n'y a nul germe & nulle ſemence, mais c'eſt celle qui s'éleve ſouvent au deſſus de nos têtes & ſur laquelle le Soleil terreſtre n'a point encore imprimé ſes actions. Cette terre eſt infectée de vapeurs peſtilentielles, & de venins mortiferes, deſquels il faut la purger avec beaucoup de ſoin & d'artifice, & l'aiguiſer par ſon menſtruë cru, afin qu'elle acquiere plus de vertu pour diſſoudre. Au reſte il ne faut pas entendre icy cette terre des Sages où les vertus des Cieux ſe trouvent ramaſſées, & dans laquelle le Soleil & la Lune ſont enſevelis, car une pareille terre ne s'acquiert

que par une veritable & complette calcination Phiſique; mais celle dont il s'agit icy eſt une terre qui appete les embraſſemens du mâle, c'eſt à dire la ſemence Solaire, en un mot elle eſt deſignée chez les Philoſophes par le nom de Mercure; mais prens garde, cher Lecteur, de ne pas confondre ce nom de Mercure, & prens pour ton maître & ton guide le Chapitre cinquiéme, afin que par ſon moyen tu te débarraſſes de ces filets; car cet Art eſt un Art myſterieux qui ne ſe peut apprendre, qu'aprés avoir bien connu ſes veritables principes, attaches-toy donc à les connoître, & tu parviendras à la fin que tu deſires.



VI.

L'arte dunque, che fa? Ministra accorta
Di Natura operosa
Con fiamma vaporosa,
Purga il sentiero, e a la prigion ne porta,
Che non con altra scorta,
Non con mezzo migliore
D'un continuo calore,
Si soccorre à natura, ond'ella poi
Scioglie al nostro Mercurio i ceppi suoi.

CHAPITRE VI.

LA Nature a toûjours accoûtumé de se servir de chaleur pour la generation des choses, & cette chaleur est manifeste & sensible dans les animaux ; à l'égard des vegetaux elle est à la verité insensible, mais elle ne laisse pas d'être comprehensible suivant que le Soleil s'avance ou se recule, ce qu'on appelle les saisons ; quoy qu'il

qu'il ne faille pas croire que la chaleur du Soleil ſoit une cauſe efficiente, mais ſeulement une cauſe occaſionnelle ; le feu éterne de la Nature étant excité par le mouvement du Soleil & des autres Spheres. Mais pour ce qui eſt des mineraux, la chaleur n'y eſt jamais perceptible, ſi ce n'eſt par accident lorſque les Souphres s'enflamment, & une telle chaleur ne contribuë point à la generation, au contraire elle brûle & détruit ce qui eſt déja engendré dans les lieux voiſins, ainſi il faut chercher pour eux une autre chaleur, & l'on trouvera qu'elle ne doit pas s'appercevoir par les ſens, parce que ſi cela étoit, l'ouvrage de la Nature ſeroit trop promt, mais elle doit être telle qu'on s'apperçoive plutôt du froid, comme il arrive dans les mines où regne un froid perpetuel, malgré lequel (ce qui eſt admirable) la Nature conſerve toûjours la cauſe de la generation ; c'eſt à dire une chaleur qui ne repugne

point au froid, & qui étant de la nature des Etres ſuperieurs eſt plutôt intelligible que ſenſible; mais ce n'eſt pas merveille que nos ſens étant renfermez dans un corps groſſier, ne puiſſent diſcerner ce qui eſt d'une ſubſtance ſpirituelle: nous concevons bien par exemple dans les choſes artificielles que l'aiguille d'une montre ſe meut ſans ceſſe, & nous jugeons de ſon mouvement par les effets qu'il produit; cependant il n'y a perſonne qui ait le ſens aſſez ſubtil pour apercevoir ce mouvement, quelque application qu'il ait à l'obſerver; on peut donc aiſement conclure par un argument tiré du petit au grand, que le mouvement de la Nature beaucoup plus ſubtil que celuy de l'Art doit être imperceptible à nos ſens. Enfin c'eſt une chaleur de la nature des eſprits qui eſt d'être toûjours en mouvement; & comme le mouvement eſt la cauſe de la chaleur, elle a une faculté innée d'échauffer. On en peut trouver quelque idée dans

les eaux fortes, & dans de semblables esprits qui ne brûlent pas moins en Hyver, que le feu fait en tout temps, & qui font de tels effets qu'on les croiroit capables de détruire toute la Nature, & la reduire à rien ; toutefois l'humide radical des Elemens ne craint point leur voracité, car en luy comme nous avons dit, reside un feu d'une nature beaucoup plus noble qui méprise cet autre feu. De là vient que l'Or qui abonde en cet humide radical, n'est point détruit par de telles eaux, & quoy qu'il paroisse quelquefois dissout par elles & reduit en nature d'eau, ce n'est qu'une illusion des sens, puis qu'il sort de ces mêmes eaux aussi beau qu'auparavant, en conservant son même poids ; ce qui n'arrive pas aux autres corps, parce que leur humide n'est pas si terminé ni si digeré par le feu intrinseque de la Nature, lequel se trouve suffoqué en eux par l'humidité trop cruë, ce qui le rend languissant, & susceptible d'alte-

ration par le feu de ses eaux fortes, en sorte qu'il s'envole aisément, & que le composé est reduit à rien, ne restant plus qu'une cendre corrodée; à l'égard de ces esprits corrosifs ils sont appellez feux contre nature parce qu'ils détruisent la nature. Que les ignorans aprennent donc de là combien ils errent, quand ils prennent de pareilles eaux pour dissoudre les metaux, ou d'autres matieres semblables, au lieu de se servir du même feu dont se sert la Nature, lequel il faut seulement sçavoir bien aiguiser, afin de le rendre plus actif, & plus convenable à la nature du composé. Au reste la construction de ce feu est tres-ingenieuse, & en cela consiste presque tout le secret Phisique, les Philosophes n'en ayant rien dit ou tres-peu de chose; pour nous nous en parlerons cy-aprés, nous contentant pour le present d'avertir les Chimistes de se donner bien de garde de construire leur feu avec les eaux fortes &

vulgaires, car ce n'eſt pas avec un tel feu qu'il faut ſecourir la Nature, mais avec un feu doux, naturel & adminiſtré à propos.

VII.

Si, sì queſto Mercurio animi in-
dotti
Sol cercar voi dovete,
Che in lui ſolo potete
Trovar ciò che deſian gl' Ingegni
dotti.
In lui già ſon ridotti
In proſſima potenza
E Luna, e Sol, che ſenza
Oro, e Argento del Volgo, uniti in-
ſieme
Son de l'Argento, e l'oro il vero
ſeme

CHAPITRE VII.

IL eſt dit dans le Dialogue de la Nature, & ailleurs, qu'on juge aiſément du principe qui fait agir, par la fin qu'on ſe propoſe. Mais à l'égard des Chimiſtes il n'eſt

pas difficile de voir que le but auquel ils aspirent est de faire de l'Or, & qu'ils ne sont portez à l'acquisition de cet Art que par ce seul motif. La tirannie que l'Or exerce sur les cœurs, s'est tellement emparée du monde, qu'il n'y a aucun Païs, aucune Ville, aucun endroit où l'Or ne manifeste son pouvoir; il n'y a point de Sçavant, point de Païsan, point d'enfant même qui ne soit réjoüy par son éclat, & ne soit attiré par sa beauté; & cela parce qu'il est de la nature humaine de desirer le bien, & de rechercher ce qu'il y a de plus parfait. Or il n'y a rien sous le Soleil de plus parfait que ce fils du Soleil, dans lequel est gravé le veritable caractere du pere; ce n'est point un enfant adulterin, mais son fils legitime, & sa veritable race revêtuë de toute sa splendeur, qui a reuni en soy toutes ses vertus, & qui les départ ensuite liberalement aux autres. Rien n'est si beau dans le Ciel que le Soleil, rien de si

parfait ſur la Terre que l'Or ; auſſi toute la troupe Chimique n'aſpire qu'à ſa poſſeſſion ; d'où il arrive que telle qu'eſt leur fin ; tel eſt leur travail, c'eſt à dire que leur intention étant d'avoir de l'Or, le fondement de leur travail eſt l'Or ; mais ils ne ſçavent pas que pour la multiplication des choſes, on ne demande pas le fruit ny le corps, mais le ſperme & la ſemence du corps avec laquelle il ſe puiſſe multiplier. Mais il eſt temps d'expliquer en peu de mots ce que c'eſt que ce ſperme ou cette ſemence.

Nous avons déja dit cy-devant en pluſieurs endroits, que le veritable ſujet de la Nature, ou ſubſtance des corps étoit l'humide radical, & nous avons ſi bien fait voir la Nature de cet humide radical, qu'il ne reſte plus à ſçavoir que l'ordre de ſa ſpecification, & la maniere de ſa multiplication. Pour y parvenir, il faut regarder comme une choſe conſtante que le feu de la Nature,

ou autrement le Souphre de nature reside dans cet humide radical, & qu'il est le grand artisan de la Nature auquel elle obeït absolument, car ce qu'il veut, la Nature le veut aussi. Or ce feu ainsi renfermé dans les corps ne desire que de s'étendre en vertu, & en quantité; c'est pourquoy il convertit sans cesse en soy l'humide radical, & se multiplie en le consumant; mais cela se fait imperceptiblement, & à mesure, autrement la nature du corps se détruiroit si on ne luy fournissoit pas toûjours un nouvel humide pour remplacer l'humide consumé. Ce feu est le chaud inné toûjours plein de vie & de chaleur; mais il est gouverné par des esprits specifiques lesquels sont de la nature de la Lumiere surceleste, & ont reçu cette specification dans le point de la creation par la vertu ineffable de Dieu, & selon son bon plaisir, auquel la Nature ne fait qu'obeïr, en suivant sans relâche ses Loix éternelles. Ces esprits spe-

cifiques

cifiques demeurent constamment dans les corps jusqu'à ce qu'ils soient entierement consumez, & reduits à rien; c'est à dire tant que l'humide radical subsiste en tout ou en partie, mais luy une fois détruit la vertu specifique est aussi détruite. Ce chaud inné enrichi de son esprit specifique reside, comme nous avons dit, dans le domaine royal de l'humide radical, comme le Soleil dans sa propre Sphere; la nature du corps luy obeït, & l'humide radical luy fournit sans cesse sa matiere & son aliment, lequel est aussi sans cesse devoré par ce feu, & converti dans sa propre nature; mais cette coction est plus ou moins forte, & la Nature opere plus ou moins facilement selon le plus ou le moins d'excremens qu'elle rencontre. Cet humide est dispersé par tout le corps, & se conserve dans le centre de la moindre particule d'iceluy, & lors qu'il abonde en humidité c'est le sperme du corps, mais si cette humidité est termi-

née & plus cuite, alors c'eſt proprement la ſemence du corps. La ſemence n'eſt donc autre choſe qu'un point inviſible du chaud inné revêtu de ſon eſprit ſpecifique, lequel reſide dans l'humide radical, & cet humide aprés quelque alteration eſt proprement le ſperme du corps.

Cette ſemence en quelque regne que ce ſoit, animal, vegetable ou mineral veut ſans ceſſe ſe multiplier autant qu'elle en a le moyen; mais elle eſt ſouvent contrainte de demeurer en repos & ſans action renfermée dans ſon corps, à cauſe que la Nature n'a pas de mouvement local, à moins que l'Art induſtrieux n'excite la chaleur interne par quelque moyen externe, & ne luy donne lieu par cet aiguillon de raſſembler ſes forces, & de reveiller ſa vertu pour s'en ſervir à devorer ſon humide radical, & ainſi ſe multiplier; mais l'humide radical qui eſt l'aliment propre de la ſemence eſt auſſi quelquefois tellement enveloppé d'ex-

cremens qu'il ne ſçauroit aider au chaud inné, en ſorte qu'il demeure tout languiſſant & ſans action, quoyque le propre de ſa nature ſoit d'agir ; & alors ne pouvant attirer à ſoy qu'une tres-petite portion de l'humide radical, & encore avec beaucoup de peine & de temps, il arrive enfin par l'émotion naturelle & l'intemperie des Elemens, qu'il ſe détruit entierement, & retourne vers ſa Patrie ; d'où il revient dans de nouveaux corps ; ainſi la corruption de l'un eſt la generation de l'autre par une continuelle viciſſitude des choſes.

Dans le regne animal, le chaud inné attire des alimens l'humide qui luy eſt neceſſaire pour ſa reſtauration & par cette attraction, les parties du corps affoiblies ſe refourniſſent d'un nouvel humide à la verité, mais pourtant plus cru, quoy qu'il ſoit de même nature, & qu'il ait d'autant plus d'affinité avec luy, que ces alimens ſont le plus ſouvent pris du même re-

gne ; ils ſont quelquefois pris auſſi du vegetable où cet humide a reçu une ſpecification particuliere, mais plus convenable pourtant à la nature animale que celuy qui ſe trouve dans les mineraux ou dans les Elemens dont la nature eſt trop univerſelle. Au reſte tous ces humides radicaux ſont d'une même ſubſtance & eſſence, à la difference que quelqu'uns n'ont reçu aucune coction, & que les autres l'ont reçuë en partie.

La Nature dans ſes operations paſſe toûjours par des milieux, & ne va jamais d'une extrémité à l'autre ſi elle n'y eſt forcée, ce qui arrive tres-rarement ; comme on le remarque dans les gens, qui au rapport de quelques Auteurs, ont vêcu pendant un certain temps d'air ſeulement, ou de terre appliquée ſur leur eſtomach, d'où on pretend qu'ils ayent tiré l'humide qui étoit renfermé ; mais quand cela ſeroit vray, il n'en faudroit pas faire une regle ; quoy qu'il en ſoit, l'humide radical eſt

attiré de toutes les parties du corps pour le rétabliſſement du chaud inné qui a été conſumé, & toutes ces diverſes parties ſe trouvant pleines de cet aliment, rejettent un certain ſuperflu aqueux qui a quelque affinité avec l'eau, lequel demeure répandu par tout le corps, juſqu'à ce que par la faculté attractive de certaines parties, il y ſoit attiré & conſervé pour l'uſage du ſperme; enſuite dequoy venant à recevoir ſa determination dans les vaſes Spermatiques, il devient enfin un veritable ſperme, lequel ayant été répandu par tout le corps, & en ayant ramaſſé en ſoy toute la vertu, contient à cauſe de cela en puiſſance tous les membres du corps diſtinctement, & de là s'établit la verité de cette doctrine que le ſperme eſt le dernier & le plus parfait excrement de l'aliment.

Ce ſperme veut toûjours être ſeparé du corps groſſier, pour être porté dans un lieu pur, où il puiſſe ſervir à la generation de l'ani-

mal ; & comme c'eſt l'extrait & la quinteſſence du corps, il eſt neceſſaire qu'il ſoit diſſout par quelque choſe de fort pur, afin que le chaud inné, où le point ſeminal contenu en luy ſe puiſſe aiſément fortifier, & multiplier en vertu ; pour donc y parvenir, la Nature a donné cet inſtinct à l'animal de s'accoupler avec ſa femelle, afin que par cet accouplement ce ſperme fût porté hors de ſon lieu, & jetté dans une matrice convenable.

Le ſperme maſculin étant entré dans la matrice s'unit dans l'inſtant avec le ſperme feminin, d'où reſulte un certain ſperme de nature hermaphrodite ; dans le ſperme feminin dominent les Elemens paſſifs, & dans le ſperme maſculin dominent les Elemens actifs, ce qui leur donne lieu d'agir & de patir entr'eux, car autrement s'ils étoient de même qualité, il ne ſe feroit pas d'alteration ny ſi facilement ny ſi promptement, & il ſeroit à craindre que la ver-

tu ſpecifique de ſa ſemence qui
eſt tres-ſubtile ne s'évanoüît.

Ces ſpermes venant à recevoir
quelque alteration, à quoy con-
tribuë la qualité acide du men-
ſtruë ; alors le chaud inné com-
mence à agir ſur l'humide & l'aſ-
ſimile à ſoy ; & ainſi croiſſant en
vertu & en quantité, il devient
plus mur & plus actif, en ſorte
que recevant toûjours un nouvel
aliment du menſtruë, il le tranſ-
muë en chair, en os, & en ſang.
Mais comme nous traiterons de
cela dans ſon lieu, il ſuffit pour
le preſent de ſçavoir, que ce ſper-
me s'augmente par la tranſmuta-
tion du ſang menſtruel, & que
ce ſang menſtruel abonde en hu-
midité, laquelle ſert à faire cor-
rompre le ſperme, c'eſt à dire que
par ſa crudité & ſon acidité, il
corrompt les Elemens humides de
l'humide radical, & les diſſout ;
en ſorte qu'étant purifiez par cet-
te alteration, ils deviennent un
aliment plus noble & plus propre
pour la ſemence, à laquelle ils

donnent lieu d'agir avec plus de vertu, & de conduire les choſes à plus une grande maturité. Mais c'eſt aſſez parler du regne animal.

A l'égard du vegetable nons diſons de même, que le ſperme des vegetaux eſt leur humide radical répandu dans toute la maſſe du corps, lequel eſt abondant en humidité aqueuſe ; ce ſperme ne demande qu'à être ſubtiliſé & élevé en haut par l'attraction de l'air ſuperieur, parce qu'il eſt air luymême, & que la Nature s'éjoüit de la Nature ; de là vient que les arbres, & les plantes s'élevent en haut, laiſſant en bas la partie groſſiere, juſqu'à ce qu'étant parvenus à une ſubtilité convenable, & le pur étant toûjours ſeparé de l'impur, ils paſſent enfin en grain de ſemence. Ce grain où eſt renfermé le ſperme eſt de Nature hermaphrodite & contient en ſoy les qualitez maſculine & feminine, car les vegetaux n'ayant pas un mouvement local pour faire l'ac-

couplement des deux natures, il a été neceſſaire que cette double nature fût contenuë dans les grains, & dans les ſemences. Ces grains demeurent ſans action, & ne paſſent point à une nouvelle generation, à moins qu'ils ne ſoient mis en mouvement par un agent externe, mais ſi le Laboureur les jette dans une terre qui leur ſoit propre, comme dans une matrice, dans laquelle il y ait une humeur cruë & menſtruale, alors ils ſe corrompent par le moyen de cette humeur, & d'un certain eſprit acre-nitreux, & par cette corruption le ſperme eſt purifié, & la ſemence diſſoute, laquelle attire à ſoy ſon aliment pour ſa reſtauration; mais n'en trouvant pas ſuffiſamment dans le grain même elle eſt obligée d'en attirer de la terre dont elle fortifie & multiplie ſa vertu; & en même temps par cette attraction, ſont auſſi attirées quelques parties de terre & d'eau qui ſervent de voyes aux autres Elemens & à l'humide radical, &

de cette façon la ſemence croît en quantité à l'égard du corps, & en qualité à l'égard de ſa vertu. La ſemence eſt puiſſamment portée à une telle attraction, en ſorte que ne pouvant demeurer en repos, elle va d'elle-même au devant du nutriment, s'étendant en racines, leſquelles ſe gliſſent ſous terre pour y chercher ſans ceſſe un nouvel aliment, & quoy qu'il y en ait abondamment dans l'air, toutefois celuy qui eſt dans la terre a plus d'affinité avec la nature du grain, parce qu'il eſt moins ſpirituel; ce qui a obligé le Maître de la Nature de diſpoſer tellement les choſes, qu'en même temps que les grains ſeroient ſemez, le froid de l'Hyver environât la terre, afin que les pores étant bouchez, la ſemence ne pût aller prendre ſon aliment dans l'air, mais qu'elle le cherchât dans la terre, où comme nous avons dit il eſt plus convenable à ſa nature.

Outre cela par l'action du grand

froid, cette vapeur des Elemens, ou cet humide radical cru des choses se conservent bien mieux en terre, parce que les pores en étant bouchez, les racines s'étendent bien plus librement dans son sein, & y deviennent bien plus vigoureuses, y prenant un corps dur & solide, à cause de la froideur de la terre, & de la grossiereté de l'eau; mais quand le Printemps vient reprendre la place de l'Hyver, alors les pores de la terre s'ouvrent; & cette vapeur venant à s'exhaler, les racines qui se trouvent destituées d'aliment, sont obligées d'aller le chercher dans l'air, où elles sentent qu'il est; ce qui fait qu'elles s'enlevent, & sont comme attirées en haut, & dans cette élevation le pur est toûjours plus aisément separé de l'impur, l'aliment grossier étant attiré des racines pour la production de la masse seulement; au reste la plante croît & se fortifie jusqu'à ce qu'elle soit parvenuë à un âge de perfection, aprés quoy

ſon attraction étant affoiblie, elle eſt contrainte de s'arrêter dans les termes de ſa grandeur, mais le pur ne laiſſe pas toûjours d'être ſeparé de l'impur, & de ſe renfermer ſous une écorce d'où il ſe forme une grande quantité de nouveaux grains ; & ainſi ſe fait la multiplication des vegetaux, par laquelle d'un ſeul corps, il en naît pluſieurs d'une façon merveilleuſe.

Venons preſentement aux mineraux, & diſons qu'ils ſont produits de la même maniere, parce que la Nature eſt une, & la même par tout ; à l'égard des metaux en particulier, comme nous avons déja traité de leur generation, nous y renverrons le Lecteur, nous contentans de dire quelque choſe icy de leur ſemence. La ſemence des metaux eſt proprement leur chaud inné, c'eſt à dire le feu enclos dans l'humide radical, & parce que la Nature a eu le temps & le lieu propre pour bien purifier leur humide & le ſubtilier en

vapeur, on peut dire que les metaux à raiſon de leur grande homogeneïté ne ſont autre choſe que l'humide radical luy-même, ſur tout les metaux parfaits, leſquels n'ont retenu aucune ſcorie, ny aucun Souphre externe, mais en ont été ſeparez. Cet humide eſt appellé d'un autre nom, Argent vif, mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait été purifié & ſubtilié aſſez parfaitement pour avoir acquis entierement une nature ſpermatique; au contraire il a contracté dans la terre quelque groſſiereté par l'union d'une ſubſtance aqueuſe en laquelle les metaux abondent extrémement, ce qui fait que ce ſont proprement des fruits de l'eau, comme les vegetaux le ſont de la terre; pour ce qui eſt des autres Elemens ils y ſont mêlez diverſement.

Le ſperme donc des metaux eſt renfermé dans un corps, lequel corps eſt l'Argent vif, tant du vulgaire que celuy des autres me-

taux, & c'eſt luy qui en eſt proprement la matiere, en ſorte que ſi vous ſeparez du metal la ſubſtance de l'Argent vif (ce qui eſt facile à faire,) ce qui reſte n'eſt plus un metal. Ce ſperme ne laiſſe pas d'être ſoüillé, parce qu'il eſt renfermé dans un corps de terre & d'eau, & bien que cette eau & cette terre ſoient tres-pures & tres-reſplandiſſantes au regard des autres corps, toutefois par raport à la ſemence, ce ne ſont que comme des feces, & comme une écorce; parce que le point ſeminal eſt de la nature du Ciel dont il participe beaucoup plus que de la nature inferieure. Ce ſperme eſt le veritable vehicule de la Lumiere celeſte qui ne pouvoit loger que dans un corps auſſi pur; & ce corps eſt proprement la moyenne ſubſtance de l'Argent vif, dont Geber & les autres parlent tant, diſant que c'eſt la Pierre connuë des Philoſophes, & deſignées dans leurs Chapitres, & que c'eſt enfin le veritable ſperme des me-

taux, lequel il faut neceſſairement avoir, puis que ſans luy la multiplication de la ſemence eſt impoſſible. La ſemence des metaux eſt donc encloſe dans ce ſperme, de la même maniere qu'il a été dit à l'égard des autres regnes; mais dans des degrez differens, ſelon le plus ou le moins de coction & de purification. Elle ſe peut auſſi extraire de tous corps, mais fort facilement à l'égard de quelques-uns, & tres-difficilement à l'égard des autres, c'eſt à dire quaſi point du tout. Il eſt neceſſaire à l'Artiſte de bien connoître cette ſemence, & l'ayant connuë, l'extraire pour operer une nouvelle generation & multiplication; mais avant cela il eſt neceſſaire que ſon ſperme ſe putrefie, ſe ſepare, & ſe purifie par un moyen propre & un menſtruë convenable, dans une matrice qui la ſoit auſſi, aprés quoy tu la trouveras multipliée, & tu auras la veritable Pierre des Philoſophes, & le Souphre de ſageſſe. Je te

dis encore que cette ſemence a ſur tout acquis dans les metaux la nature fixe, ce qui a obligé les Philoſophes de la chercher particulierement en eux, afin d'avoir une medecine fixe, qui ne ſe conſumât pas aiſément, ny ne s'envolât à une douce chaleur. Sois donc prudent, mon cher Lecteur, dans l'extraction de cette ſemence ſi tu veux parvenir à l'œuvre Philoſophique, & que cela te ſuffiſe.



VIII.

Pur ogni ſeme inutile, ſi vede,
Se incorrotto, e integro
Non marciſce, e vien negro.
Al generar la corruttion precede.
Tal Natura provede
Ne l'opre ſue vivaci,
E noi di lei ſeguaci,
Se non produrre aborti al fin vogliamo,
Priá negreggiar, che biancheggiar dobbiamo.

CHAPITRE VIII.

NOtre Poëte enſeigne icy briévemeut ce que nous avons déja expliqué, à ſçavoir que ſans la putrefaction, il eſt impoſſible d'atteindre au but deſiré, qui eſt la delivrance du Souphre, ou ſemence renfermée dans la priſon des Elemens, & en effet il n'y a que ce ſeul moyen, car ſi la ſemence n'eſt jettée en terre pour y

pourrir; elle demeure inutile, la Nature nous enseignant de proceder par la corruption à la multiplication des semences. Or cette corruption ne s'accomplit que dans un menstruë approprié, comme nous l'avons fait voir en parlant des animaux & des vegetaux. Dans les animaux le menstruë est placé dans la matrice, où le sperme se corrompt & à l'égard des vegetaux leur menstruë se trouve dans la terre, où les semences sont reincrudées & corrompuës. Pour ce qui est des mineraux, leur menstruë est renfermé dans leur propre matrice qui est prise pour leur terre; mais comme dans les animaux les matrices doivent être confortées, & les femelles nourries des meilleurs alimens, sans quoy l'embrion auroit de la peine à être poussé dehors, ou resteroit tres-infirme, & comme il faut aussi dans les vegetaux que la terre soit labourée, purifiée, appropriée, & fumée, autrement en vain y jetteroit-t'on du grain; il en est de même des mine-

raux ; & ſur tout de nos metaux dans la procreation de l'Elixir; car ſi la ſemence aurifique n'eſt jettée dans une terre bien preparée, jamais l'Artiſte ne viendra à bout de ce qu'il ſouhaite, parce qu'autrement la matrice ſera infectée de vapeurs puantes, & de Souphres impurs ; ſois donc tres-circonſpect dans la culture de cette terre, aprés quoy jettes-y ta ſemence, & ſans doute elle te raportera beaucoup de fruit.



LA LUMIERE SORTANT par ſoy même des Tenebres.

OU

VERITABLE THEORIE de la Pierre des Philoſophes.

Canzone Terza.

I.

O Voi, che à fabricar l'Oro per Arte
Non mai ſtanchi trahete
Da continuo carbon fiamme inceſſanti,
E' i voſtri miſti in tanti modi, e tanti,
Hor fermate, hor ſciogliete,
Hor tutti ſciolti, hor congelati in parte.
Quindi in remota parte
Farfalle affumicate, e notte, e giorno
State vegliando à ſtolti fochi intorno.

CHAPITRE PREMIER.



E front des Chimiſtes toûjours moite de la ſueur qu'il diſtille ſans ceſſe, marque bien la diſſolution de leur

cerveau, mais il a beau s'en élever des vapeurs, elles sont si noires & si impures que bien loin que leur ignorance soit purgée, par ce moyen, & leur tête purifiée, elles ne font que découvrir leur folie. C'est le supplice des damnez d'avoir toûjours envie de voir la Lumiere, & d'être dans de perpetuelles Tenebres; il en est de même de ces Chimistes, car quoyque la Lumiere se leve pour les autres, ils demeurent toûjours ensevelis dans un profond sommeil, & leurs yeux sont dans un aveuglement qui ne finit point. Quel moyen de chasser d'autour d'eux les Tenebres qui les environnent, & comment dissoudre la grossiereté de leur esprit si le feu continuel de leurs fourneaux a tellement rarefié leur entendement qu'il ne leur en reste presque plus; vous les voyez sans cesse occupez à anatomiser toutes sortes de mixtes par leurs calcinations, dissolutions, cohobations, & sublima-

tions, s'imaginant avoir distinctement par ce moyen, les diverses substances des Elemens, & donnant à leurs mélanges, à leurs huiles, & à leurs folles confections divers noms, comme d'air, de feu, & semblables. Quelle extravagance de pretendre purger les corps de leur crasse, & de leur impureté, par le moyen des eaux corrosives, & contre nature. qui corrompent & détruisent la nature renfermée dans les mixtes. Ces eaux dissolutives des Philosophes ne doivent point moüiller les mains parce qu'elles sont du genre des esprits mercuriels & permanens, qui ne s'attachent qu'aux choses qui sont de leur propre nature; & s'ils lisoient les Auteurs, ils verroient qu'ils enseignent que nulle eau ne peut dissoudre les corps d'une veritable dissolution, que celle qui demeure avec eux dans une même matiere, & sous une méme forme, & que les metaux dissouts peuvent derechef recongeler. Mais en verité quelle

convenance y a-t'il entre les eaux de ces gens-là, & leurs corps, nulle sans doute, car au lieu de se joindre à eux, elles surnagent au dessus, & demeureroient de la sorte au feu jusqu'au jour du jugement. Malheureux qu'ils sont, ils pretendent être fort habiles, & ne se sont jamais donné la peine d'aprendre ce qu'il faut necessairement sçavoir avant toutes choses.

Il n'y a pas moins d'habileté à connoître l'eau des Philosophes, qu'il y en a à connoître leur Souphre; & l'ouvrage de la solution est aussi caché chez eux, que l'Or qu'ils entendent qu'il faut dissoudre est mysterieux; cela est cause que les ignorans prennent d'abord l'Or vulgaire ou quelqu'un des autres metaux, & qu'ils essayent de le dissoudre avec le Mercure, ou avec quelqu'autre mineral corrosifs, ce qu'ils font vainement; mais aussi quelle folle raison leur peut persuader qu'un corps terrestre sera conjoint avec une humi-

dité aqueuſe ſans un milieu qui puiſſe unir ces deux natures, tous les Philoſophes ordonnant expreſſement de combiner les Elemens par des milieux, & enſeignant que jamais les extremes ne peuvent être unis ſans une nature participante des deux; mais les pauvres gens ne ſçavent rien de ce qu'il faut ſçavoir, & ils veulent édifier ſans avoir un bon fondement, ils joignent enſemble diverſes choſes ſelon leur caprice & ſans examen, ils s'imaginent tout poſſible & tout aiſé. Il y en a pluſieurs d'entr'eux qui raiſonnans ſuivant la capacité de leur petit cerveau, établiſſent pour un axiôme indubitable que la matiere eſt une, qu'il la faut diſſoudre & purifier, puis en extraire ce qu'elle a de pur, & enſuite la joindre avec un Mercure bien lavé; aprés quoy ſans autre induſtrie, & ſans autre feu que celuy des charbons, on doit la commettre aux ſoins de la Nature. Ceux qui raiſonn nt de la ſorte ſont les plus

plus doctes, & pretendent entendre parfaitement les mots des Philoſophes ; mais les pauvres ignorans n'en comprennent pas la veritable intention. Car avant de commettre l'ouvrage à la Nature, il faut à l'exemple du Laboureur que l'Artiſte choiſiſſe le grain qui luy eſt neceſſaire, qu'il le dépure, & qu'en ſuite il le mette dans une terre bien cultivée ; aprés quoy il peut ſans difficulté le confier aux ſoins de la Nature, à l'ayde d'une ſimple chaleur adminiſtrée au dehors. Qu'ils commencent donc par entendre ce que c'eſt que nôtre grain, ce que c'eſt qne la culture de nôtre terre, & aprés ils pourront dire qu'ils ſçavent quelque choſe ; mais puiſque nous avons touché ce qui regarde la ſolution, il eſt à propos que nous l'examinions avec un peu d'attention.

Les Auteurs diſent qu'il y a trois ſortes de ſolution dans l'ouvrage Phyſique, l'une qui eſt la ſolution ou reduction du corps cru

& metallique dans ſes principes, à ſçavoir en Souphre & Argent vif, la deuxiéme eſt la ſolution du corps Phyſiqne, & la troiſiéme eſt la ſolution de la terre mineralle. Ces ſolutions ſont ſi envelopées de termes obſcurs qu'il eſt impoſſible de les entendre ſans le ſecours d'un maître fidele. La premiere ſolution ſe fait, lors que nous prenons nôtre corps metallique, & que nous en tirons un Mercure & un Souphre ; c'eſt là que nous avons beſoin de toute nôtre induſtrie, & de nôtre feu occulte artificiel pour extraire de nôtre ſujet ce Mercure ou cette vapeur des Elemens, la purifier aprés l'avoir extraite, & enſuite par le même ordre naturel, délivrer de ſes priſons le Souphre ou l'eſſence du Souphre ; ce qui ne ſe peut faire que par le ſeul moyen de la ſolution, & de la corruption, laquelle il faut parfaitement connoître ; le ſigne de cette corruption eſt la noirceur, c'eſt à dire qu'on doit voir dans le vaſe une certaine fumée noire, laquelle eſt engen-

drée de l'humidité corrompante de ton menſtruë naturel, car c'eſt d'elle que dans la commotion des Elemens ſe forme cette vapeur; ſi donc tu vois cette vapeur noire, ſois certain que tu es dans la droite voye, & que tu as trouvé la veritable methode d'operer. La deuxiéme ſolution ſe fait, quand le corps Phyſique eſt diſſout conjointement avec les deux ſubſtances cy-deſſus, & que dans cette ſolution tout eſt purifié, & prend la Nature celeſte; c'eſt alors que tous les Elemens ſubtiliez preparent le fondement d'une nouvelle generation, & c'eſt là proprement le veritable cahos Philoſophique, & la vraye premiere matiere des Philoſophes, (comme l'enſeigne le Comte Bernard) car c'eſt ſeulement aprés la conjonction de la femelle, & du mâle, du Mercure & du Souphre qu'elle doit être ditte la premiere matiere, & non auparavant; cette ſolution eſt la veritable reincrudation par laquelle on a une ſemence tres pure, & multipliée en vertu;

car ſi le grain demeuroit en terre ſans être reincrudé & reduit dans cette premiere matiere, en vain le Laboureur attendroit-il la moiſſon deſirée; tous les ſpermes ſont inutiles pour la multiplication s'ils ne ſont auparavant reincrudez, c'eſt pourquoy il eſt tres-neceſſaire de connoître parfaitement cette reincrudation, ou reduction en premiere matiere par laquelle ſeule ſe peut faire cette deuxiéme ſolution du corps Phyſique. A l'égard de la troiſieme ſolution, c'eſt proprement cette humectation de la terre ou Souphre Phyſique & mineral, par laquelle l'enfant augmente ſes forces; mais comme elle a principalement ſon raport à la multiplication, nous renverrons le Lecteur à ce que les Auteurs en ont écrit. Voilà ce que nous avions à dire briévement ſur le ſujet de la ſolution, afin que le Lecteur puiſſe bien comprendre tout ce qui appartient à la theorie, & qu'avec ce ſecours il liſe plus hardiment les Ecrits des Philoſophes, & ſe dépetre plus facilement de leurs filets,

I I.

Da l'inſane fatiche homai ceſſate
Ne più cieca ſperanza ,
Il credulo penſier col fumo indori.
Son l'opre voſtre inutili ſudori,
Ch' entro ſquallida ſtanza
Sol vi ſtampan ſul volto hore ſtentate.
A che fiamme oſtinate ?
Non carbon violento , acceſi faggi ,
Per l'Hermetica Pietra uſano i Saggi.

CHAPITRE II.

NOus devrions dans ce Chapitre, pour ſuivre l'ordre de nôtre Poëte, parler du travail ridicule des Artiſtes ignorans ; mais parce que nous en avons déja dit quelque choſe deça & de là, & que nous aurons encore occaſion d'en parler, nous n'y inſiſterons pas pour le preſent, de crainte d'être trop prolixes, nous nous contenterons ſeulement d'avertir le Lecteur ſur le ſujet du feu, qu'il ne faut pas entendre un

feu de charbon, de fumier, de lampe, ny de quelqu'autre genre que ce ſoit ; mais que c'eſt le feu dont uſe la Nature, ce feu ſi fort caché chez les Philoſophes, & dont ils ne parlent que tres-obſcurement ; la conſtruction duquel eſt auſſi difficile qu'elle eſt ſecrette, & ſi les Artiſtes la ſçavoient, nous pouvons aſſurer hardiment qu'ils n'auroient qu'à entreprendre l'œuvre des Philoſophes pour y reuſſir ; mais afin que le Lecteur ſoit convaincu de nos bonnes intentions ſur ce ſujet, nous allons paſſer à l'explication du Chapitre qui ſuit.



III.

Col foco, onde ſotterra al tutto giova
Natura, Arte lavora,
Che immitar la Natura Arte ſol deve:
Foco che è vaporoſo, e non è leve,
Che nutre, e non divora,
Ch' è naturale, e l'Artificio il trova,
Arrido e fà, che piova;
Humido, e ogni hor diſſecca, Acqua, che ſtagna,
Acqua, che lava i corpi, e man non bagna,

CHAPITRE III.

IE ne m'étonne pas ſi pluſieurs, & preſque tous ont erré faute de connoître le feu; car c'eſt comme ſi quelqu'un manquoit d'inſtrumens neceſſaires à ſon Art; il eſt ſeur qu'il ne viendroit jamais au but qu'il ſe propoſe, & ne feroit rien que d'eſtropié & d'imparfait.

Afin donc que vos ouvrages ſoient, ô enfans de l'Art, ſervez-vous de ce feu inſtrumental par lequel ſeul toutes choſes ſe font parfaites. Ce feu eſt répandu par toute la Nature, car ſans luy elle ne ſçauroit agir, & par tout où la vertu vegetative eſt conſervée, là auſſi ce feu eſt caché. Ce feu ſe trouve toûjours joint à l'humide radical des choſes, & accompagne continuellement le ſperme cru des corps; mais quoy qu'il ſoit ainſi répandu par toute la Nature inferieure, & diſperſé dans les Elemens, il ne laiſſe pas d'être inconnu au monde, & ſes actions ne ſont pas aſſez conſiderées. C'eſt ce feu qui cauſe la corruption des choſes, car c'eſt un eſprit tres-cru, ennemi du repos qui ne demande que la guerre & la deſtruction. C'eſt une choſe qu'on ne ſçauroit trop admirer dans la Nature que tout ce qui ſe trouve expoſé à l'air, tout ce qui eſt dans l'eau, ou ſous la terre ſe reduit à rien, & retourne dans ſon pre-

mier cahos. Les Pierres les plus ſolides, les plus fortes tours, les plus ſuperbes Edifices, les Marbres les plus durs, & tous les metaux enfin excepté l'Or, ſont reduits en poudre aprés une longue ſuite de temps. Le vulgaire ignorant a accoutumé d'attribuer une choſe ſi ſurprenante au temps qui devore tout ; & cela vient de ce qu'il ignore ce qui eſt caché dans les Elemens, & ſur tout dans l'air. C'eſt une flamme inviſible & inſenſible, qui inſenſiblement conſume tout, & l'envelope ſous un profond ſilence. Ce feu dont nous parlons eſt diffus dans l'air, parce qu'il eſt tout aërien de ſa Nature, par ſon eſprit cru il décompoſe les mixtes, & détruiſant les ouvrages de la Nature, il reduit toutes choſes dans leur premier eſtre par le moyen de la corruption ; c'eſt par luy que les couvertures de plomb de certains bâtimens, ſont aprés un long temps converties en une roüille blanche qui reſſemble à la ceruſe artificielle,

& qui étant lavée par l'eau des pluyes, ſe confond avec elle & ſe perd. Le fer tout de même eſt changé en ſcorie peu à peu, & une partie aprés l'autre; les cadavres des animaux, leurs oſſemens, les troncs des arbres, auſſi bien que leurs racines quaſi terrifiées, les Marbres, les Pierres, les metaux, enfin tout ce qui eſt dans la Nature tombe par ſucceſſion de temps, & eſt reduit au neant par cette ſeule cauſe, & par ce ſeul feu ſecret.

Ce feu eſt quelquefois appellé Mercure par les Philoſophes, par une équivoque de nom; parce qu'il eſt de nature aërienne, & que c'eſt une vapeur tres-ſubtile participant du Souphre avec lequel elle a contracté quelque ſoüilleure; & nous diſons de bonne foy que qui connoit le ſujet de l'Art, connoit auſſi que c'eſt là principalement que reſide nôtre feu, toutefois envelopé de feces & d'impuretez, mais il ne ſe communique qu'aux vrays Sages qui

le ſçavent conſtituer & purifier. Il a tiré du Souphre une imperfection, & une ſiccité aduſtible qui fait qu'on doit agir avec luy ſagement & avec precaution, ſi on veut s'en bien ſervir; autrement il devient inutile. Faute de ce feu la Nature ceſſe ſouvent d'agir dans les corps, & où l'entrée luy eſt deniée, là ne ſe fait aucun mouvement vers la generation, la Nature laiſſant ſon ouvrage imparfait dés que cet agent n'a plus ſon action libre. Ce feu eſt dans un continuel mouvement, & ſa flamme vaporeuſe tend perpetuellement à corrompre, & à tirer les choſes de puiſſance en acte; comme il ſe voit dans les animaux leſquels ne ſeroient jamais portez à la generation, ne rechercheroient jamais l'accouplement, & ne ſongeroient jamais à la production de leurs ſemblables, ſans ce feu prompt à ſe mouvoir qui excite & reveille leur propre feu lors qu'il eſt engourdi; c'eſt luy qui eſt la veritable cauſe du mou-

vement libidineux, par lequel l'animal eſt porté à ſe joindre à ſon ſemblable, & y eſt excité par un éguillon tres-picquant ; ce qui fait qu'en certain temps les animaux ſont tellement incitez à l'acte de la generation, que malgré tous les obſtacles, oubliant toute triſteſſe, & mépriſant toute douleur, ils s'y portent de toute leur puiſſance, & en ſuivent tous les mouvemens avec joye. Qui des hommes ſeroit aſſez fou pour ſouhaiter toutes les ſaletez attachez à cet action, qui voudroit ſe donner toutes les peines qui ſervent ordinairement de moyen pour y parvenir, & qui ne craindroit de s'expoſer aux maladies qui derivent de cette ſource, ſi on y étoit forcé par un mouvement violent, & entraîné par les Loix de la Nature ; c'eſt ce feu lequel répandu dans les membres agite tout le corps, uſurpant un pouvoir tirannique ſur les facultez qui luy ſont ſoûmiſes, & ſoûmettant toute nôtre volonté aux appetits de l'a-

me ; de ſorte qu'on peut dire, ſi quelqu'un reſiſte à ſes flammes, ce n'eſt que par un ſecours Divin, & par le frain d'une raiſon toute puiſſante. Cet eſprit tres-ſubtil s'inſinuë dans les entrailles, les émeut fortement, & par ſon feu allume toute la maſſe du ſang ; c'eſt par ſa chaleur que le feu interne eſt excité & comme invité au combat de Venus, car elle ſe porte avec violence aux vazes ſpermatiques, & les échauffe tellement, que la ſemence pleine d'eſprits ſe dilatant, & rompant les bornes de ſa priſon, ne demande qu'à être jettée dans la matrice de ſa femme, afin de s'y multiplier dans ſon propre vaiſſeau, en faiſant paſſer ſa vertû generative de puiſſance en acte.

Ce feu exerce un ſemblable pouvoir dans le regne vegetable, mais quoy qu'il s'y trouve renfermé dans tous les corps, neanmoins parce que les Elemens y ſont plus groſſiers que dans le regne animal, il n'eſt pas

excité ſi aiſément, & il a beſoin de l'induſtrie de l'Art, & qu'on appelle à ſon ſecours l'air, ou quelqu'autre Element afin d'être rendu plus actif & plus prompt à operer ; ce qui ſe remarque à l'arrivée du Printemps, & dans l'Eté, car alors les pores des corps étans ouverts, ce feu répandu dans les Elemens de l'eau, de la terre & de l'air s'inſinuë dans ces corps, & fait voir ſon action dans l'ouvrage de la vegetation. Sans ce feu la Nature accablé ſous le fais des excremens ne feroit que languir, au lieu qu'étant reveillée par ce mouvement vif & preſſant, elle agit ſans ceſſe, & devenuë plus vigoureuſe elle épand ſa vertu au long & au large.

On peut dire la même choſe des mineraux, & comme ils s'engendrent dans les cavernes de la terre, il eſt aiſé à cet eſprit de feu de s'y conſerver à cauſe de la ſolidité des lieux ; ce qui fait que la Nature y engendre plus com-

modement les metaux, sur tout si les lieux ont déja été purifiez par ce même feu. Mais comme il arrive quelquefois à cause de la froideur du lieu que les pores du corps sont bouchez, & que cela fait qu'ils demeurent sans action, pleins d'obstructions & d'excremens; alors cet esprit est obligé de vaguer dans ces antres, & y suscite souvent des mouvemens violens, aprés avoir abandonné son corps. Mais pour le mieux faire connoître ce feu, sache qu'il s'envelope ordinairement d'excremens sulphureux; parce qu'il appette la nature chaude, & qu'il se revest d'un habillement salin, ce qui fait que la terre étant pleine de Souphres, les metaux s'y engendre tres-aisément, pourvû que les autres causes materielles y interviennent; mais aprés que la Nature a achevé la generation des corps metalliques, il ne se fait point de multiplication à cause dés empéchemens dont nous avons parlé

cy-devant, & que ce feu s'évanoüit subitement, de là vient aussi que les metaux qui ont souffert le feu de fusion demeurent comme morts, parce qu'ils sont privez de leur moteur externe ; & c'est ce qui oblige l'Artiste quand la Nature a cessé d'agir, de la secourir en doublant ses poids, & en y introduisant un plus grand degré de feu.

Enfin nous disons que ce feu à cause de la siccité sulphureuse dont il participe, veut être humecté afin de s'insinuer plus librement dans le sperme humide feminin, & le corrompre par son humidité superfluë ; mais à cause de sa qualité volatile & seche, il est tres-difficile de l'attraper, & il faut le pescher avec un rez bien délié par un moyen qui soit propre à cela ; c'est dans cette occasion que l'Artiste doit connoître parfaitement les sympathies des choses & leurs proprietez, & qu'il doit être versé dans la magie naturelle. Le menstruë doit être

être égüiſé par ce feu afin que ſes forces en ſoient augmentées ; & il ne ſuffit pas à l'Artiſte de connoître le feu, il faut encore qu'il ſache l'adminiſtrer & qu'il entende parfaitement les degrez de ſa proportion ; mais comme cela depend de l'experience & de l'habileté des maîtres, nous n'en dirons pas davantage preſentement.



IV.

Con tal foco lavora l'Arte seguace
D'infallibil Natura,
Ch' oue questa manco, quella supplisce:
Incommincia Natura, Arte finisce,
Che sol l'Arte depura
Ciò che à purgar Natura era incapace.
L'Arte è sempre sagace,
Semplice è la Natura, onde se scaltrà
Non spiana una le vie, s'arresta l'altra.

CHAPITRE IV.

NOus avons fait voir cy-dessus en quoy consiste l'habileté de l'Art, à sçavoir, à secourir la Nature, & sur tout dans l'administration du feu tant externe qu'interne; ce dernier sert pour l'abbreviation de l'œu-

vre, & conſiſte dans l'addition d'un Souphre plus mur & plus digeſt, par le moyen duquel la ſublimation Phiſique ſe parfait entierement ; car le feu augmente le feu, & deux feux unis échauffent davantage & convertiſſent les Elemens paſſifs en leur nature, bien plus aiſément que ne ſçauroit faire un ſeul. C'eſt donc un tres-grand artifice que de ſçavoir ſecourir le feu par le feu, & tout l'Art de la Chimie n'eſt autre choſe que de bien connoître les feux, & les ſçavoir bien adminiſtrer.

Les Philoſophes nous parlent dans leurs Livres de trois ſortes de feux, le naturel, l'innaturel, & le feu contre nature. Le naturel eſt le feu maſculin, le principal agent, mais pour l'avoir il faut que l'Artiſte employe tous ſes ſoins & toute ſon étude, car il eſt tellement languiſſant dans les metaux & ſi fort concentré en eux, que ſans un travail tres-opiniâtre on ne peut le mettre en

action. Le feu innaturel eſt le feu feminin, & le diſſolvant univerſel, nourriſſant les corps, & couvrant de ſes aîles la nudité de la Nature, il n'y a pas moins de peine à l'avoir que le precedent. Celuy-cy paroît ſous la forme d'une fumée blanche, & il arrive tres-ſouvent que ſous cette forme il s'évanoüit par la negligence des Artiſtes. Il eſt preſque incomprehenſible, quoyque par la ſublimation Phyſique il apparoiſſe corporel & reſplendiſſant. Le feu contre nature eſt celuy qui corrompt le compoſé, & qui le premier à la puiſſance de diſſoudre ce que la Nature avoit fortement lié; il eſt voilé ſous une infinité de noms, afin d'être mieux caché aux ignorans, & pour le bien connoître, il faut beaucoup étudier, lire & relire les Auteurs, & comparer toûjours ce qu'ils diſent avec la poſſibilité de la Nature. Il y a outre cela divers feux comme de fumier, de bain, de cendres, d'écorces d'arbres, de noix, d'huile,

de lampe & autres qui tous ſont compris miſtiquement ſous la categorie de ces trois feux, ou par eux-mêmes, ou en partie, ou en tant qu'unis enſemble ; mais parce qu'il faudroit un gros volume pour expliquer tous ces noms, & pluſieurs autres encore qui ſe trouvent dans les Livres, il ſuffira pour le preſent, & dans le deſſein que nous avons d'éviter la prolixité, d'en avoir donné quelque idée, d'autant mieux que nôtre Poëte a ſi clairement décrit les proprietez de ce feu, qu'il ſemble n'être pas beſoin d'un plus grand éclairciſſement.



V.

Dunque à che prò tante ſoſtanze, e tante
In Ritorte, in Lambicchi,
S'unica è la materia, unico il foco?
Vnica è la Materia, e in ogni loco
L'hanno i Poveri, e i Ricchi,
A tutti ſconoſciuta, e a tutti inante.
Abjetta al volgo errante,
Che per fango a vil prezzo ogn'hor la vende,
Pretioſa al filoſofo, che intende.

CHAPITRE V.

PResque tous les Philoſophes conviennent entr'eux ſur l'unité de la matiere, & affirment unanimement qu'elle eſt une en nombre & en eſpece; mais pluſieurs d'entr'eux entendent parler de la matiere Phyſique qui eſt une ſubſtance mercurielle, & à cet égard ils diſent qu'elle eſt une: parce qu'en effet il n'y a qu'un ſeul Mer-

cure en toute la Nature, quoy qu'il contienne en soy diverses qualitez par lesquelles il varie, selon la diverse domination & alteration de ces qualitez. Pour moy je n'entends point icy cette sorte d'unité, mais celle qui regarde le sujet Physique que l'Artiste doit prendre à la main, & qui sans aucune équivoque est unique, car nôtre œuvre ne se fait point de plusieurs matieres, l'Art n'étant pas capable de mêler les choses avec proportion ny de connoître les poids de la Nature. Il n'y a donc qu'une nature, qu'une operation, & enfin qu'un seul sujet lequel sert de vaze à tant d'operations merveilleuses.

Ce sujet se trouve en plusieurs lieux, & dans chacun des trois regnes, mais si nous regardons à la possibilité de la Nature, il est certain que la seule nature metallique doit être aidée de la Nature, & par la Nature; c'est donc dans le regne mineral seulement ou reside la semence metallique,

que nous devons chercher le ſujet propre à nôtre Art, afin de pouvoir operer facilement ; mais quoy qu'il y ait pluſieurs matieres de cette ſorte, il y en a une pourtant qu'il faut preferer aux autres ; il y a divers âges dans l'homme, mais l'âge viril eſt le plus propre à la generation, il y a diverſes ſaiſons dans l'année, mais l'Automne eſt la plus propre à cüeillir la moiſſon, enfin il y a divers luminaires dans le Ciel, mais le Soleil eſt le ſeul propre à illuminer ; apprends donc à connoître qu'elle eſt la matiere la plus propre, & choiſis la plus facile. Nous rejettons ſur tout, toutes les matieres dans leſquelles l'eſſence metallique n'eſt pas renfermée, non ſeulement en puiſſance, mais auſſi en acte tres-réel ; & ainſi tu n'erreras pas au choix de ta matiete. Où n'eſt pas la ſplendeur metallique, là ne peut être la Lumiere de nôtre ſperme ; laiſſe donc chacun dans ſon erreur, & prens garde de te laiſſer ſurprendre aux fourberies, & aux illuſions ſi

ſi tu veux reüſſir dans ton deſſein: & ſaches certainement que tout ce qui eſt neceſſaire à l'Art eſt renfermé dans ce ſeul & unique ſujet; il eſt vray qu'il faut aider la Nature afin qu'elle faſſe mieux ſon ouvrage, & qu'elle l'acheve plus promptement, & cela par un double moyen lequel ſur toutes choſes il te faut connoître.

Ce ſujet non ſeulement eſt un, mais il eſt outre cela mépriſé de tout le monde, & à le voir on n'y reconnoît aucune excellence; il n'eſt point vendable, car il n'eſt d'aucun uſage hors l'œuvre Philoſophique, & lors qu'il eſt dit par les Philoſophes que toute creature en uſe, qu'il ſe trouve dans les boutiques, & qu'il eſt connu de tout le monde, ils entendent par là ou l'eſpece ou la ſubſtance interne du ſujet qui étant mercurielle ſe trouve en toutes choſes. Bien des gens l'ont ſouvent dans leurs maius, & le rejettent par ignorance, ne croyant pas qu'il puiſſe y avoir rien de bon en luy,

comme il m'eſt arrivé pluſieurs fois à moy-même. Mais afin de te le marquer plus clairement, voicy une nouvelle leçon que je te vay donner. Sache donc que le Souphre Philoſophique n'eſt autre choſe que le feu tres-pur de la Nature diſperſé dans les Elemens, & renfermé par cette même nature dans nôtre ſujet, & dans pluſieurs autres, où il a déja reçu quelque coction, par laquelle il eſt en partie congelé & fixé, toutefois ſa fixité n'eſt encore qu'en puiſſance parce qu'il eſt envelopé de beaucoup de vapeurs volatiles qui ſont cauſe qu'il s'envole aiſément & s'évanoüit dans les airs; car lors que dans un ſujet la partie volatile ſurmonte la fixe, toutes deux deviennent volatiles, & cela eſt ſelon les regles, & la poſſibilité de la Nature. Cette Lumiere ne ſe trouve donc point actuellement fixe ſur la Terre, ſans être ſurmontée des qualitez contraires, hormis dans l'Or; ce qui fait que l'Or eſt le ſeul de tous les corps

où les Elemens ſont dans une proportion égale, & par conſequent fixe & conſtant au feu; mais lors que cette vertu fixe eſt ſurmontée par une plus grande partie volatile de même nature qu'elle, & qu'elle ſe trouve jointe à des excremens vaporeux, alors elle perd cette fixité pour un temps, quoy qu'elle l'ait toûjours en puiſſance. Nôtre ſouphre, lequel eſt requis pour l'œuvre, eſt la ſplendeur du Soleil, & de la Lune, de la nature des corps celeſtes, & revêtu d'un ſemblable corps; ainſi il faut que tu cherches ſoigneuſement en quel ſujet cette ſplendeur peut être & s'y peut conſerver, & ſaches que là où eſt cette ſplendeur, là eſt la Pierre tant recherchée. Il eſt de la nature de la Lumiere de ne pouvoir paroître à nos yeux ſans être revêtuë de quelque corps, & il faut que ce corps ſoit propre auſſi à recevoir la Lumiere; là où eſt donc la Lumiere, là doit auſſi être neceſſairement le le vehicule de cette Lumiere. Voilà le moyen le plus facile pour ne point

errer; cherche donc avec la lumiere de ton eſprit, la Lumiere qui eſt envelopée de Tenebres, & aprens de là que le ſujet le plus vil de tous ſelon les ignorans, eſt le plus noble ſelon les Sages, puiſqu'en luy ſeul la Lumiere repoſe, & que c'eſt par luy ſeul qu'elle eſt retenuë & conſervée. Il n'y a aucune nature au monde excepté l'ame raiſonnable qui ſoit ſi pure que la Lumiere, ainſi le ſujet qui contient la Lumiere doit être tres-pur, & le vaſe qui doit ſervir à tous les deux ne doit pas non plus manquer de pureté. Voilà comment dans un corps tres-abject eſt renfermée une choſe tres-noble, & cela afin que toutes choſes ne ſoient pas connuës de tous.

V I.

Queſta Materia ſol tanto auvilita
Cherchin gl' ingegni accorti,
Che in lei quanto deſian tanto s'aduna.
In lei chiudonſi uniti, e Sole, e Luna,
Non volgari, non morti,
In lei chiudeſi il foco, onde han la vita;
Ella dà l'acqua ignita,
Ella la terra fiſsa, ella dà tutto
Che infin biſogna a un intelletto iſtrutto.

CHAPITRE VI.

NOtre Poëte continuë dans ce Chapitre d'enſeigner à ſa maniere ordinaire, ce que nous avons déja dit du ſujet de l'Art; mais afin de ne pas repeter la palinodie, nous dirons ſeulement icy que dans ce ſujet ſont renfermez le ſel, le Souphre & le Mercure des Philoſophes, leſquels doivent être

extraits l'un aprés l'autre par une ſublimation Phyſique parfaite & accomplie ; car d'abord on doit tirer le Mercure en forme de vapeur ou de fumée blanche, & enſuite diſſoudre l'eau ignée, ou le Souphre par le moyen de leur ſel bien purifié, volatiſant le fixe, & conjoignant les deux enſemble dans une union parfaite. A l'égard de cette terre fixe dont nôtre Poëte dit qu'elle eſt contenuë dans nôtre ſujet, nous diſons qu'en elle giſt la perfection de la Pierre, le veritable lieu de la Nature, & le vaiſſeau où ſe repoſent les Elemens ; c'eſt une terre fuſible & ignée tres-chaude, & tres-pure, laquelle doit être diſſoute & inhumée, pour être renduë plus penetrante, & plus propre à l'uſage des Philoſophes, & pour être enfin le ſecond vaiſſeau de toute la perfection ; car comme il eſt dit au ſujet du Mercure que le vaiſſeau des Philoſophes eſt leur eau, auſſi peut-on dire à l'égard de cette terre, que le vaiſſeau des Philoſophes eſt leur terre. La Nature

comme une prudente mere t'a donné, mon cher Lecteur, dans ce ſeul ſujet tout ce que tu peux deſirer, afin que tu en tire le noyau ; & que tu le prepare pour ton uſage.

Cette terre par ſa ſechereſſe ignée, & innée attire à ſoy ſon propre humide, & le conſume ; & à cauſe de cela elle eſt comparée au Dragon qui devore ſa queuë. Au reſte elle n'attire & n'aſſimile à ſoy ſon humide que parce qu'il eſt de ſa même nature. Par où ſe decouvre la ſottiſe de ceux qui eſſayent vainement d'unir & de congeler par le moyen de leurs eaux, des choſes tout-à-fait oppoſées & auſſi éloignées entr'elles, que le Ciel l'eſt de la Terre, dans leſquelles il ne ſe fait pas la moindre attraction. La chaleur externe n'eſt pas capable de congeler l'eau, à quelque degré que ſoit miſe cette chaleur, bien loin de cela elle la diſſout, & la rarefie en l'élevant dans les airs. Mais la chaleur interne de nôtre terre Phyſique opere

bien plus naturellement, aussi en arrive-t'il une seure & parfaite congelation.

VII.

Mà voi senza osservar che un sol composto
Al Filosofo basta,
Più ne prendete in man Chimici ignari.
Ei cuoce in un sol vazo a i rai solari,
Vn vapor, che s'impasta,
Voi mille paste al foco havete esposto.
Cosi mentre hà composto
Dal nulla il tutto Iddio, voi finalmente
Tornate il tutto al primitivo Niente.

CHAPITRE VII.

NOtre Auteur se mocque en cet endroit de tous les vains travaux des Chimistes vulgaires, & sur tout de ceux qui travaillent sur diverses matieres à la fois, ce

qui repugne entiérement à la verité de la ſcience ; car ces ſubſtances ſont ſeparées ou par la Nature ou par l'Art : ſi c'eſt par la Nature, quoy qu'ils faſſent ils ne pourront jamais conjoindre ce que la Nature à diſjoint, & toûjours la ſubſtance aqueuſe ſurnagera ; ce qu'il y a même à conſiderer, c'eſt qu'ils ne connoîtront jamais le juſte poids, parce qu'ils n'ont pas en leur pouvoir la balance de la Nature, laquelle par ſes attractions peſe les eſſences des choſes ; & ainſi il arrivera que ces ignorans bien loin de fortifier ces attractions, les détruiront, ne conſiderant pas que l'eſtomac de l'animal attire ſeulement ce qui luy eſt neceſſaire, & rejette le reſte par les excremens. Il leur eſt donc impoſſible de connoître ce veritable poids & par conſequent leur erreur eſt ſans remede, car prenant des choſes contraires & déja ſeparées par la Nature, dans leſquelles il ne ſe peut faire d'attraction, jamais le poids ne ſe trouvera.

Que ſi ces ſubſtances ſont ſeparées par l'Art, le poids de la Nature ne s'y trouvera pas non plus, étant détruit & diſſipé par la diſcontinuité des Elemens, & une partie demeurera toûjours ſeparée de l'autre. Ainſi ceux là n'errent pas moins qui prenant deux matieres pretendent les travailler, les purifier & les conjoindre par leurs ſophiſtiques operations, que ceux qui ne prenant qu'un ſeul ſujet le diviſent en pluſieurs parties, & par une vaine diſſolution croyent les reunir derechef. Nôtre Art ne conſiſte point en pluralité, & quoy qu'il ſoit ordonné preſque dans tous les Traitez des Philoſophes de prendre tantôt une choſe & tantôt une autre, à ſçavoir une partie fixe & une partie volatile, ou bien de prendre de l'Or ou quelqu'autre corps, le purifier, le calciner & le ſublimer, tout cela n'eſt que tromperie & qu'un pur mouvement d'envie pour abuſer les hommes ; mais quand ils auront reconnu leurs erreurs par leur pro-

pre experience, alors ils verront que je n'ay enſeigné que la verité.

VIII.

Non molli gomme, od eſcrementi duri,
Non ſangue, ò ſperma humano,
Non vue acerbe, ò Quinteſſenze Erbali,
Non acque acute, ò corroſivi ſali,
Non vitriol Romano,
Arridi Talchi, od Antimoni impuri:
Non Solfi, non Mercuri,
Non metalli del Volgo al fine adopra
Vn' Artefice eſperto à la grand' Opra.

CHAPITRE VIII.

CEux qui travaillent ſur les animaux, les vegetaux, & ſur tout ce qui en dépend, ſe trompent fort lourdement, & quicon-

que peut s'imaginer de telles choſes n'eſt pas digne de porter le nom de Philoſophe ; car quelle convenance, je vous prie, y a t'il entre les animaux & les metaux ſoit materielle, ſoit formelle ; diront-ils pour s'excuſer que les animaux, les vegetaux, & les mineraux ont un même principe de ſubſtance en general, étans tous ſortis d'un ſeul & même cahos ; mais de tels ignorans ne connoiſſent gueres la Nature, & n'ont jamais aperçu ſa Lumiere, auſſi ſeroit-ce du temps perdu que de s'amuſer à refuter une ſi vaine opinion, d'autant plus qu'on ne doit jamais diſputer contre ceux qui nient les principes ; on ſe contente donc de leur dire qu'au lieu d'entreprendre tant de vaines operations ſur des raiſons auſſi foibles, il leur ſeroit encore plus pardonnable d'anatomiſer les Elemens de l'air ou de l'eau commune, dans leſquels ils pourroient trouver ces mêmes ſubſtances & moins ſoüillées d'excremens. On peut dire la même

choſe à ceux qui s'amuſent à travailler ſur les gommes & ſur les raiſines, qui ne ſont proprement que des excremens de l'humide radical des vegetaux, que la Nature a rejettée comme une ſuperfluité ; ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu quelque legere alteration des Elemens, & qu'elles ne renferment quelque vertu ſpecifique capable d'action, mais que cela eſt bien éloigné de la Nature mineralle, dans laquelle ſeule on doit chercher ce qu'il faut pour nôtre œuvre.

Ceux-là ſe precipitent encore dans une abîme d'erreurs qui travaillent ſur les ſels, & ſur les eaux fortes & corroſives, car ces choſes n'ont point en elles cet admirable Souphre Phiſique, la Nature n'étant jamais que dans ſa propre Nature, & de plus elles n'ont point cette ſplendeur metallique qu'il nous faut neceſſairement trouver. Ces ſortes d'eaux ne ſçauroient jamais nous être utiles, car ce ſont des humiditez contre Nature qui la diſſipent &

la détruiſent par leurs impuretez, & leurs eſprits puants ; & bien loin de nous ſervir de leur miniſtere pour nôtre Art, nous devons au contraire les éviter comme une peſte.

Mais que dirons-nous de ceux qui travaillent ſur le Vitriol, car il ſemble qu'ils ont touché droit au but ; le Vitriol contenant en ſoy les principes deſquels ſe forme l'eſſence metallique : & ainſi ayant le principe il n'eſt pas mal-aiſé d'arriver à la fin ; nous diſons qu'ils ſe trompent comme les autres, parce que ce principe eſt trop éloigné, & qu'il nous faut prendre une matiere prochaine & ſpecifiée, dans laquelle la Nature ait peſé ſes ſpermes, & y ait renfermé une ſemence prolifique. Or le Vitriol ne contenant point cette ſemence metallique, laquelle comme nous avons dit ne ſe trouve pas dans le ſang encore cru, mais ſeulement dans un corps amené à un certain terme de perfection, c'eſt à bon droit qu'il eſt rejetté, & qu'il ne

peut être pris pour nôtre matiere. Il en eſt de même du Souphre & de l'argent vif vulgaires, en chacun deſquels il manque quelque choſe, ſçavoir en celuy-cy l'agent propre, & de l'autre la matiere deuë, ou le patient ; à cauſe dequoy ils ſont rejettez de tous les Philoſophes. Il faut dire encore la même choſe des autres mineraux dans leſquels on ne ſçauroit trouver cette ſplendeur & cette eſſence metallique dont nous avons parlé. Mais pour ce qui regarde l'Antimoine, il ſemble qu'il ſoit en état de nous donner ce que nous cherchons, car il a une ſi grande affinité avec les metaux qu'on peut dire que c'eſt proprement un metal cru ; cependant ſi nous examinons ſa compoſition intrinſeque, il eſt certain que nous trouverons qu'il a de tres-grandes ſuperfluitez, & entr'autres une humidité groſſiere & indefinie, qu'il eſt tres-difficile à l'Art de purifier, à cauſe que ſa nature eſt trop determinée au Saturne, étant

proprement un plomb ouvert, & cru tranſmué par l'operation de la Nature, ce qui a obligé les Philoſophes de défendre qu'on s'y attachât, ny qu'on travaillât ſur luy.

Ceux qui travaillent ſur les metaux, errent encore beaucoup dans le choix de la matiere prochaine qu'il faut prendre, car étant unique, il n'eſt pas neceſſaire de s'amuſer par trop de rafinement à faire des amalgames, ny aucune autre vaine mixtion; mais comme nous avons déja traité de leur generation & des cauſes de leur imperfection, laquelle les empéche d'être propres pour nôtre œuvre, nous renverrons le Lecteur à ce qui en a été dit.

Pour la concluſion de ce Chapitre, nous avertiſſons icy le fils de la ſcience, qu'il doit profiter des experiences d'autruy, & ſe mettre en tête que puiſque tant de gens ont travaillé ſur les mineraux, par une infinité d'operations differentes, ſans pourtant fra-

per

per au but, il faut neceſſairement qu'ils ayent erré à l'égard des principes, & des fondemens de l'Art; comme le Comte Bernard le justifie par ſa propre experience, nous aprenant qu'il a voyagé preſque par tout le Monde ſans jamais trouver que des Operateurs ſophiſtiques, leſquels ne travailloient pas en matiere deuë, mais toûjours ſur de mauvaiſes matieres, toutes leſquelles il nomme, & condamne en même temps comme inutiles pour l'œuvre. Il faut donc qu'il y ait une autre voye, & une autre matiere que les yeux du vulgaire ne diſcernent point; car ſi la matiere étoit une fois connuë, il eſt certain qu'aprés beaucoup d'erreurs, on trouveroit enfin le ſecret de la bien travailler, mais on voit qu'ils ne la connoiſſent pas, à cela particulierement qu'ils ſe jettent d'erreur en erreur, ſans s'en pouvoir jamais dépetrer, ny diſcerner la moindre verité; ils ont toûjours dans les mains des

metaux & des mineraux, & ne ſçavent point leſquels ſont vifs, leſquels ſont morts, leſquels ſont ſains, leſquels ſont malades, & de cette ignorance naît encore une infinité d'autres erreurs, juſques à ce qu'aprés s'être long-temps flattez inutilement, perdant enfin tout eſpoir, ils ne ſongent plus qu'à tromper les autres.



IX.

Tanti misti à che prò? l'alta scienza
Solo in una Radice
Tutto restringe il Magisterio nostro.
Questa che già qual sia, chiaro v'hò mostro
Forse più, che non lice,
Due sostanze contien, c'hanno una essenza.
Sostanze, che in potenza
Sono Argento, e sono Oro, e in atto poi
Vengono, se i lor pesi uguagliam noi.

CHAPITRE IX.

Comme nôtre Auteur parle icy de l'égalité des poids, nous nous croyons obligez nonobstant ce que nous en avons déja dit, d'en instruire de nouveau le Lecteur studieux.

C'est l'office de l'Art & non de la Nature d'observer exactement

le poids en toutes choses. Mais quand la Nature a déja ses propres poids, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre septiéme, la même doctrine nous aprend d'accommoder nos poids aux poids de la Nature, & d'y travailler comme elle fait, par voye de purification & d'attraction ; c'est à dire que quand nous avons bien purifié nos substances, & que de la Nature terrestre nous les avons élevées à la dignité celeste, dans le même moment, & par la force de l'attraction nous pesons nos Elemens dans une si juste proportion, qu'ils demeurent comme balancez ans qu'une partie puisse surpasser l'autre ; car lors qu'un Element ésgale l'autre en vertu, en sorte par exemple que le fixe ne soit point surmonté par le volatil, ny le volatil par le fixe, alors de cette harmonie naît un juste poids, & un mélange parfait. Cette égalité de poids se voit manifestement dans l'Or vulgaire, & c'est ce qui fait que les vertus des Elemens demeu-

rent tranquilles en luy, ſans qu'aucun domine ſur l'autre, mais au contraire leur force étant unie par ce moyen, il eſt capable de reſiſter à toutes les qualitez contraires des Elemens ſurvenans du dehors. Dans nôtre œuvre tout de même, lors qu'un pareil mélange eſt achevé, nous pouvons dire que nous avons le veritable Or vif des Philoſophes, parce que la vie eſt bien plus abondamment en luy que dans l'Or vulgaire, & qu'il eſt tout rempli d'eſprits, en ſorte qu'on le peut regarder auſſitôt comme un vray Mercure, que comme un Souphre. Mais cela doit ſuffire au ſujet des poids.

X.

Si, che in atto si fanno Argento, & Oro,
Anzi uguagliate in peso
La volante si fissa in Solfo aurato.
O Solfo luminoso, Oro animato
In te del Sole acceso
L'operosa virtù ristretta adoro.
Solfo tutto te oro,
Fondamento de l'Arte, in cui Natura
Decoce l'Or, che in Elessir matura.

CHAPITRE X.

LEs Philosophes ont écrit plusieurs choses touchant la vertu de leur Souphre, ou Pierre cachée; & comme en cette occasion ils n'ont point déguisé la verité, mais l'ont au contraire éclaircie le plus qu'ils ont pû, le Lecteur pourra s'instruire suffisamment dans leurs Livres, où il trouvera que

ce n'eſt autre choſe que l'humide radical de la Nature revêtu & enrichi des qualitez du chaud inné, lequel a le pouvoir d'operer des choſes admirables, & même incroyables : démontrant puiſſamment ſes vertus dans les trois regnes. Nous avons déja fait voir ce qu'il peut operer ſur les animaux ; à l'égard des vegetaux il eſt ſans doute qu'il peut en étendre ſi fort la vertu, qu'un arbre portera du fruit trois ou quatre fois l'année, & bien loin que ſes forces en ſoient diminuées, elles en feront augmentées; car c'eſt un Soleil terreſtre qui épand ſans ceſſe ſes fertiles rayons du centre à la circonference, fortifiant ſi puiſſamment la Nature qu'elle multiplie au centuple. On voit que les Jardiniers ont bien ſçu trouver le ſecret d'avoir des Roſes tous les mois, & de multiplier aſſez leur vertu, pour la faire aller au delà du terme ordinaire; pourquoi donc par une confortation encore plus grande, ne fera on pas croître & multiplier les autres vegetaux. Et pour ce

qui eſt des mineraux, ne doit-on pas croire qu'il fera encore ſur eux de bien plus grands effets; puis qu'ils ont beaucoup plus de convenance avec ſa nature fixe; & que ces effets là ſeront mille fois plus admirables que ne diſent les Auteurs, dont la pluſpart ne l'ont pas bien ſçu, & les autres l'ont exprés envelopé ſous le ſilence. Quoiqu'il en ſoit nous ſoûtenons que par le moyen de ce grand ſecret, il ſera poſſible à un habile Artiſte d'étendre ſi loin la force & la vertu des choſes que ce qu'il operera paroîtra miraculeux & ſurnaturel, ſur tout s'il ſçait bien ſe prevaloir de la connoiſſance qu'il aura des vertus ſimpathiques.

A l'égard de ce qu'on dit que par nôtre Pierre, le verre eſt rendu malleable, la choſe eſt fort incertaine, quoyque par raiſon elle ſoit poſſible, puiſque la malleabilité ou l'extention provient d'une certaine oleaginité fixe & radicale qui conglutine les choſes, & les unit par leurs plus petites parties, en quoy nôtre pierre abonde extrémement,

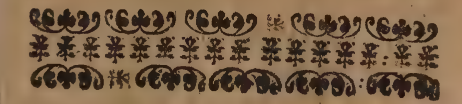
le verre

verre étant donc une tres-pure portion de terre & d'eau privée de ſon humide radical, comme nous avons fait voir au Chapitre du Mercure, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'en luy redonnant un nouvel humide radical, ſes parties ſe conglutinaſſent, & fiſſent enſemble un certain être homogene. Enfin une infinité de miracles ſe peuvent faire par cette voye là, leſquels ne ſeront pourtant que l'effet de la ſimple magie naturelle, mais que les ignorans croiront être des productions du demon, ne faiſant pas reflexion que c'eſt un ſacrilege & une impieté d'attribuer à ce malin eſprit ce qui eſt dû à la ſeule Nature, ou à l'Auteur de la Nature.

Au lieu d'épilogue nous avertiſſons ſeulement le Lecteur, que s'il lit ces choſes dans l'eſprit d'une ſage curioſité, & avec le deſir de s'inſtruire, nous voulons bien conſacrer avec joye cet Ecrit à ſon loiſir, afin qu'il en puiſſe retirer le fruit qu'il ſouhaite, à proportion de l'étenduë & de la capacité de ſon eſprit, ce

que nous prions Dieu de luy accorder. Mais il doit ſçavoir auſſi que tout don parfait vient du pere des Lumieres, & qu'il eſt écrit que la ſapience n'entrera jamais dans une ame ſoüillée, & qu'on aura beau avoir l'eſprit ſubtil, ou une profonde érudition, ſi le Trés-haut ne daigne regarder en pitié ceux qui l'invoqueront en ſincerité de cœur, & ne leur accorde gratuitement ce grand don. Quiconque donc s'approchera ſans cette veritable diſpoſition, s'en retournera ſans aucun fruit. Nous proteſtons au reſte que ſi nous avons avancé quelque choſe contre la Foy Catholique & Chrétienne, directement ou indirectement; nous voulons que cela ſoit tenu pour non écrit: reconnoiſſant que le principal point du Philoſophe eſt de marcher ſelon la regle de Jesus-Christ le Redempteur, & de craindre ſur toutes choſes Dieu nôtre Souverain Juge.

FIN.



SOMMAIRE
DE LA DOCTRINE contenuë dans ce Traité.

PREMIEREMENT,

Dans l'avis au Lecteur.

L'Auteur fait l'Hiſtoire de ſes labeurs Chimiques, & dit qu'il ne commença à ſentir la verité, que quand il s'aperçut qu'il ne faloit pas prendre les Ecrits des Philoſophes au pied de la lettre, & ſuivant le ſon des mots.

Il conſeille qu'on ne s'amuſe point à faire tant d'operations, mais qu'on s'arreſte à la poſſibi-

lité de la Nature qui eſt ſimple.

Il défend d'avoir tant de vaiſſeaux, & tant de fourneaux, puis que la Nature n'a qu'une ſeule matiere, qu'un ſeul vaſe, un ſeul feu, & un ſeul fourneau.

Il blâme la pretenduë extraction des teintures.

Dans l'Avantpropos.

L'Auteur fait l'Apologie de la Pierre Philoſophale, & définit qu'elle n'eſt autre choſe que l'humide radical des Elemens parfaitement purifié, & amené à une Souveraine fixité ; ce qui fait qu'elle opere de ſi grandes choſes pour la ſanté, la vie reſidant uniquement dans l'humide radical.

Il fait voir l'excellence de la Medecine univerſelle, & l'avantage qu'elle a pardeſſus les remedes particuliers, blâmant ceux qui s'attachent aux ruiſſeaux de cette fontaine, au lieu de la prendre dans ſa ſource.

Il dit que le ſecret pour faire cette admirable Medecine conſiſte à ſçavoir tirer de puiſſance en acte le chaud inné, ou le feu de Nature renfermé au centre de l'humide radical.

Il blâme tous les remedes qu'on prepare ſans en ôter les excremens, & dit qu'il ne faut ſonger qu'à avoir le noyau ou le centre qui renferme toute la vertu du mixte.

Il rend raiſon pourquoy la Medecine univerſelle guerit toutes ſortes de maux, & fait voir que ce n'eſt pas à raiſon de ſes differentes qualitez qu'elle produit des effets differens, mais entant ſeulement qu'elle fortifie puiſſamment la chaleur naturelle, laquelle elle excite doucement, au lieu que les autres remedes l'iritent par un mouvement trop violent.

Il prouve enſuite la verité de l'Art à l'égard de la teinture, & fonde ſon raiſonnement, premiement ſur ce que la poudre Phiſique étant faite de la même matie-

re dont ſont formez les metaux, à ſçavoir l'Argent vif, elle a la faculté de ſe mêler avec eux dans la fuſion; une nature embraſſant aiſément une autre nature qui luy eſt ſemblable. Secondement ſur ce que les metaux imparfaits n'étant tels que parce que leur Argent vif eſt crû, la poudre Phiſique qui eſt un Argent vif meur & cuit, & proprement un pur feu, leur peut aiſément communiquer la maturité, & les tranſmuer en ſa nature, aprés avoir fait attraction de leur humide cru, c'eſt à dire de leur Argent vif, qui eſt la ſeule ſubſtance qui ſe tranſmuë, le reſte n'étant que des ſcories, & des excremens qui ſont rejettez dans la projection.

Il traite d'impoſture ce qu'on dit de certains clouds de fer, qui aprés avoir été trempez dans une liqueur ſont convertis en Or, & ſoûtient que cela eſt impoſſible.

CHANT PREMIER.

Au Chapitre premier.

IL décrit l'ouvrage de la Creation d'une façon magnifique, & fait voir que le Verbe Divin étoit comme le point indivisible, & le centre duquel toutes les lignes ont été tirées.

Il dit qu'on doit juger de ce qui se fit dans le point de la Creation, par ce qui arrive tous les les jours dans les generations particulieres, lesquelles se font toutes sur ce premier modelle.

Il fait voir que la matiere du cahos ne pouvoit être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau entre les substances crées qui se termine par un terme étranger, & qui soit un veritable sujet pour recevoir les formes. Il justifie encore cela par les generations particulieres des

mixtes, dont les ſemences commencent toûjours par ſe reſoudre dans une certaine humeur qui eſt comme leur cahos particulier; duquel enſuite ſe tire comme par irradiation toute la forme de la plante, & il allegue l'autorité de l'Ecriture qui ne fait mention que d'eau pour ſujet materiel, ſur lequel l'eſprit de Dieu étoit porté, & de la Lumiere pour forme univerſelle.

Au Chapitre II.

De la nature du cahos, il paſſe à la maniere dont le Monde a été tiré de cette maſſe confuſe, & fait voir que Dieu commença par l'extraction de la Lumiere qui dans un inſtant chaſſa les Tenebres de deſſus la face de l'abîme, & pour ſervir de forme univerſelle à la matiere.

Il pretend que dans la generation de tous les mixtes, il ſe fait une eſpece d'irradiation, & une ſeparation de la Lumiere d'avec

les Tenebres, en quoy la Nature eſt perpetuellement comme le ſinge du Createur.

Il dit que par l'action de cette Lumiere ſe fit l'étenduë, ou autrement le Firmament ſeparateur des eaux d'avec les eaux.

Que la troupe des Anges fut faite de cette premiere & tres-pure Lumiere.

Que le Ciel fut enſuite orné de corps lumineux, & que Dieu plaça ſur tout ſon Tabernacle dans le Soleil.

Que les choſes ſuperieures étant trop éloignées des inferieures, il crea la Lune pour ſervir comme de milieu entre le haut & le bas, & aprés avoir reçu les influences celeſtes, les communiquer à la terre. Il la fit auſſi dominer ſur la nuit, comme il avoit fait dominer le Soleil ſur le jour.

Qu'il raſſembla enſuite les eaux, & fit apparoir le ſec.

Il parle de la diſtinction des Cieux, & dit qu'il n'y en a proprement qu'un, à ſçavoir le Firma-

ment ſeparateur des eaux d'avec les eaux. Que cependant on en admet trois, le premier qui eſt depuis le deſſus des nuës où les eaux rarefiées s'arreſtent, & retombent en bas, juſqu'aux Etoiles fixes, & que dans cette eſpace ſont les Planettes & les Etoiles errantes ; le ſecond qui eſt le lieu même des Etoiles fixes ; & le troiſiéme qui eſt le lieu des eaux ſurceleſtes.

Il rend raiſon pourquoy la rarefaction des eaux ſe termine au premier Ciel, & pourquoy elles ne montent pas au delà, puiſque la nature des choſes rarefiées eſt de s'élever toûjours en haut ; & il pretende que cela ne vient d'autre choſe que de ce que Dieu dans ſes loix éternelles a aſſigné à chaque choſe ſa propre Sphere.

Il ſe mocque de l'Aſtrologie judiciaire.

Il dit que les eaux ſuperieures ont ſervi de matiere aux corps celeſtes, comme les eaux inferieures ſervent de matieres aux corps d'icy bas.

Il rend raiſon pourquoy chaque corps celeſte tourne invariablement comme autour d'un axe ſans decliner, & pretend que cela ne vient que du premier mouvement qui luy a été imprimé; tout de même qu'une peſante maſſe miſe en branſle, & attachée à un ſimple fil tourneroit toûjours également, pourvû que le mouvement fût toûjours égal.

Il decide que les eaux ſuperieures ne moüillent point, & pretend que cela vient de leur extreme rarefaction, & par occaſion il dit qu'un ſçavant Chimiſte tirera plus de profit de la ſcience de la rarefaction que de toute autre ſcience.

Il agite la queſtion, ſi le Firmament ou l'étenduë eſt composé de quelque matiere, ou ſi ce n'eſt qu'un eſpace vuide; & il decide contre le vuide, determinant que le Firmament eſt proprement l'air, dont la Nature eſt beaucoup plus convenable à la Lumiere de l'eau.

Il dit que pour donner lieu aux generations, Dieu aprés avoir separé les eaux du sec ou de la terre, trouva à propos de créer une Lumiere particuliere destinée à cet office, laquelle il plaça dans le feu central, & tempera ce feu par l'humidité de l'eau, & la froideur de la terre, afin de reprimer son action, & que sa chaleur fût plus convenable au dessein de son Auteur.

Il dit que ce feu central agit continuellement sur la matiere humide qui luy est voisine dont il fait élever une vapeur, qui est le Mercure de la Nature, & la premiere matiere des trois regnes.

Il enseigne que par la reaction de ce feu central sur la vapeur Mercurielle se fait le Souphre.

Il enseigne aussi que de l'action de ce feu sur l'humidité aqueuse se fait le sel appellé Marin, lorsque l'humidité aërienne qui y est renfermée vient à s'exhaler.

Au Chapitre III.

Il dit que les ſeuls Diſciples d'Hermés ſont capables de comprendre les grandes choſes qu'il vient d'enſeigner, & de bien connoître les fondemens de la Nature, parce qu'ils ſont comme les ſinges du Createur dans leur œuvre Phiſique ; que comme luy, ils font leur cahos, comme luy ils ſeparent la Lumiere des Tenebtes, ils font comme luy leur Firmament ſeparateur des eaux d'avec les eaux, ils font leur Soleil & leur Lune, & accompliſſent enfin parfaitement tout l'ouvrage de la Creation.

Il dit que tout cela ſe fait d'un ſeul corpuſcule où il n'y a que feces, & qu'abomination, duquel on tire une certaine humidité tenebreuſe & mercurielle qui comprend en ſoy tout ce qui eſt neceſſaire au Philoſophe, & il adapte à cela le fameux paſſage, qui dit que *le Mercure eſt tout ce que cherchent les Sages.*

Au Chapitre IV.

Il blâme ceux qui nonobſtant les défenſes expreſſes des Philoſophes de ſe ſervir du Mercure vulgaire, s'obſtinent à travailler deſſus: par cela même qu'ils le défendent, il rend raiſon de leur erreur ; & nous avertit qu'il faut travailler ſur un corps créé par la Nature, dans lequel elle a ellemême joint enſemble le Souphre & le Mercure, leſquels l'Artiſte doit ſeparer, étant ſeparez les purifier, & les rejoindre derechef, il appelle ce corps là *Illiaſtr hylé* ou *cahos*.

Au Chapitre V.

Il conſidere le Mercure à divers égards ; eu égard à ſa nature, il dit qu'il eſt double fixe & volatil, eu égard à ſon mouvement qu'il eſt double auſſi, car il a un mouvement de deſcenſion & un d'aſcenſion : par le premier c'eſt

l'influence des Planettes par laquelle il reveille le feu de la Nature aſſoupi, & c'eſt ſon veritable office avant ſa congelation ; par le ſecond il s'éleve en haut pour ſe purifier, & comme c'eſt aprés ſa congelation, il eſt conſideré alors comme l'humide radical.

Il paſſe à la conſideration de l'humidité qui ſe trouve en tout ſujet, & dit qu'elle eſt triple; la premiere eſt l'élementaire qui n'eſt proprement que le vaſe des autres Elemens; la ſeconde eſt la radicale qui eſt proprement l'huile ou le baume dans lequel reſide toute la vertu du ſujet : & la troiſiéme eſt l'alimentaire, qui eſt le veritable diſſolvant de la Nature excitant le feu interne aſſoupi, & par ſon humidité cauſant la corruption & la noirceur : c'eſt elle auſſi qui entretient & alimente le ſujet.

Il conſidere de nouveau le Mercure des Philoſophes à quatre égards, au premier il l'appelle le

qu'il aprelle autrement *occulte multiplication*, & enſeigne qu'elle ſe fait par voye d'attraction, parce que la Nature du feu eſt d'attirer ſans ceſſe à ſoy ſon propre humide; il avertit que d'abort on doit donner à l'enfant des alimens legers, & qu'on luy en doit donner de plus forts à meſure que l'enfant devient plus robuſte.

Au Chapitre VII.

Il declare encore qu'il n'y a qu'une ſeule operation, & que toutes celles dont parlent les Philoſophes ſe reduiſent à la ſeule ſublimation, qui n'eſt autre choſe ſelon *Geber* que l'élevation de la choſe ſeche par le moyen du feu, avec adherence à ſon propre vaſe; que pour la bien faire il faut neceſſairement connoître trois choſes, le feu, la choſe ſeche, & le vaſe, aprés quoy il n'y a qu'à faire en ſorte que la choſe ſeche adhere au vaſe, car autrement elle

ne vaudroit rien ; mais afin que cela ſe puiſſe faire, il faut qu'elle ſoit de même nature que le vaſe, & que le vaſe ſoit tres-pur & de la nature du feu ; ſur quoy il dit qu'il n'y a que l'Or & le verre qui y puiſſent étre propres; mais comme l'Or eſt trop cher, qu'il faut s'en tenir au verre, ou à quelque choſe qui ſoit de la nature du verre, qui ſoit auſſi tres-pur, & extrait des cendres avec grande induſtrie, avertiſſant qu'il ne faut pas icy entendre le verre commun, mais le Philoſophique, & que comme il y a beaucoup à ſuer pour connoître le vaſe, il n'y a pas moins de peine à bien conſtruire le feu.

Il avertit qu'on ſe donne bien de garde de prendre ſur ce ſujet les Philoſophes au pied de la lettre, & ſelon le ſon des mots, & blâme en paſſant leur extréme envie qui les a fait écrire ſi captieuſement, diſant que ce ſeroit bien aſſez d'avoir caché, ou la matiere, ou le vaſe, ou le feu.

Il reprend enſuite ceux qui travaillent ſur l'Or & l'Argent du vulgaire, & qui pretendent les diſſoudre par un diſſolvant; Comme auſſi ceux qui travaillent ſur diverſes ſortes de matieres, & ceux encore qui s'attachent à la roſée & à un certain ſel vierge; accuſant l'envie des Philoſophes d'avoir malicieuſement fait tomber ces gens là dans toutes ces differentes erreurs par leurs diſcours captieux.

Il dit que tout le ſecret conſiſte à ſçavoir tirer d'un corps diſſout, pat le moyen d'un eſprit cru, un eſprit digeſte, lequel il faut derechef rejoindre à l'huile vital, Ou autrement qu'il faut ſçavoir par le moyen d'un menſtruë vegetable uni au mineral, diſſoudre un troiſiéme menſtruë eſſentiel, avec leſquels menſtruës il faut laver la terre, & l'ayant lavée l'exalter en quinteſſence celeſte,

CHANT II.

Au premier Chapitre.

IL reprend ceux qui travaillent avec l'Or, ſur ce fondement que dans l'Or ſont les ſemences de l'Or ; & fait voir que c'eſt un ſujet d'une trop forte liaiſon, lequel à cauſe de cela ne peu être alteré & corrompu que tres-difficilement, & il conſeille qu'au lieu de s attacher au fruit, on prenne a racine de l'arbre.

Il condamne ceux qui ayant pris l'Or pour la ſemence, prennent le Mercure vulgaire pour le diſſolvant, ou pour la terre dans laquelle il doit être ſemé, & la raiſon qu'il en rend, c'eſt que ny l'un ny l'autre n'ont en eux d'agent externe ; l'Or pour en avoir été dépoüillé par la decoction, & le Mercure pour n'en avoir jamais eu, & il avertit qu'au lieu

de cela, on doit prendre un certain corps auquel cet agent se trouve joint par les poinds de la Nature, & avec lequel nous pouvons achever ce que la Nature a commencé, & a laissé imparfait à cause de quelque accident.

Au Chapitre II.

Il traite amplement de la generation des metaux, & cela se reduit à faire voir que de la vapeur mercurielle unie à la vapeur sulphureuse, dans des lieux caverneux où se trouve une eau salée qui leur sert de matrice, se forme premierement un Vitriol de nature, qui doit être consideré comme un sel renfermant en soy les esprits mercuriels & sulphureux ; que de ce Vitriol de nature par la commotion des Elemens s'éleve une nouvelle vapeur qui n'est ny mercurielle ny sulphureuse, mais qui tient des deux natures, laquelle arrivant en des lieux où adhere la

graiſſe du Souphre, elle s'unit avec elle, & de leur union ſe forme une ſubſtance glutineuſe, ou maſſe informe, ſur laquelle la vapeur répanduë dans ces lieux caverneux agiſſant par le moyen du Souphre qu'elle contient en elle, il s'en forme des metaux parfaits ſi le lieu & la vapeur ſont purs; & imparfaits ſi au contraire le lieu & la vapeur ſont impurs; & ils ſont dits imparfaits ou non parfaits, pour n'avoir pas reçu leur entiere perfection par la decoction.

A l'égard du Mercure, il rend raiſon pourquoy il n'a pas avec luy d'agent externe, & fait voir que cela provient de ce que lors de l'élevation de la double vapeur, la commotion eſt ſi grande & ſi ſubite qu'elle fait évaporer l'eſprit ou agent, à peu prés comme il arrive lors de la fuſion des metaux, en ſorte que la ſeule partie materielle reſte privée de ſon mâle ou agent ſulphureux, ce qui fait qu'elle ne peut jamais être tranſ-

muée en Or par la Nature.

Il condamne le Vitriol comme une matiere trop éloignée.

Il condamne aussi la pensée de ceux qui travaillent sur les metaux imparfaits au sortir des mines, & avant qu'ils ayent été fondus, sur ce fondement qu'ils perdent leur agent par la fusion; parce que ce sont des corps contaminez par la vapeur & par le lieu de leur generation, & conclud toûjours qu'il faut prendre un corps tout preparé par la Nature.

Au Chapitre III.

Il traite de l'Or vif des Philosophes, & fait voir que ce n'est autre chose que le pur feu du Mercure, ou cette vertu ignée renfermée dans l'humide radical, à qui il a déja communiqué la fixité & la nature du Souphre, d'où il est dit le Souphre des Philosophes, ne laissant pas aussi d'être appellé Mercure, à cause que toute sa substance est mercurielle.

Il dit que cet Or vif agit continuellement ſur ſon humide, lequel il devore & conſume aprés l'avoir attiré, & pour exprimer cette attraction du feu interne, il donne la comparaiſon de la foudre qui n'eſt d'abord qu'une exhalaiſon ſeche, & terreſtre unie à une vapeur humide, mais qui à force de s'exalter venant à prendre la nature ignée, agit ſur l'humidité qui luy eſt inherente qu'elle attire à ſoy, & la tranſmuë en ſa nature, aprés quoy elle ſe precipite avec rapidité vers la terre, cù elle eſt attirée par une nature fixe, ſemblable à la ſienne.

Il attribuë les divers effets de de la foudre aux diverſes ſpecifications qu'elle a acquiſe dans ſa generation, & pretend que ces diverſes ſpecifications procedent des divers eſprits ſpecifiques qui ſe trouvent dans les choſes, que c'en eſt la ſeule cauſe. & ſe mocque de ce qu'on appelle communement les cauſes occultes.

Il dit que cet Or vif ou Souphre

des Philosophes est en tout corps, mais que sa veritable maison est le Mercure, & que là où est plus abondamment le Mercure, là se trouve le Souphre, qu'il faut pourtant prendre garde aux lieux où il a exercé quelque domination quoy qu'emprisonné.

Au chapitre IV.

Il traite du Mercure des Philosophes, & dit qu'il n'y a que les seuls Philosophes qui le puissent amener de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable de le faire d'elle-même, parce qu'aprés une premiere sublimation, elle s'arreste, & que de la matiere ainsi disposée s'engendrent les metaux.

Il dit que les Philosophes n'ont parlé de ce Mercure que sous des enigmes, & particulierement sous celle d'amalgame d'Or & d'Argent vif, donnant le nom d'Or au Souphre, & celuy d'Argent vif au Mercure. Qu'il faut une tres-

grande induſtrie pour faire cet amalgame Philoſophique, lequel ne ſe peut faire qu'aprés la ſublimation du Mercure & ſa deuë preparation ; car c'eſt alors ſeulement qu'on l'unit à l'Or vif, c'eſt à dire qu'on introduit en luy le Souphre pour ne faire enſemble qu'une ſeule ſubſtance ; que pour cela il faut bien connoître le principal agent de cet œuvre, le vaſe propre, & les autres choſes neceſſaires à la ſublimation, aprés quoy par l'addition de ce Souphre l'ouvrage eſt abregé, & la teinture augmentée ; car il faut que le Soleil & la Lune ſoient conjoints dans un même corps.

Il dit encore que ce Mercure eſt quelquefois appellé le cahos des Philoſophes parce qu'il contient tout ce qui eſt neceſſaire à l'Art, quelquefois auſſi leur corps, le ſujet de l'Art, la Lune pleine, l'Argent vif animé ; & parce que les trois principes ſe trouvent en luy également balancez, on luy donne encore le nom de Vitriol, & à cet

égard c'eſt le mariage du Soleil & de la Lune, le Roy dans ſon bain, la priſon de Joſeph, & la Sphere du Soleil.

Au Chapitre V.

Il enſeigne que le Souphre qui eſt caché dans le centre de l'humide radical, & couvert d'une dure écorce ne peut être tiré de ſes priſons qu'avec beaucoup d'induſtrie ; & par la voye de la putrefaction, & que le grain Phiſique ne peut être multiplié ſi on ne le ſeme dans ſa terre bien fumée & bien purgée de ſes Souphres impurs, qu'alors il y pourrit, le pur ſe ſepare de l'impur dans une veritable ſolution, & il ſe fait une nouvelle generation beaucoup plus noble. Mais il avertit que tout le ſecret conſiſte à bien connoître cette terre là ; que ce n'eſt pas celle ſur laquelle nous marchons, mais une terre vierge, qui ne ſe tire pourtant pas de la terre commune, mais qui vole ſouvent ſur

nos têtes, & que le Soleil terrestre n'a pas encore actuellement illuminée ; il dit que cette terre étant infectée de vapeurs mortelles, il faut avoir soin de la purifier avec beaucoup d'industrie, & l'aiguiser par son menstruë cru, afin de la rendre plus dissolvante.

Au reste il avertit encore que ce n'est pas cette terre des Sages où les vertus des Cieux sont en vigueur, & où le Soleil & la Lune sont comme ensevelis, laquelle ne s'acquiert que par une veritable Phisique, & complette calcination, mais que c'est celle qui desire le mâle ou la semence Solaire à qui on donne aussi le nom de Mercure ; & pour le mieux comprendre, il renvoye le Lecteur au Chapitre cinquiéme.

Au Chapitre VI.

Il explique la nature de la chaleur qui est necessaire à l'œuvre, & dit qu'il faut qu'elle soit telle

qu'on s'aperçoive plutôt du froid que du chaud, c'eſt à dire que ce ſoit une chalenr inſenſible & de la nature des Eſprits. Il declare que c'eſt proprement le feu de Nature, lequel il faut éguiſer & rendre plus actif, afin qu'il ſoit plus convenable au composé, & aſſure que la conſtruction de ce feu eſt tres-difficile à imaginer, & qu'en elle conſiſte le principal ſecret des Philoſophes, à cauſe des points & milieux qu'il faut connoître.

Au Chapitre VII.

Il traite de la ſemence, & enſeigne que c'eſt proprement le chaud inné renfermé dans l'humide radical, qu'il définit autrement un point inviſible orné d'un eſprit ſpecifique, caché au profond de l'humide radical, lequel il tranſmuë en ſa nature aprés l'avoir attiré à ſoy; à quoy contribuë l'acide qualité du menſtruë dans l'animal.

A l'égard du vegetable, il dit que le grain étant jetté en terre il se corrompt, & que cette corruption est causé par le menstruë acrinitreux de la terre, lequel sert d'agent externe pour exciter le feu interne, & donner lieu aux attractions du point seminal.

A l'égard des mineraux il dit que comme ils sont tous homogenes, on peut dire d'eux que ce n'est autre chose que l'humide radical lequel est appellé par *Geber* la moyenne substance d'Argent vif, qui est proprement le vray sperme des metaux, lequel renferme en soy la semence.

Il dit qu'il faut bien connoître cette semence, & le moyen de l'extraire pour une nouvelle generation & multiplication, mais qu'auparavant il faut que le sperme se pourrisse, se separe, & se purifie par un menstruë convenable, & dans une matrice qui la soit aussi, aprés quoy la semence est multipliée, & c'est alors la veritable Pierre des Phi-

losophes, & le vray Souphre de sagesse.

Au Chapitre VIII.

Il assure encore que sans la putrefaction on ne sçauroit delivrer le Souphre de ses prisons; & que si le grain n'est mis en terre pour y être corrompu, il reste inutile; il enseigne que le menstruë des mineraux est leur propre terre, laquelle il faut bien purger, parce qu'elle est pleine de vapeurs fœtides, & de Souphres impurs, apres quoy on y jette la semence.

CHANT III.

Au Chapitre premier.

IL reprend ceux qui s'amuse à anatomiser toutes sortes de mixtes, & qui en pretendent separer les Elemens par solutions,

calcinations, cohobations, & ſublimations.

Il condamne auſſi les eaux corroſives, & dit que les eaux diſſolvantes des Philoſophes ſont bien d'une autre nature, qu'elles ſont du genre des eſprits, & ne moüillent que ce qui eſt de leur propre nature. Et par occaſion il enſeigne qu'il ne ſe fait point de veritable diſſolution, à moins que le diſſolvant & la choſe diſſoute ne demeurent enſemble ſous une même forme & matiere, & que la choſe diſſoute ne puiſſe derechef recongeler ſon diſſolvant ; c'eſt pourquoy la connoiſſance de l'eau des Philoſophes eſt auſſi difficile que celle de leur Souphre.

Il traite enſuite des ſolutions de l'œuvre Phiſique, & dit qu'il y en a trois, que la premiere eſt celle du corps cru & metallique, par laquelle il eſt reduit dans ſes principes de Souphre & Argent vif, la ſeconde celle du corps Phiſique, & la troiſiéme celle de

la terre minerale, Que la premiere a beſoin de nôtre feu occulte artificiel, pour reduire nôtre corps metallique en Mercure & puis en Souphre, ce qui ſe fait en tirant d'abord de nôtre ſujet le Mercure ou la vapeur des Elemens, & aprés l'avoir purifiée s'en ſervir à delivrer le Souphre de ſes priſons, par la voye de la corruption dont le ſigne eſt la noirceur. Que la ſeconde eſt quand le corps Phyſique ſe reſout avec les deux ſubſtances ſuſdites, & acquiert la Nature celeſte, aprés quoy les Elemens ainſi ſubtiliez preparent les fondemens d'une nouvelle generation, & c'eſt alors le vray cahos Philoſophique, & la vraye premiere matiere ſelon *Bernard Treviſan*, qui n'eſt proprement ditte telle qu'aprés la jonction du mâle & de la femelle, & non auparavant; & à l'égard de la troiſiéme, que c'eſt l'humectation de la terre mineralle par laquelle l'enfant augmente & multiplie ſes forces, & qu'elle a

un entier rapport à la multiplication.

Au Chapitre II.

Il ne dit qu'un mot du feu Philoſophique, il enſeigne ſeulement que c'eſt le même dont la Nature ſe ſert, & que dans ſa conſtruction conſiſte le plus grand ſecret des Philoſophes.

Au Chapitre III.

Il décrit amplement la nature de ce feu, & dit que c'eſt luy qui diſſout toutes choſes dans le Monde, parce qu'il eſt le principe de toute diſſolution & corruption; qu'il s'appelle Mercure, parce qu'il eſt de nature aërienne, & une vapeur tres-ſubtile, participant toutefois du Souphre d'où il a tiré quelque ſoüilleure; il aſſure que qui connoit le ſujet de l'Art ſçait bien que c'eſt là principalement que le feu eſt caché, mais qu'il ne ſe donne qu'aux

Sages qui le ſçavent conſtruire & purifier, qu'il eſt tres-ſec, qu'il eſt dans un continuel mouvement & ne demande qu'à corrompre, & à tirer les choſes de puiſſance en acte ; & que c'eſt luy enfin qui rencontrant dans les mines des lieux ſolides, circule en forme de vapeur ſur ſa matiere, & la diſſout ; il dit qu'on peut le reconnoître à cela qu'il ſe renferme dans les excremens ſulphureux, & ſe reveſt d'un habillement ſalin; il ajoûte que ce feu à cauſe de ſon extréme ſiccité veut être humecté pour mieux s'inſinuer dans le ſperme feminin, qu'il faut le peſcher avec un rez ſubtil, & par un certain moyen propre à cela, mais que pour y reuſſir il faut bien connoître les ſimpathies des choſes, & être verſé dans la magie naturelle.

Au Chapitre IV.

Il dit que tout le ſecret de l'Art conſiſte à ſecourir la Nature dans

l'administration du feu non seulement externe mais interne ; l'externe pour agir, & l'interne pour abreger l'œuvre par l'addition d'un Souphre plus digeste.

Il passe de là à l'explication des feux Philosophiques, qui sont le naturel, l'innaturel, & le contre-nature, & dit que le naturel est le feu masculin ou le principal agent, que l'innaturel est le feu feminin, ou le dissolvant de nature, nourrissant, & prenant la forme de fumée blanche, lequel s'évanoüit aisément quand il est sous cette forme si on n'y prend bien garde, & qu'il est presque incomprehensible, quoyque par la sublimation Philosophique il devienne corporel & resplendissant ; à l'égard du feu contre nature il dit que c'est celuy qui corrompt le composé, & qui a le pouvoir de délier ce que la Nature avoit fortement lié.

Au Chapitre V.

Il traite de l'unité de la matiere, & soûtient qu'elle est unique non seulement à la considerer par abstraction, mais entant que c'est le sujet que l'Artiste doit prendre à la main.

Il défend la pluralité des matieres, parce que l'Art n'est pas capable de connoître la proportion ny les poids des choses.

Il dit que ce sujet se trouve par tout, mais qu'il le faut chercher pourtant dans la nature metallique où il se trouve plus facilement qu'ailleurs.

Il dit qu'il y a plusieurs matieres de cette sorte, mais qu'une doit être preferée aux autres, à sçavoir la plus mure, la plus propre & la plus facile, mais qu'il faut prendre garde sur tout que l'essence metallique y soit, non seulement en puissance, mais aussi en acte, & qu'il y ait une splendeur metallique.

Il dit qu'à la verité tout eſt renfermé dans ce ſujet, mais qu'il faut pourtant ſecourir la Nature, afin que l'ouvrage ſoit mieux & plutôt fait, & cela par un double moyen qu'il faut bien connoître.

Il dit que ce ſujet eſt vil, & n'a d'abord aucune élegance en ſoy, que ſi quelques-uns diſent qu'il eſt vendable, ils ont égard à l'eſpece, mais qu'au fonds il ne ſe vend point, parce qu'il n'eſt utile que pour nôtre œuvre ; & il aſſure qu'il tombe ſouvent entre les mains de pluſieurs perſonnes qui le rejettent par pure ignorance ; comme il eſt arrivé à luy-même.

Au Chapitre VI.

Il enſeigne que dans nôtre matiere le Sel, le Souphre, & le Mercure ſe trouvent renfermez, & dit qu'il faut ſçavoir les extraire l'un aprés l'autre, & que cela ſe fait par la ſeule Phiſique, &

complette ſublimation ; qu'on tire d'abord le Mercure en forme de fumée blanche, & enſuite l'eau ignée ou le Souphre, qu'il faut diſſoudre avec le ſel purifié, volatiliſant d'abord le fixe, & puis fixant le volatil en terre pretieuſe laquelle eſt le veritable vaſe des Philoſophes, & de toute perfection.

Au Chapitre V I I.

Il défend non ſeulement la pluralité des matieres, mais encore la diviſion d'une même matiere en deux parts pour les reünir enſuite, & pretend que c'eſt troubler les poids de la Nature, leſquels il n'eſt pas au pouvoir de l'Art de rétablir.

Au Chapitre V I I I.

Il reprend ceux qui travaillent ſur les gommes, raiſines, ſels, eaux fortes, vitriols, Souphre, & Argent vif vulgaires, ſur l'Antimoine & ſur les metaux même ; ordonnant toû-

jours de prendre une matiere prochaine & ſpecifiée dans laquelle la Nature ait peſé ſes ſpermes, & y ait renfermé une ſemence prolifique.

Au Chapitre IX.

Il traite des poids, & enſeigne qu'ils ne ſe font que par la voye d'attraction dans l'œuvre, & que c'eſt proprement la parfaite égalité des Elemens, en ſorte que l'un ne domine point ſur l'autre.

Au Chapitre X.

Il ne parle que des vertus miraculeuſes de la Pierre, & fait voir en paſſant qu'on peut par ſon moyen rendre le verre malleable.

FIN.

EPISTOLA
CONGRATULATORIA
HERMET. FOEDER. GERM.

Adſcripta promulgatori hujuſce Libelli meritiſſimo, ſub nomine PANURGI.



INGENIOSSIMO VIRO

D. PANURGO

HERMETICI FOEDERATI

ἐν ἐργάζεσθαι.

GAudemus vehementer, tandem aliquando repertum esse in doctissima cæteroquin Gallia vestra, Virum, qui nobiscum subtilissima veteris Hermeticæ Mysteriáne, an deliria, intellectù fuerit assecutus. Ita enim de te, ingeniosissime PANURGE, suspicamur eo ex capite, quòd tibi nostros ænigmaticos lusus arrisisse videamus. An tamen reapse teneas ipsissimam veteris Materiæ cognitionem, necdum pro comperto habemus quòd nihil attuleris è proprio sensu, sed nostros tantùm collaudâris, quod

EPISTOLA

CONGRATULATORIA

HERMET. FOEDER. GERM.

Adſcripta promulgatori hujuſce Libelli meritiſſimo, ſub nomine PANURGI.



INGENIOSSIMO VIRO

D. PANURGO

HERMETICI FOEDERATI

ἐν ἐργάζεσθαι.

GAudemus vehementer, tandem aliquando repertum esse in doctissima cæteroquin Gallia vestra, Virum, qui nobiscum subtilissima veteris Hermeticæ Mysteriáne, an deliria, intellectù fuerit assecutus. Ita enim de te, ingeniosissime PANURGE, suspicamur eo ex capite, quòd tibi nostros ænigmaticos lusus arrisisse videamus. An tamen reapse teneas ipsissimam veteris Materiæ cognitionem, necdum pro comperto habemus quòd nihil attuleris è proprio sensu, sed nostros tantùm collaudâris, quod

cuivis, quanquam eosdem non pe-
netranti, præstare licet. Cæterùm
tuam, nostramque simul sortem
dolemus, quòd nobis necdum con-
tigerit interpellari à vero, & ac-
tuali Artis Adepto, ab eoque cer-
tiores reddi, non esse mera subtilis
ingenii inventa, & phantasmata,
quæ de illius Materiæ Hermeticæ
effectibus Authores perhibuêre:
qui fortassis eâdem quâ nos inducti
ratione, è meris conjecturis, & in-
tellectuali discursu, tam speciosis
Mundum pollicitis implevêre. Cur
enim nullibi in Gazophylaciis Re-
gum, vel aliorum Curiosorum, re-
peritur quidquam de vitro mal-
leabili, quod tamen Hermetici
Lapide suo Sophico confici posse
palàm jactitant? Cur non inve-
niuntur ulli senes longævi, qui
medicamento illo universali, quod
Arborem vitæ dicunt, ætatem ul-
tra centesimum annum perduxe-
rint?

Non est itaque, Clarissime Vir,
cur tibi, nobisque gratuleris de
Materiæ illius cognitione, cui nul-

lus vivorum Adeptorum teſtimonium perhibet, etiamſi nos quà minis, quà prece, cum illis, at fortaſſe nullibi terrarum extantibus, egerimus. Unde nobis adhuc ſtat animo fixa ſententia, ut interpoſitô modico tempore, omnia illa putata Artis Arcana Typis publicemus; ne tot ingenioſi viri habeant ampliùs anſam ſeipſos, alioſque decipiendi, fucatis illis, licet ingenioſis ſpeculationibus.

Eamobrem rogamus te ingenioſiſſime Panurge, ut hanc noſtram mentem, Epiſtolis Buccinatoriis, & hac ipſâ expreſſam, viris in Philoſophia Hermetica profundè doctis (non illis vulgaribus Alchemiſtis, ſed iis, qui malunt eſſe, quàm haberi Artifices) ſi qui tamen Athenas veſtras Gallicas incolunt ejuſmodi Coſmopolitæ, notam reddere ne graveris.

Hunc in finem Symbolum noſtræ in Hermeticis ſcientiæ hîc appingimus iis expreſſum verbis, & lineis, quas credimus eſſe ad mentem primi inventoris Triſmegiſti.



Hoc verò tuæ humanitatis officio plurimùm tibi nos reddes obſtrictos, & ad referendas mutuas vices, ubicunque tulerit occaſio promptiſſimos.

Quia verò nobis necdum extra omne dubium eſt, an eadem tibi, quæ nobis, ac veteribus Hermeticis ſit operis Materia, ſi tibi libuerit, poteris nobis eximere omne ea de re dubium, ſi nobis Materiæ Hermeticæ proprium nomen, Gallico Idiomate à vulgo uſitatum, Kabbaliſticè per numeros expreſſe-

ris; qui licet in alienas manus veniant, inutiles erunt, à nobis autem facilè agnoſcentur. In hunc finem tranſmittimus tibi ſequens alphabetum Kabbaliſticum, non illud vulgò uſitatum, ſed à nobis ad illius imitationem aliter concinnatum, cujus uſum ſequens exemplum edocebit.

A.	E.	I.	O.	V.	Y.	B.	C.	D.
1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.

F.	G.	H.	K.	L.	M.	N.	P.
10.	20.	30.	40,	50.	60.	70.	80.

Q.	R.	S.	T.	X.	Z.
90.	100.	200.	300.	400.	500.

Sit igitur exempli gratiâ nominanda Kabbaliſtice per numeros Materia Antimonii.

A. - 1.	S. - 200.	A. - 1.
N. - 70.	T. - 300.	N. - 70.
T. - 300.	I. - 3.	T. - 300.
I. - 3.		I. - 3.

M. - 60.	B. - 7.	M. - 60.
O. - 4.	I. - 3.	O. - 4.
N. - 70.	V. - 5.	I. - 3.
I. - 3.	M. - 60.	N. - 70.
V. - 5.		E. - 2.
M. - 60.		
576.	578.	513.

Hæc in Idiomate Gallico, ſimulque Latino duplicis appellationis ſupputata, dabit numeros ſequentes 576. 578. 513. ſimiles numeros è ſupputatione nominum Materiæ Hermeticæ in Lingua Latina & Gallica à te præſtolabimur, ſive jam unum, ſive plura Synonyma habuerit.

Ad extremum adprecamur tibi animitùs omnem proſperitatem expetitam, ad annos quàm plurimos, à primo vitæ fonte DEO concedendos. Vive, & Vale, ac viciſſim Fave.

Tuis Doctiſſime VIR,

Integerrimis Amicis

HH.cis FF.tis

Coſmopoli. Febr. anni 1684ti.

m 1000
e 2
r 100
c 8
u 5
r 100
e 2

277



